9 MAI 1953

Illinois U Library
France

N° 395 - 100 FRANCS

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

DANS
CE
UMÉRO

★

IVASION
U LAOS
RE ENVOYÉ SPÉCIAL
ANG-PRABANG
EN BODARD

★

E ENQUÊTE
AUL MOUSSET
G.Is ET NOUS

★

BILAN
FESTIVAL
CANNES

AVANT LE COURONNEMEN

La reine Elizabeth pre
en famille, à Balmoral,
repos bien nécessai
avant les fatigantes cé
monies du mois de ju
Le petit prince Charl
possède maintenant
appareil photographiqu
Son apprentissage se fa
aux dépens de la reine
de la princesse Anne, q
ne semble pas goû
outre mesure les séanc
de pose.

PHOT. KEYSTONE

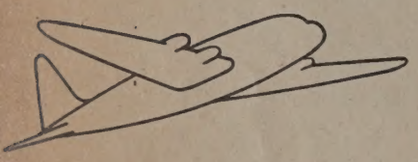
"TOURISTES...

...QUI VISITEREZ LA CORSE

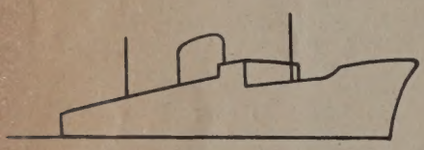
PENDANT VOS PROCHAINES VACANCES

CHOISISSEZ POUR Y ACCÉDER
LES PORTS DE LA BALAGNE

ILE ROUSSE ET CALVI



L'AVION VOUS Y CONDUIRA
DE NICE EN 55 MINUTES



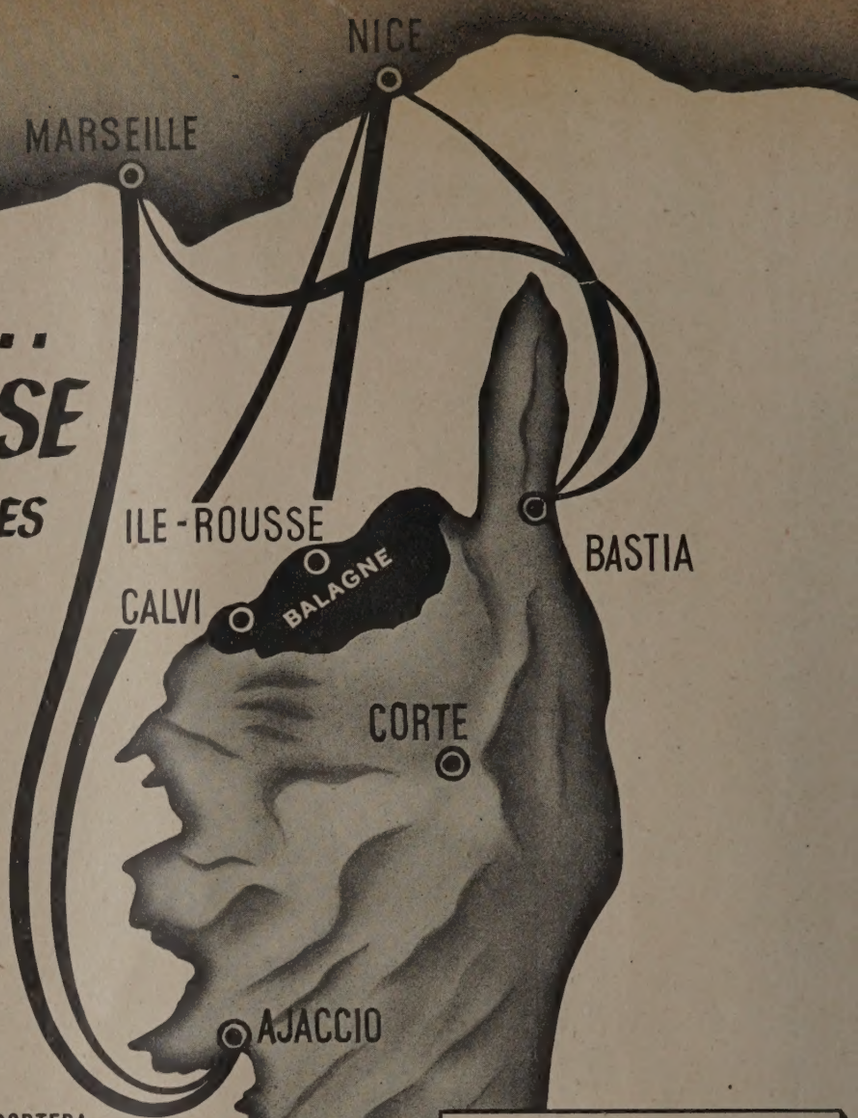
LE PAQUEBOT VOUS Y TRANSPORTERA
EN 7 HEURES DE NICE

UN MAXIMUM DE CONFORT VOUS ATTEND

A L'HOTEL NAPOLÉON-BONAPARTE

(ILE-ROUSSE)

OU VOUS SÉJOURNEREZ
DANS UN CADRE IDÉAL



SANS LA MOINDRE PRÉOCCUPATION

VOUS POURREZ, GRACE

AUX AUTOCARS ET AUX VOITURES PARTICULIÈRES DU NAPOLÉON-BONAPARTE

ADMIRER TOUTES
LES BEAUTÉS
DE LA **CORSE**

NOUVEAU

à toute vapeur...

AVEC LE

Vapo-matic Calor

A PROJECTION DE VAPEUR

le seul

ENTIÈREMENT AUTOMATIQUE ET RÉGLABLE A CHAUFFAGE RAPIDE

TRAVAIL SIMPLIFIÉ :

Plus de patte-mouille, plus besoin d'humecter le linge, le VAPO-MATIC glisse sur un lit de vapeur, sans effort, et les plis s'effacent comme par enchantement.

2 FERS EN UN SEUL :

Pour le repassage à la vapeur ou le repassage à sec, comme le meilleur des fers automatiques.

GAIN DE TEMPS :

Semelle large et légère ; 2 légers coups de fer VAPO-MATIC valent 5 coups de fer ordinaire, et vous repasserez avec une perfection sans égale même les tissus délicats : soie, rayonne, nylon, sans linge humide.

MULTIPLES USAGES :

Vous referez le pli au pantalon et le plissage de votre robe sans linge humide. En dirigeant le jet de vapeur à 2 cm. au-dessus, vous rafraîchirez velours, feutre, daim des chaussures et des sacs, etc... vous décatirez les tissus.

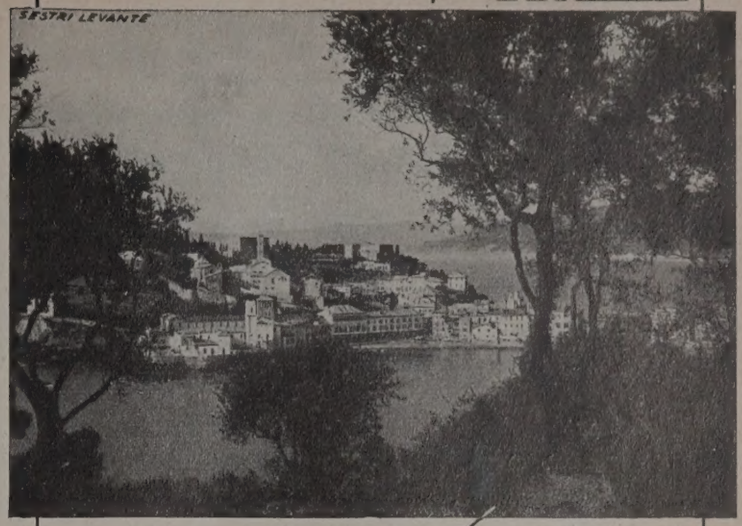
Et quel agrément de repasser avec le plus moderne des fers qui existent au monde, dont la garantie Calor est consacrée par 40 ans d'expérience dans le domaine des fers à repasser!

Essayez-le chez votre Fournisseur.

Calor - LYON - MONPLAISIR

ÉLECTRICITÉ MÉNAGÈRE — HALL 101 — FOIRE DE PARIS

en ITALIE



Gênes et sa Riviera

vous offrent leurs attraits en toute saison

Villégiature idéale dans les stations climatiques de:

Nervi - Portofino - Rapallo - S. Margherita - Sestri Levante
Arenzano - Camogli - Chiavari - Lavagna - Pegli - Zoagli

Hotels et Pensions de toutes catégories

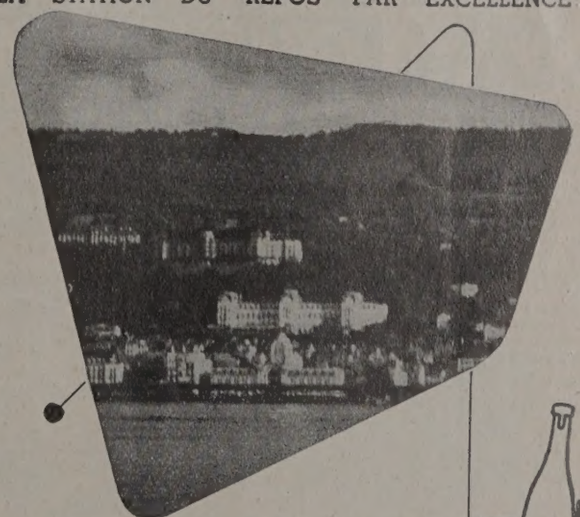
Villas et appartements meublés à louer Liaison routières et ferroviaires rapides et confortables.

Renseignements:

OFFICE NATIONAL ITALIEN DE TOURISME (ENIT)
Paris - 23, Rue de la Paix — Nice - 14, Avenue de Verdun
Marseille - 2, Rue Fernand Pauriol

GENOVA - ENTE PROVINCIALE PER IL TURISMO
et toutes les agences de voyage

LA STATION DU REPOS PAR EXCELLENCE



Hotel ROYAL, Cat. Luxe Tél. 400
Hôtel SPLENDIDE ** Tél. 485**

Son Casino
Son Golf (18 trous)
Sa plage ultra-moderne
Ses Tennis
La douceur de sa campagne
L'immensité de son lac
La pureté de son air
La courtoisie de son accueil

EVIAN
SOURCE CACHAT

Saison: 15 Mai - 25 Septembre

NOVUM

E. 421.

VERTE ou JAUNE

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE PARTOUT

Reine des Liqueurs

Indispensable complément de toute installation moderne, le

MIROIR-BLOC-TOILETTE

BREVETÉ S.G.D.G.

PUBLIPHOT

2 Placards Pharmacie — Miroir à 3 faces — 2 Bandes lumineuses — Tablette en glace — Interrupteur — Prise de courant

Dimensions principales : 1,00 X 0,50 X 0,20

Renseignements et conditions de vente aux

ETS LABOUREAU

26, avenue Frayce, à ST-OUEN — Cli. 00-71 et 40-20

Foire de Paris — Terrasse R. — Hall 125. — Stand 12.518

CHAQUE SOURD DOIT ESSAYER GRATUITEMENT

LE NOUVEAU BONOCHORD

Discret et pratique cet "aide-ouïe" électronique vous fera entendre avec une incroyable clarté. Des statistiques anglaises prouvent que Bonochord peut vaincre la surdité dans 9 cas sur 10. Pourquoi n'en serait-il pas de même pour vous? Faites-en l'essai — sans engagement et sans frais — vous saurez enfin si vous pouvez connaître à nouveau le bonheur d'entendre normalement. Seule une très grande organisation, au service des "malentendants" depuis plus d'1/4 de siècle, peut vous offrir une telle occasion. SAISISSEZ-LA MAINTENANT !

CET APPAREIL EST MERVEILLEUX ! déclarent deux docteurs à

Madame TARRAUDE,
50, rue Cazemajor, Bordeaux (Gironde)
qui nous écrit : ... Après avoir essayé votre précieux "aide-ouïe" Bonochord près de mon Docteur traitant, avant-hier samedi, j'ai été ce matin même trouver un spécialiste O.R.L. et, tous les deux m'ont exprimé la même opinion : "Votre appareil est merveilleux Madame, gardez-le !"

Retour à une vie familiale et sociale normale

Bonochord vous aidera à retrouver la joie que procure une vie familiale et sociale normale, pleine de promesses de succès et de bonheur. Ayez-en la preuve dès maintenant, en demandant l'essai gratuit.

ESSAI GRATUIT
8 jours chez vous

Découvrez tout ce que peut pour vous cet extraordinaire "aide-ouïe" en en faisant l'essai gratuitement, chez vous, pendant 8 jours. Tous détails sur Bonochord et l'essai vous seront envoyés dès réception du coupon ci contre. Postez-le aujourd'hui même. Si vous êtes à Paris, profitez-en pour venir consulter nos spécialistes. Tous les jours (samedi et lundi compris).

★ Cet appareil, plus petit que la paume de la main, est le Micropak, dernier né Bonochord. Lampes naines — système de réglage automatique — piles "standard" — tout est contenu dans un seul boîtier "bijou" Vous pourrez avec le Micropak, entendre sans efforts : téléphone, radio, cinéma, sermons, conférences, etc... grâce au nouveau microphone Bonochord.

BONOCHORD (Essai N° 64)
12, Rue Lincoln - Paris (8e)

Veuillez m'envoyer sans engagement tous détails sur vos appareils et sur l'essai gratuit que vous offrez.

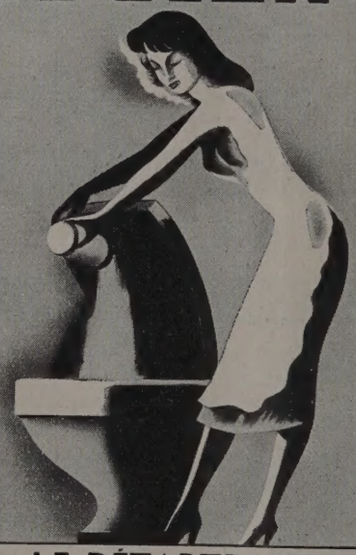
NOM .....

ADRESSE .....

.....

BONOCHORD "Aide-Ouie"
12, Rue LINCOLN - PARIS-8e

HYGIENO



LE DÉTARTRANT

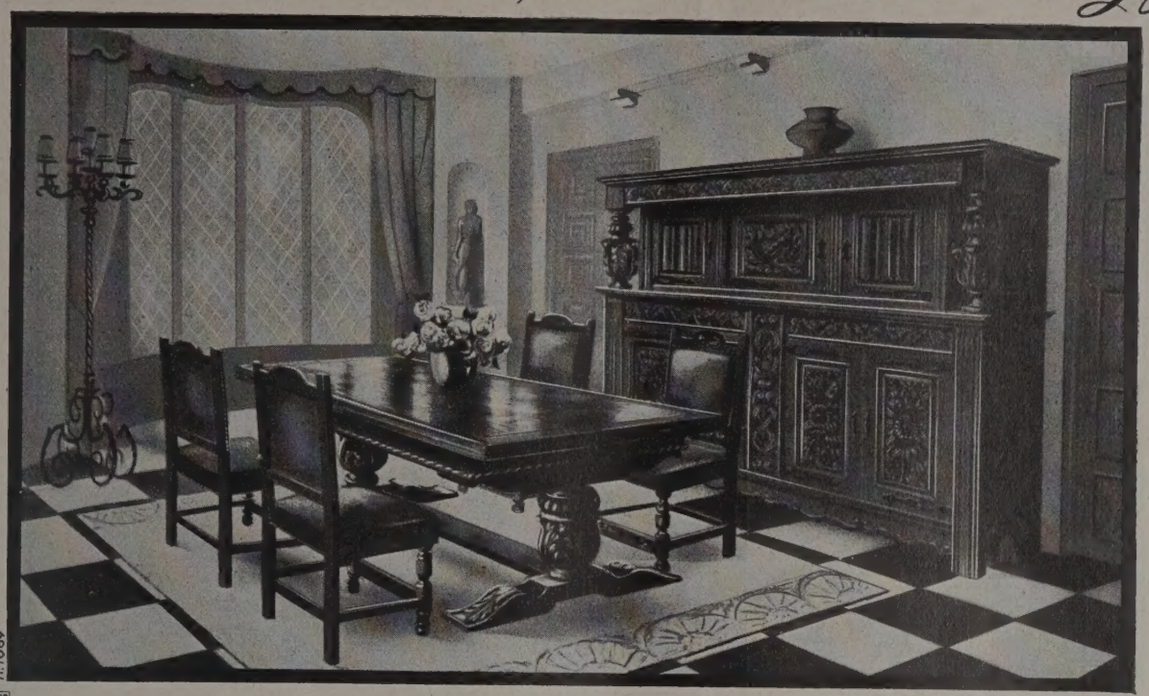
POUR CUVETTES DE W.-C., RADIATEURS, ETC.

J. LEFEBVRE

Agent général

9 bis, rue du Cdt-PILOT — Neuilly-sur-Seine — Tél. : MAI. 50-20

Un meuble de qualité s'achète chez Lévitan



Choix important de meubles de style, copie d'ancien, et les plus belles créations modernes présentés dans nos magasins.

LARGES FACILITES DE PAIEMENT

CATALOGUE GRATUIT N° 87
sur demande

PUBLICIS IL.1069

LEVITAN 63, BOULEVARD MAGENTA - PARIS 10e - (M° Gare de l'Est)

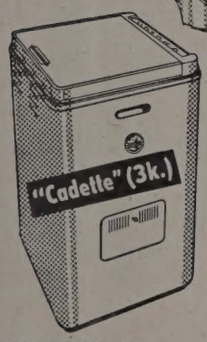
BRASSAGE CONTINU PAR AGITATEUR

ESSORAGE PAR FORCE CENTRIFUGE

SEUL CONORD FABRIQUE
4 MODÈLES DE MACHINES A LAVER
de 65.000 à 163.000 francs
Vendues avec 12 mois de crédit

* * *

CONORD FAIT BOUILLLIR LAVE, RINCE, ESSORE



ESSOREUSE A ROULEAU POMPE DE VIDANGE

SÉLECTEUR AUTOMATIQUE POMPE DE VIDANGE

ÉLECTRICITÉ, BUTANE, PROPANE

La plus ancienne marque française

CONORD

La première marque européenne

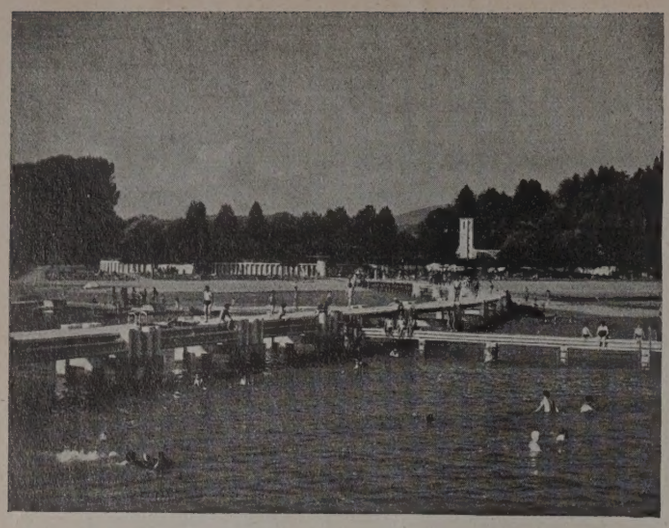
CATALOGUES ET DÉMONSTRATIONS SUR DEMANDE A
S. M. A. M. CONORD
55, Boulev. Malesherbes
PARIS-8e - LAB. 73-70

CONORD

FOIRE DE PARIS :
Electricité 10.156
Hall 101
Terrasse R

3 USINES : PARIS - BOBIGNY - REIMS
13 SUCCURSALES : BORDEAUX - LILLE - LYON
MARSEILLE - MONTLUÇON - NANTES - NICE
STRASBOURG - TOULOUSE - TOURS - ALGER
ORAN - CASABLANCA

PROVOG



AIX LES BAINS

■ SAVOIE ■

SANTÉ - TOURISME - SPORTS

Au Pied du Mont Revard (1550 m.)
Grande Plage au bord du Lac
Sports Nautiques
Golf — Tennis — Equitation

CASINO GRAND CERCLE

Thermes Nationaux les plus modernes d'Europe — Rhumatismes — Suites de Fractures - Cellulite — Sources de Marlioz : Voies respiratoires.

SPLENDIDE-ROYAL-EXCELSIOR

Palaces de réputation Mondiale

ET 90 HOTELS DE TOUTES CATÉGORIES

UN COIN DE FRANCE

HOTEL CRILLON BUENOS AIRES

SOUS LA CROIX DU SUD

9e ANNÉE — NUMÉRO 395

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

9 MAI 1953

A PAN MUN JOM

CE soldat blessé que l'on dirige, appuyé sur ses béquilles, vers la tente des Sino-Coréens fait partie d'un des derniers contingents de prisonniers que le commandement des forces de l'O. N. U. a rendus aux communistes. Le rapatriement continue au rythme de 500 par jour. Le chiffre de 5.800 soldats blessés ou malades que les Alliés devaient restituer en vertu de l'accord est déjà dépassé. En regard, le dernier groupe de 80 blessés annoncé par le Q. G. des rouges porte à 684 seulement — dont 149 Américains — le total des prisonniers alliés rendus par les autorités militaires sino-coréennes.

Phot. Intercontinentale.

L'invasion du Laos LA PARTIE DÉCISIVE VA SE

Le commandement français annonçait l'évacuation de la garnison de Sam-Neua dans la nuit du 12 au 13 avril. Et seulement dix jours après, les troupes vietminh avaient occupé 40.000 kilomètres carrés du paisible royaume du Laos. L'investissement de la grande base française de la plaine des Jarres avait commencé. Et les vieilles cités de Luang-Prabang et de Vientiane, sur le Mékong, apparaissaient comme menacées.

C'est maintenant que l'on prend conscience de ce que fut la tragédie de la « colonne », de la longue marche de la garnison de Sam-Neua : un enfer ! Cela se passait dans la jungle totale, sur 200 kilomètres, là où les hommes, quand ils sont abandonnés à eux-mêmes, meurent de faim et aussi de soif. Car, dans ce capharnaüm de montagnes calcaires et mal connues, il n'y avait même pas d'eau. Mais il y avait les Vietminh. A 30 kilomètres de Sam-Neua ils attaquaient déjà. Et, quelques heures après, c'était la seconde embuscade, celle où la colonne éclatait, celle où chacun, isolément ou par petits détachements, tentait sa chance parmi les innombrables sentes de la jungle, car même la jungle la plus sauvage est mystérieusement remplie de sentiers. Et durant huit jours ces hommes marchèrent désespérément, car ils étaient poursuivis par les Vietminh, car ils pouvaient être devancés par d'autres Vietminh qui remontaient de la côte d'Annam par la route de la Reine-Astrid. A tout cela s'ajoutait le malheur du mauvais temps, de ce crachin qui remplissait les creux et enveloppait les sommets et qui empêcha, sauf intermittences, l'aviation de disperser les files interminables de l'ennemi.

La retraite de Sam-Neua fut un enfer !

Il y avait trois bataillons à Sam-Neua. Jusqu'à présent, environ six cents hommes sont arrivés, malgré les jungles, les distances, les montagnes et, surtout, les Vietminh acharnés à leur perte. On espère que d'autres, nuit après nuit, sont en train de filtrer par les pistes, à travers les cordons et les patrouilles ennemis. Mais certainement beaucoup sont prisonniers.

Cette retraite fut faite essentiellement à la laotienne, car les bataillons de Sam-Neua étaient laotiens. Autrement dit, tout se passa autrement que lors du repli des parachutistes du commandant Bigeard, qui, en novembre dernier, après Nghialo, restèrent essentiellement groupés pour forcer leur chemin. Au contraire, les Laotiens ont recouru à la vieille tactique asiatique en cas de coup dur : ils se sont dispersés dans la jungle. Certains, pour retourner chez eux, en particulier les originaires de Sam-Neua. D'autres ont combattu héroïquement avec leurs officiers et sous-officiers français.

Il est impossible de décrire une pareille retraite. On ne saura jamais dans l'éparpillement des combats, des poursuites, dans la fatigue et la longueur des marches ce qui s'est passé exactement. Que de drames isolés d'hommes marchant vers le sud et brusquement surpris et rattrapés. Comme toujours, en ces limites extrêmes des hommes, il y eut du surhumain et il y eut des défaillances. Il y eut aussi de la sainteté. Tel cet officier français exténué qui donna l'ordre à ses hommes de continuer et demeura auprès d'un grand blessé. Tel encore cet aumônier qui alla porter l'extrême-onction à des mourants, à l'arrière-garde, et disparut. Il y avait aussi la cruauté de la discrimination physique entre les résistants et les faibles, entre ceux qui pouvaient encore marcher et ceux qui ne le pouvaient plus.

Telle fut cette retraite. Un nouvel épisode tragique dans la dure guerre d'Indochine.

L'offensive viet était préparée de longue date.

On ne croyait pas que les Vietminh seraient ainsi capables de poursuivre sur 200 kilomètres de jungle absolue la colonne de Sam-Neua. On ne croyait pas non plus que les Vietminh auraient pu ravitailler leurs hommes dans ce désert végétal. Mais ils l'ont fait. Cela prouve qu'ils avaient depuis longtemps préparé des dépôts avancés jusque dans la région de Sam-Neua. Cela démontre que leur logistique a encore fait d'énormes progrès. Toute la jungle occupée par eux est maintenant sillonnée de routes et de pistes carrossables. Les camions Molotovo circulent depuis la Chine, depuis Langson jusqu'au delà du fleuve Rouge et, maintenant, jusqu'au delà de Sam-Neua. En même temps la propagande et le S. R. de l'ennemi pourrissaient par avance les régions à conquérir.

Tout s'est déroulé à une vitesse incroyable. La poursuite a amené les poursuivants jusque sur le plateau du Tranning, jusqu'à la limite de la plaine des Jarres. Une division entière — la 312 — était ainsi, à marches forcées, descendue de Sam-Neua. Et elle avait aussitôt fait sa jonction avec une autre division, la 304, qui était remontée de la côte d'Annam, de la région de Vinh, par la route de la Reine-Astrid. Cette division aussi avait brusquement envahi le Laos. Il fallut évacuer de toute urgence le poste de Nonghet, qui, depuis des années, barrait cette route à son entrée en territoire laotien. Il fallut surtout évacuer cette bourgade de Xien-Khouang, qui sert de capitale aux Meos, cette étrange peuplade des hauteurs, libertaire et solitaire, qui cultive le pavot sur les montagnes du Tranning. Là est la demeure du chef Tuby, là est le grand marché de l'opium, là est le bariolage de toute une Asie encore au moyen âge. Et, un matin, la rumeur courut que les Vietminh étaient aux portes de la cité. Comme d'habitude, la foule se réfugia dans les montagnes et les riches s'enfuirent sur l'aérodrome le plus proche, celui qui sert maintenant de poumon à la grande base de la plaine des Jarres.

A vrai dire, ces évacuations étaient prévues. Car le commandement français avait choisi son champ de bataille : dans la plaine des Jarres.

La plaine des Jarres, ex-royaume des ombres, est un réduit de résistance...

Au milieu des montagnes lunaires du Laos il y a une véritable oasis de beauté et de tranquillité, un paysage merveilleux à l'échelle humaine. C'est une étendue rase et mollement ondulée, qui tend sa nudité sur une superficie de 50 kilomètres sur 40. Un aspect du Massif Central, avec de l'herbe, quelques bouquets d'arbres, des vallonnements gracieux. Ce n'est qu'au fond de l'horizon, en de terribles

Ce que fut la retraite surhumaine des bataillons de Sa

JOUER DANS LA PLAINE DES JARRES

par notre envoyé spécial
LUCIEN BODARD

abrupts, que commencent les formes déchiquetées et le fourmillement végétal de la vraie jungle.

C'est la plaine des Jarres.

Elle n'était pas habitée par les hommes. Elle était réservée à des morts très anciens, au royaume des ombres. Il y a là de longues rangées d'urnes funéraires, taillées primitivement en d'énormes pierres, par des peuples inconnus. Ces urnes se dressent en face d'une grotte encore remplie d'ossements. Tout cela s'est passé il y a très longtemps. On ne sait pas très bien de quoi il s'agit. Mais le lieu est considéré comme saint. Personne n'y habitait. Les Français y avaient simplement fait, voilà quelques années, une piste primitive pour desservir la bourgade de Xieng-Khouang, à 30 kilomètres de là.

En cette plaine les Français ont établi leur Nasan laotien. Il y eut l'époque des précurseurs, celle des experts galonnés. Puis celle des remueurs de terre, des bulldozers et des traceurs de route. Puis il y eut le pont aérien qui amena la vie, et les hommes, et tout ce qu'il faut aux hommes pour qu'ils se battent et pour qu'ils mangent. Bientôt, comme à Nasan, ce fut une ville de la guerre, faite seulement pour la guerre. Les hommes, à leur tour, creusèrent la terre argileuse pour leurs tranchées, leurs trous individuels, leurs points d'appui. Ce fut bientôt un labyrinthe. Les légionnaires, comme à l'habitude, firent des merveilles. A l'entour, les réseaux de barbelés et les champs de mines se multipliaient. Tout le jour, un Dakota atterrissait toutes les dix minutes.

Alors les Vietminh arrivèrent et commencèrent l'investissement. Un après-midi, les appareils du porte-avions La Fayette, qui lui-même croisait quelque part au large de la côte d'Annam, se mirent à tournoyer au-dessus d'un village tout proche, à 7 ou 8 kilomètres du réduit. Ils firent les carrousels réels du bombardement et du napalmage, car les Vietminh étaient déjà dans ce village.

La nuit d'après, un point d'appui de la plaine des Jarres, tenu par des Laotiens, était harcelé avec des mortiers. Les Français répliquèrent avec des canons. Des avions illuminèrent la scène avec des « lucioles ». Les tirs durèrent jusqu'à l'aube. Le lendemain, juste devant les barbelés de ce point d'appui, l'on trouvait des trous individuels creusés par les Vietminh, ainsi que des centaines de casques et de grenades.

Dans la journée, une de nos patrouilles de jeeps blindées faisant une reconnaissance en dehors du réduit même était « accrochée ».

Depuis lors, harcèlements et accrochages n'ont pas cessé. Etrangement, cela rappelle les jours de Nasan, en novembre dernier, qui précédèrent les grands assauts. C'est la même tension, la même sensation de l'ennemi tout proche qui s'installe. On est dans ces jours anxieux où les régiments vietminh sont en train de reconnaître et d'observer le réduit, de faire leurs plans... avec leur méticulosité habituelle.

... qui ne doit compter que sur lui-même et sur l'aviation.

De notre côté, les soldats ont le sentiment de la grande partie. Ils maudissent le mauvais temps qui gêne cette aviation qui leur assure protection et ravitaillement, qui leur donne tout. Car les gens de la plaine des Jarres ne sont maintenant reliés au monde extérieur que par l'aviation. Auparavant, le génie français avait fait de grands efforts pour construire une route reliant le Mékong à la plaine des Jarres. Mais maintenant la route est coupée — elle devait passer par la bourgade de Xieng-Khouang, aux mains des Vietminh depuis plusieurs jours. Il vaut d'ailleurs mieux que cette route ait à peine été commencée, car elle aurait fort bien pu être utilisée par l'ennemi pour marcher sur le Mékong.

Quoi qu'il en soit, la plaine des Jarres ne peut plus compter que sur les avions, que sur sa piste. Comme Nasan. Aussi fait-on actuellement, de jour et de nuit, un effort particulier sur cette piste détrempée par la pluie. Des centaines de soldats et de coolies y installent des grilles. Et celles-ci sont elles-mêmes amenées par avion, au prix d'un énorme effort.

Dans la fébrilité spéciale de l'attente, tout le monde fait le maximum pour mettre toutes les chances de son côté. Chacun fouille son coin de terre pour approfondir son trou, pour le garnir de mines et de barbelés. A longueur de journée, les connaisseurs comparent la plaine des Jarres à Nasan. La plaine est plus favorable à la défense à cause de sa grande étendue plate et sans arbres. Mais c'est quelque chose de nouveau et d'inconnu, qui n'a pas encore fait ses preuves. Nasan, malgré ses montagnes opprimantes et sa jungle dangereuse, est un instrument rodé, porté à la perfection par six mois d'usage intensif.

Ainsi, l'on se prépare à la bataille — sans être sûr qu'elle se déclenche. Car les intentions des Vietminh sont mystérieuses.

Et l'invasion du Laos se poursuit.

Le commandement français se pose cette même question : que vont faire les Vietminh ?

Il est difficile, dans la profondeur de la jungle, de discerner les mouvements des colonnes ennemies. Et, de plus, la tempête qui dure catastrophiquement depuis trois semaines empêche presque complètement l'observation aérienne.

On sait sûrement que les Vietminh investissent la plaine des Jarres avec à peu près une division. Mais l'on ne sait toujours pas si cette division attaquera la plaine des Jarres.

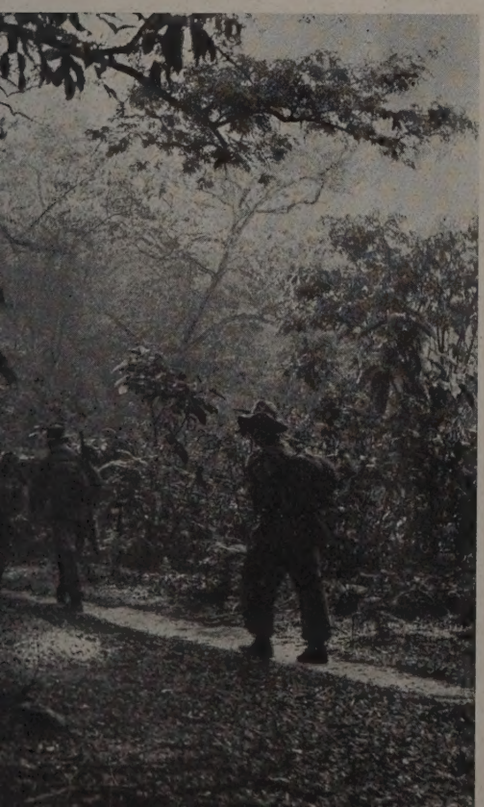
On sait qu'une douzaine de bataillons vietminh sont concentrés autour de Nasan. Mais ces bataillons ne se manifestent toujours pas matériellement. Et l'on se demande s'il y en a toujours autant autour de la vieille base — qui a déjà six mois d'existence.

Mais, que les Vietminh assaillent ou pas ces étranges places fortes, il se peut qu'ils lancent des colonnes légères sur les pistes qui vont vers le Mékong, vers Luang-Prabang et Vientiane, ces vieilles capitales, ces villes sacrées du bouddhisme. Déjà les populations commencent à redouter l'apparition soudaine de colonnes débouchant de la jungle. Et le commandement admet que de tels raids sont possibles — en ajoutant que Vientiane et Luang-Prabang seront défendus par tous les moyens ; Luang-Prabang surtout est menacé.

Ainsi l'Indochine traverse sa crise la plus grave depuis 1950, depuis les défaites sur la frontière de Chine, entre Caobang et Langson. Cette fois-ci nos troupes n'ont pas été battues, malgré les pertes subies par la colonne de Sam-Neua, mais un pays de l'Union française est envahi. Et l'invasion n'est pas encore arrêtée.

eua dans la jungle

A travers la jungle, une partie de la garnison de Sam-Neua a regagné par petits groupes **(à gauche)** la plaine des Jarres. Autour du camp retranché, les patrouilles **(au centre)** cherchent à déceler l'ennemi. **Ci-dessous :** prélude à la bataille de Luang-Prabang, une colonne gagne un village.



ENTRE L'OPTIMISME ET L'APOCALYPSE

PAR GEORGES DUHAMEL, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

L'observateur attentif qui s'efforce d'aborder les problèmes du monde moderne et sinon de leur trouver une solution raisonnable, qu'il serait bien en peine de faire admettre ou d'imposer, du moins d'imaginer leur évolution dans le proche avenir, cet observateur doit compter avec d'innombrables correspondants dont les uns n'attendent qu'une lueur, même indécise, pour succomber à l'optimisme et dont les autres sont assurés que la fin des temps est proche et que le monde va s'écrouler.

Ces derniers, dans le dessein de fortifier leurs sombres prévisions, citent volontiers les prophètes — j'entends les prophètes des Ecritures Saintes. — Je suis un lecteur assidu, un lecteur vigilant des Ecritures. Je ne lis pas du même œil le Nouveau Testament, où je vois le message essentiel de la sagesse humaine, et l'Ancien Testament qui demande, pour être justement compris, un commentaire précautionneux et des lumières historiques, à tout le moins, des interprétations prudentes. L'histoire du XX^e^ siècle n'incline certes pas à l'euphorie, à la confiance, à l'espérance, au sourire : elle est faite de souffrances infinies, de crimes et d'injustices sans mesure. Les petits ou grands prophètes nous offrent assurément des images frappantes, je pense toutefois qu'il serait aventureux de considérer, comme le font souvent mes correspondants, que telle ou telle vaticination s'applique à la seconde moitié du XX^e^ siècle, alors qu'elle concerne des faits ou des états d'esprit qui se renouvellent sans cesse tout au long de la douloureuse histoire des hommes. « Ils sont confus, s'écrie Jérémie, parce qu'ils ont fait des choses abominables... Ainsi ils tomberont dans la foule des mourants, ils seront tous enveloppés dans une même ruine au temps de leur punition... Les vignes n'auront point de raisin, ni les figuiers de figues, les feuilles même tomberont des arbres, et tout ce que je leur avais donné leur échappera des mains. »

Joel, dont l'œuvre est parcimonieuse, n'est pas plus réconfortant et il m'est souvent cité : « Accourez, peuples, accourez dans la vallée du carnage, parce que le jour du Seigneur est proche, et il éclatera dans cette vallée. Le soleil et la lune se couvriront de ténèbres, et les étoiles retireront toute leur lumière. » J'ai vu les ruines d'Hiroshima pour ne parler que de cette ville, et je comprends qu'un chrétien nourri de la Bible songe à la voix véhémente du petit prophète. Mais Hiroshima se reconstruit, en vue peut-être d'autres drames. La fin du monde est de chaque jour. Que si l'un de mes lecteurs consulte par hasard Amos, qui vivait au IX^e^ siècle avant Jésus-Christ, il sera sans doute frappé par le cri que prête Amos à l'Eternel : « Mes jugements fondront sur vous comme une eau qui se déborde ; et ma justice comme un torrent impétueux. » Abdias, qu'on lit assez peu, a grandement raison quand il clame : « Vous serez traités comme vous avez traité les autres, et Dieu fera retomber sur votre tête le mal que vous leur avez fait. » Les hommes de ma génération ont vu deux fois s'accomplir une telle prédiction et l'histoire n'est point à son terme... J'imagine que la guerre atomique semble assez bien annoncée par la clameur de Michée le Jeune : « Sous lui les montagnes disparaîtront ; les vallées s'entr'ouvrant se fondront comme de la cire devant le feu, et s'écouleront comme des eaux qui se précipitent dans un abîme. » Les savants modernes eux-mêmes succombent à la plus sombre transe prophétique lorsqu'ils annoncent comme possibles les « explosions en chaîne » et la désintégration éventuelle de tous les éléments de notre globe. Pensons toutefois au drame que représenta l'an mille, pour une grande part de l'humanité, pensons à cela si nous voulons persévérer dans l'effort et, plus simplement, dans l'être, et croire encore en l'avenir.

Que la lecture d'Habacuc, de Sophonie, de Zacharie nous fasse penser, presque forcément, aux malheurs de notre époque, c'est tout à fait naturel. Je crois toutefois que ces hommes clairvoyants songeaient aux erreurs et aux crimes de leurs contemporains. Le fait qu'ils semblent avoir prévu les forfaits de notre siècle nous prouve d'abord et surtout que le monde humain n'a pas marqué de progrès sensibles dans l'ordre moral, depuis les temps bibliques. L'Apocalypse de saint Jean, plus mystérieuse dans sa forme et dans son lyrisme verbal que les textes attribués aux autres prophètes, est souvent citée par les pessimistes de vocation, car elle représente, en quelque sorte, une somme de toutes les catastrophes imaginables : « Il se fit tout d'un coup un grand tremblement de terre : le soleil devint noir comme un sac de poil, la lune devint comme du sang, et les étoiles du ciel tombèrent sur la terre... Le ciel se retira comme un livre que l'on roule, et toutes les montagnes et les îles furent ébranlées de leur place... » Le visionnaire de Patmos ne cesse, encore aujourd'hui, de hanter les rêves des désespérés, de leur procurer des images, des thèmes, des mots et même des arguments. « Les hommes se mordirent la langue dans l'excès de leur douleur. » Qui donc, en vérité, ne s'est pas mordu la langue pendant les années amères que nous venons de traverser et dont nous pourrions, sans céder au découragement, penser qu'elles ne sont pas les dernières ?

A l'autre bout de la chaîne, j'aperçois pourtant des hommes bien différents de ceux que j'appellerai les fidèles du désespoir.

Ces hommes que je considère maintenant et qui se donnent souvent la peine de m'envoyer des lettres sont, au contraire, convaincus que tout doit « s'arranger », en dépit des traverses. Ce qu'ils cherchent avec avidité dans leurs gazettes ordinaires, ce sont des éléments, même très discutables, d'optimisme et de tranquillité. Ceux-là m'écrivent, et non sans véhémence, et non trop rarement, pour me reprocher quelque examen un peu soucieux de la conjoncture. Ceux-là ne jouent pas leur atout sur la fin du monde, mais, au contraire, sur des réconciliations générales, sur l'établissement de traités respectés, sur des paix justes et bien équilibrées, sur le bonheur des peuples et la satisfaction des individus. Ceux-là veulent être heureux à tout prix, même dans l'angoisse universelle. Que si le chroniqueur semble réserver son jugement, attendre un surcroît d'information, ne pas s'abandonner sans réflexion à la joie d'une simple détente, il est aussitôt morigéné par ceux qui veulent non seulement éprouver un moment de joie, mais surtout croire à l'éternité de la joie.

Je comprends le *carpe diem*. Notre bonheur, à nous, hommes que le siècle a surpris dans le feu de l'adolescence, n'a jamais été fait que de miettes miraculeuses. Les guerres, les haines impies, les querelles sans issue ont empoisonné le plus clair de notre existence. Il me faut pourtant, de cette vie mouvementée, tirer la leçon, après avoir tout pesé. Je me garderai bien d'affirmer, contre les prophètes de la catastrophe totale, que les fissions en chaîne de tous les atomes de la terre ne la feront pas disparaître à jamais. Je n'en sais vraiment rien. Les savants nous ont donné jadis assez d'espérances enivrantes — j'en prends Renan à témoin — avant de nous faire vivre, ce qui est aujourd'hui la triste vérité, dans une anxiété grandissante. Je pense donc, chaque jour, à l'éventualité de quelque nouvelle mésaventure ; mais je résiste de mon mieux pour, du moins, chaque jour aussi, honorer quand même la joie. S'il me fallait obtenir cette joie contre les avis du bon sens, je manquerais à mon devoir qui est d'ouvrir l'œil et l'oreille, de tout peser, de connaître ce que je dois connaître. On peut repousser la tentation prophétique sans toutefois se refuser à prévoir le développement des phénomènes et le comportement des hommes.

Et c'est pourquoi, en ce printemps de l'an 1953, j'écoute avec un ardent intérêt les déclarations qui nous viennent de l'Ouest, les propositions que l'Amérique fait au monde. Je ne m'abandonne pas à l'optimisme si j'estime que de telles déclarations sont quand même très apaisantes. Alors j'attends, en silence, les réactions de l'Est. De la Russie, j'attends non des paroles, mais des actes. Je ne suis ni défiant, ni confiant ; j'observe et j'écoute. Si certains actes sont accomplis, je me réjouirai de grand cœur et j'apercevrai sous une lumière clémente les destinées de ma descendance. Ni vaine rêverie, ni folle consternation ! J'attends et retiens mon souffle. Les routes de l'avenir ne sont pas encore coupées.

DES ÉLECTIONS MUNICIPALES A LA RENTRÉE PARLEMENTAIRE

LES ENSEIGNEMENTS D'UN SCRUTIN

En reprenant mardi leurs travaux, les Assemblées devront faire face à de sérieuses préoccupations d'ordre intérieur et extérieur. Saisis des projets financiers de M. René Mayer, nos élus sont appelés ont d'abord à des options délicates entre les remèdes indispensables pour remettre à flot os finances publiques assez mal en point et our donner à notre production les stimulants ui s'imposent. Du même coup le problème de majorité gouvernementale va se poser à nouau. Dans quel sens le résoudre ?

On s'efforce tout naturellement, à la veille e cette « rentrée », de dégager une indication olitique des élections municipales, dont le econd tour est venu confirmer l'impression issée déjà par le premier scrutin du 26 avril. ans doute les partis entrés dans la compétion ont-ils tendance à interpréter les résultats ns le sens qui leur est le plus favorable... autant que l'étrange mode de scrutin en gueur et la bigarrure des ententes contractées ont contribué ni à faciliter le choix des élecurs ni à rendre clair leur verdict.

Quelques faits essentiels ont cependant arqué cette consultation générale. D'abord une fluence inattendue de votants devant les urnes. lors que l'atonie de la campagne électorale l'indifférence apparente des électeurs faient redouter un « absentéisme » dangereux, participation au scrutin aura presque atteint % des inscrits.

UTRE fait d'importance : l'échec, prévu mais brutal dans son expression, du R. P. F., qui, voilà six ans, était sorti grand vainqueur tout au moins dans les centres urbains — sa première confrontation avec les électeurs. e Lille à Marseille, de Strasbourg à Brest en assant par la capitale, une véritable lame de nd jetait une cinquantaine de municipalités rivage d'un « Rassemblement » débutant, i groupait 53 % des suffrages parisiens et % des voix dans l'ensemble des communes portantes. C'est qu'autour d'un nom prestieux le R. P. F., catalysant les inquiétudes scitées dans le pays par le péril communiste, vait attiré sur ses listes, grâce à la double ppartenance, les éléments politiques les plus vers, qui allaient de la droite traditionnelle squ'aux confins de la gauche.

Mais le « Rassemblement » devait rapidement se transformer en un parti politique aux nsignes rigides. L'isolement où il s'est complu, n ostracisme à l'égard des formations « clasques » ont peu à peu rompu le charme, en ême temps que revenaient au pouvoir des publicains d'expérience, fermement résolus à rrer la route au communisme et à interdire ses chefs l'accès aux leviers de commande qui ur avaient été confiés sous le gouvernement ovisoire puis sous le tripartisme.

Les élections législatives de 1951 s'étaient jà traduites par un recul sensible de nfluence « gaulliste ». Le divorce s'est ggravé encore. L'intransigeance de son chef à gard de cette politique de redressement, puis ostilité résolue de ses leaders envers l'expénce Pinay ont détaché du R. P. F. ceux de s élus, issus de formations conservatrices, qui ccommodaient mal d'une opposition érigée en stème. La « dispersion » ayant succédé au rassemblement », les électeurs gaullistes de 47, à leur tour, ont lâché. C'est le cas pour ris, où le R. P. F. ne garde que 10 élus unicipaux sur les 52 de la précédente consultion et que 115.000 voix au lieu de 656.000 ; ur Marseille (20.000 suffrages contre 100.000 1947) ; pour Lyon (23.500 au lieu de 63.000) pour nombre d'autres villes.

Dans l'ensemble, le R. P. F., au point de vue unicipal, ne conserve que 12 % du total des suffrages. Les autres « rassemblés » de 1947 se sont égaillés vers les formations voisines : les indépendants, qui recueillent les éléments gaullistes de droite ; le R. G. R. et les radicaux, qui continuent, d'autre part, à récupérer leurs positions d'avant guerre ; le M. R. P., qui retrouve, à l'Est et à l'Ouest, une partie des voix catholiques passées au R. P. F. Et les municipalités qu'occupe encore celui-ci n'ont généralement été conservées que dans les villes où il s'est associé à d'autres formations.

SI les indépendants et les dissidents gaullistes ont été les principaux bénéficiaires de cet éclatement du R. P. F., on doit souligner cependant qu'en dépit de l'attraction exercée par l' « étiquette Pinay » qu'arboraient d'ailleurs des formations concurrentes, dont certaines abritaient parfois des éléments avérés d'extrême droite, nous sommes loin de ce « raz de marée » que l'on prédisait avant le scrutin.

Celui-ci s'est traduit plus exactement par un déplacement de voix à l'intérieur de ce bloc « centriste » qui a obtenu la large audience du corps électoral. Son importance eût été plus considérable encore sans les rivalités et surtout sans cette multiplicité des listes qui, à Paris notamment, aura bénéficié aux communistes, lors de la répartition des sièges, par le jeu d'une loi électorale aussi follement conçue.

Or cette union, qui n'a pu être réalisée pleinement durant les bagarres électorales, il est temps encore de l'obtenir au sein des nouvelles assemblées communales pour leur permettre de faire œuvre utile. L'intrusion absurde du système de la « proportionnelle » dans les élections municipales a rendu, en effet, bien difficile parfois la constitution d'une majorité stable au sein de nos conseils, la dissolution de cinquante municipalités importantes depuis 1947, en témoigne.

Mais si cette union des bonnes volontés est nécessaire à une saine gestion des intérêts locaux, elle s'impose davantage encore pour le Parlement et le gouvernement, alors que sont en jeu et les intérêts et l'avenir de la nation.

UNE leçon majeure se dégage de ces récentes élections : en face du monolithisme communiste et de l'installation de la S. F. I. O. dans l'opposition, il n'est d'autre majorité possible que celle qui s'est rassemblée depuis le début de la législature. En se félicitant des succès de ses amis indépendants, M. Pinay lui-même a souligné que la volonté exprimée par le pays devrait faciliter le regroupement d'une majorité élargie, plus cohérente, et résolue à assurer une gestion « saine et prudente » des affaires publiques.

Cette majorité, jusque-là instable, oscillant et ondoyant au gré des événements, il serait grand temps qu'elle s'affirmât clairement, sans se laisser glisser à tout moment dans le bourbier des hésitations, des caprices et des intrigues mineures. Il importe surtout qu'elle consente à un gouvernement résolu à agir les moyens de réaliser des économies massives et de mettre fin en même temps au sérieux malaise dont souffrent les milieux de la production et les masses laborieuses. Une démocratie de juste équilibre et de progrès continu doit s'écarter, autant que des surenchères démagogiques, d'une régression sociale qui s'abrite volontiers sous le vague des formules et des étiquettes. Car pour remettre de l'ordre dans la « maison France » il convient également de dissiper, dans le monde du travail, des inquiétudes que le communisme, en perte de vitesse dans nos campagnes, a su habilement exploiter pour maintenir ses positions électorales dans la plupart des centres ouvriers.

PROPOS DU SCEPTIQUE

ON a pris d'abord la chose à la légère. Témoin, Alphonse Allais, qui, de passage à Venise, se fit un jour interpeller par « une horreur de vieille Autrichienne » sur les raisons de sa présence en Italie. « Comme ça ne la regarde pas, rapporte-t-il, je lui raconte que mon but est l'exploitation d'un brevet américain pour rayer l'intérieur du macaroni, comme on fait aux canons et aux fusils afin d'en augmenter la portée et la précision... Le macaroni rayé... »

Voilà comment, à la Belle Epoque, les esprits caustiques moquaient la « révolution du machinisme ». Nulle inquiétude sous leurs propos joyeusement blasphématoires : l'homme, pour eux, restait l'homme, roi de la création et maître de ses œuvres au point d'en pouvoir parler sans la moindre déférence.

Des années 1900 aux années 1950, quels changements, et d'abord quel changement de ton ! Finies, les plaisanteries... Ce n'est plus Alphonse Allais qu'il faut lire, mais un auteur sérieux comme M. C. Virgil Gheorghiu. A celui-ci n'échappe pas ce phénomène prodigieux qu'est l'invasion de la planète par l'armée des machines à parler, à labourer, à coudre, à transporter, à éclairer, à laver, à écrire, à compter, voire à habiter. Constatant que deux milliards d'hommes se trouvent aujourd'hui en présence de plusieurs dizaines de milliards d' « esclaves techniques », il aboutit à cette conclusion navrante : les êtres humains doivent désormais « se comporter selon des lois techniques étrangères aux lois humaines », et le temps approche où « il y aura des arrestations automatiques, des condamnations automatiques, des distractions automatiques, des exécutions automatiques ». A noter que ces perspectives néo-apocalyptiques s'ouvraient à M. Gheorghiu avant que ce visionnaire fût informé de la dernière grande nouvelle : l'invention d'une mécanique conçue pour se reproduire indéfiniment elle-même par une sorte d'effroyable parthénogénèse.

Si vraiment les machines se mettent à « faire des petits », halte-là ! On nous annonce heureusement de Los Angeles qu'un humble jardinier, M. Lawrence Walstrom, vient de mettre au point un engin de tout premier ordre, fonctionnant sur courant ordinaire, démarrant et s'arrêtant à volonté, mais strictement incapable de produire quoi que ce soit, « même du bruit ». Brave M. Walstrom ! Le monde mécanisé, comme le nôtre, aurait donc ses parasites et ses « bons à rien » ? Entre les deux la partie redeviendrait donc égale ? Alors, vive Alphonse Allais, et qu'on décore ce jardinier qui en cultivant l'humour fait si joliment refleurir l'espérance !

AUX QUATRE

« AS » DE LA CAMERA, « AS » DU VOLANT

Au volant de sa Ferrari, Roberto Rossellini s'apprête à participer à la course des « Mille miles », à travers la péninsule italienne. Mais au passage à Rome il abandonnera. Cette épreuve est d'ailleurs l'une des plus difficiles du monde : on a déploré cette année une dizaine d'accidents, dont trois mortels. Et Roberto ne fut pas le seul à abandonner, puisque, sur 570 participants, 3 restaient en course lorsque Marzotto, ayant battu tous les records à la moyenne horaire de 142 km. 347, rentra en vainqueur à Brescia.

ENFIN LA FRANCE !

Les quatorze rapatriés de Corée qui rejoignaient la France ont atterri au Bourget le 3 mai, à 21 heures. Parents et amis les attendaient avec une impatience bien naturelle, et la rencontre fut très émouvante. Ces rapatriés qui retrouvaient leur pays après une longue captivité montraient des visages émaciés. Le groupe de notre photographie représente (de gauche à droite) : une religieuse, Mme Henriette Marquier, Mme Charlotte Gliese, le général Manceaux-Deniaux, qui a accueilli les rapatriés, M. Georges Perruche, consul général à Séoul, et le Père Célestin Coyos.

UN PEINTRE EN VACANCES

Utrillo, qui séjourne actuellement sur la Côte d'Azur, est un croyant fervent ; il assiste chaque dimanche à la messe en l'église de Beaulieu-sur-Mer. C'est pour les photographes une occasion unique de saisir l'artiste, qui leur ouvre très difficilement sa maison de Montmartre.

LE GÉNÉRAL VAN FLEET, CITOYEN DE NEW-YORK

La ville de New-York vient d'honorer les combattants de Corée en la personne du général Van Fleet, ancien commandant de la 8e armée. Celui-ci, accompagné de Mme Van Fleet (au centre sur notre photographie), a assisté à un défilé militaire après avoir été solennellement reçu par le maire de la grande métropole américaine, M. Vincent Impelliteri (à gauche), qui lui a remis une médaille commémorative et un diplôme de citoyen d'honneur de la cité. Le général Van Fleet a vivement remercié ses hôtes de l'accueil qui lui était fait, symbole de la sollicitude que la nation américaine porte à ses fils qui combattent en Asie.

COINS DU MONDE...

LE CONGRÈS EUCHARISTIQUE DE SYDNEY

Cette immense croix humaine, dessinée dans le grand stade du « Sydney Show Ground » par des jeunes filles élèves des écoles chrétiennes d'Australie, donne une idée de l'importance des cérémonies auxquelles a donné lieu le récent Congrès eucharistique de Sydney.

L'organisation de ce Congrès est un succès à l'actif de M^gr Marella, actuel délégué apostolique en Australie, qui doit, on le sait, succéder à M^gr Roncalli comme nonce apostolique à Paris, où il est attendu pour le mois prochain.

M. CHURCHILL EST DEVENU SIR WINSTON

Monsieur Winston Churchill fera désormais suivre son nom des initiales K. G. Il est en effet devenu chevalier de la Jarretière et il s'appellera Sir Winston Spencer Churchill. Jusqu'ici il avait toujours refusé le titre qui vient de lui être conféré par S. M. Elizabeth II. Et, conformément au cérémonial séculaire, l'illustre homme d'Etat — qu'on voit sur notre photographie quittant Windsor Castle — a fléchi le genou devant sa souveraine, qui, lui frappant les épaules d'une épée d'argent, l'a investi de son titre nouveau.

FROMAGES DE CONCOURS

Ces énormes disques sont des fromages que l'on dirige vers le Salvator Hall, à Munich, en vue d'un examen minutieux. L'Association agricole d'Allemagne organise en effet chaque année un concours pour mettre en valeur les meilleures qualités et permettre aux fromagers d'améliorer leurs procédés de fabrication et la présentation de leurs produits. Ce concours est fort populaire et l'on vient de loin pour y assister. Sans doute la dégustation gratuite est-elle autorisée, ce qui expliquerait pour une large part l'empressement des amateurs, qui, évidemment, se doivent de juger non point seulement du regard, même admiratif.

DES U. S. A. A ROME... VIA NAPLES

La baie de Naples... Quelle plus belle porte choisir pour faire son entrée en Italie ! C'est sans doute ce que pense la charmante M^me Clara Booth-Luce, qui vient d'arriver dans la péninsule pour prendre son nouveau poste d'ambassadrice des U. S. A. à Rome.

KISLING A QUITTÉ SES PIGEONS BLANCS

SES TOILES SEMBLAIENT DE DOUCES PORCELAINES TRANSLUCIDES

Le perroquet de Kisling était célèbre ; ami des oiseaux, le peintre vivait à Bandol avec ses pigeons.

« Paysage provençal » (environs de Sanary).

Nous l'avions vu revenir en France, il y a deux ans, après un long séjour en Amérique. Il était resté égal à lui-même. Nous retrouvions ses tableaux — brillants dans tous les sens du terme — dont les couleurs chatoyantes étaient commandées par un dessin méticuleux. On pouvait cependant remarquer qu'il avait tendance à ouvrir ses fenêtres plus grandes sur la nature et à délaisser le type de femme voluptueusement étirée, au regard inquiétant, qui était comme le symbole de sa personnalité.

Moïse Kisling était né à Cracovie en 1891. La précision de sa main se révéla de bonne heure : il racontait que ses parents voulaient faire de lui un dessinateur industriel. Mais c'est l'impressionnisme qui l'attire. Il arriva à Paris en 1910 et devint une des figures marquantes du Montparnasse qui commençait à jeter ses premiers feux. Mêlé aux peintres cubistes et à leurs thuriféraires, il subit particulièrement l'ascendant de Dervin.

Il paraissait doux, presque timide ; mais, en fait, son extraordinaire vitalité déchaînait souvent des orages. Un duel fameux, au sabre et au pistolet, avec son compatriote et ami le peintre Gottlieb marqua dans les annales montparnassiennes.

En 1914 il s'engagea dans la Légion, acquérant ainsi la nationalité française. Contrairement à ce qu'on pouvait attendre, l'art de Kisling évolua

« La Petite Marchande de fleurs ».

après l'autre guerre dans un sens assez opposé à celui de son entourage. Amoureux, comme un artiste d'autrefois, de son métier de peintre, il était préoccupé de ses couleurs et de tous les éléments de la technique. Pour lui, un tableau devait être un objet d'art solidement construit, présentant un aspect décoratif, parfaitement achevé, ami du détail et d'une matière capable de résister aux années. Ainsi les peintures de Kisling, avec leur apparence de douce porcelaine translucide, ont cette qualité particulière qui joint la solidité des formes à celle de la technique.

Kisling, qui depuis longtemps avait partagé sa vie entre Paris et la Provence, s'était retiré dans sa jolie maison de Bandol, où il poursuivait son œuvre parmi ses pigeons blancs. Son souvenir restera, enchanté par ses bouquets gracieux et par ses femmes sensuelles aux yeux mi-clos dont le petit visage doux reste impénétrable. — B. C.

« **LA JOIE DE VIVRE** » : avec ce tableau, Matisse fit ses débuts aux « Indépendants » il y a près de cinquante ans. La toile aujourd'hui ne ferait plus scandale. Mais Matisse, bien qu'il n'ait pu exposer cette année, reste fidèle à son vieux Salon.

★

LETTRE D'HENRI MATISSE en réponse à l'invitation du Salon des Indépendants :

JE regrette bien vivement que deux grandes expositions en cours à l'étranger ne me laissent pas la possibilité d'exposer au prochain Salon.

» Cela ne veut pas dire que je ne sois pas entièrement de votre avis sur l'absolue nécessité d'un Salon sans jury, qui, ainsi, permet à tout artiste de pouvoir prendre contact avec le grand public.

» Les jurys, même très libéraux, représentent toujours des groupes préalablement constitués et ont, de ce fait, des tendances définies.

» Il devient alors peu facile à un jeune artiste qui serait novateur, et par cela même en opposition apparente avec les idées du jour, de se faire admettre dans ces manifestations. Les précédents célèbres le prouvent de façon trop évidente ; mais s'il était encore nécessaire de le redire, je vous autorise à joindre ma protestation à la vôtre dans l'action que vous soutenez pour la défense d'un Salon sans jury. »

Henri MATISSE.

LETTRE D'HENRY DE WAROQUIER en réponse à l'invitation du Salon des Indépendants :

MON adhésion aux Indépendants ? Depuis cinquante ans, j'ai répondu par ma fidélité reconnaissante à un Salon où j'ai débuté vers 1905 ou 1906, année où Matisse exposait « la Joie de vivre », qui fit scandale en ces temps audacieux. On ricanait alors devant « le Douanier », et le public, dont les réactions étaient très vives, se rendait aux serres du Cours-la-Reine plutôt pour protester et se moquer que pour admirer.

» Je souhaite que la jeunesse de demain retrouve le chemin difficile des cimaises légendaires de l'époque héroïque des Indépendants et risque à son tour — par des contraires imprévisibles — le mépris et l'attente pour sa liberté. »

H. de WAROQUIER.

★

ATLAS 1953, le peintre Armand-Henry Nakache, organisateur du Salon, à droite, va aider l'un des exposants à accrocher sa toile, intitulée « Symphonie de la terre ». A gauche : notre confrère André Warnod.

« NI JURY NI RÉCOMPENSE ! »

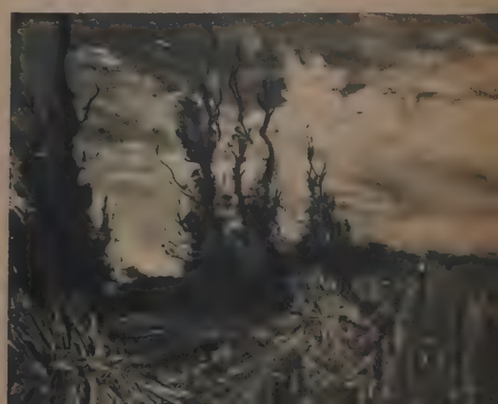
La vieille formule du Salon des Indépendants rallie 2.000 exposants au Grand Palais.

PAR BERNARD CHAMPIGNEULLE

LE mot a pris une ample extension. (Exemples : Salon des arts ménagers, Salon du champignon, etc.) Son domaine était pourtant à l'origine nettement circonscrit. Le « Salon », c'était le salon carré du Louvre où, sous Louis XV, les professeurs et les membres de l'Académie royale devaient, au moins tous les deux ans, présenter leurs œuvres au public. L'institution s'est perpétuée et développée au cours du XIXe siècle ; un jury d'admission était constitué par l'administration qui choisissait les jurés parmi les artistes ayant obtenu une récompense au prix de Rome. La « Société des Artistes français » fut fondée, en 1881, par tous les artistes admis au Salon. Chaque année son exposition se tenait au palais de l'Industrie. Indépendante, en principe, du gouvernement, les officiels tenaient toutefois leur manifestation bien en main et prononçaient leurs exclusives contre toute velléité d'indépendance antiacadémique. C'est ce qui motiva, en 1890, la sécession de la « Société nationale des beaux-arts », où figuraient quelques amis des tendances nouvelles, comme Bernard et Rodin. On pouvait croire que les artistes refusés allaient s'y agglomérer. Il n'en fut rien. Les impressionnistes, notamment,

HENRY DE WAROQUIER
« **Estella, Navarre espagnole** ».

VLAMINCK
« **Paysage** ».



JEAN MILLIEN « Marine ».

LORJOU « La Brouette ».

Mise en place de la **Nature morte aux fleurs**, de **FRANÇOIS PHILIPPE**.

ne purent être admis que difficilement ; ils affichèrent alors le dédain et le mépris.

Entre temps (1884), les refusés avaient fondé un autre groupe, sur la base de la formule fameuse : « Ni jury ni récompense », la « Société des artistes indépendants », qui resta pendant assez longtemps le refuge vacillant d'une petite troupe de peintres maudits tels que Cézanne ou Pissarro. Mais dans les premières années du siècle le nombre des envois monta en flèche : il y eut plus de mille exposants. Enfin, en 1903, s'ouvrait le « Salon d'Automne », dont les tendances étaient proches de celles des Indépendants, mais qui voulait plus de tenue, avec un jury et des récompenses.

La situation était nette. D'un côté, groupés au Grand Palais, deux Salons pour l'art officiel, avec les membres de l'Institut, les professeurs et tous ceux qui disaient maintenir la tradition enseignée à l'Ecole des beaux-arts. De l'autre, deux Salons pour les « avancés », pour ceux qui voulaient se libérer des routines.

BIEN entendu, le climat n'était pas le même de part et d'autre. Le « Salon » avec un grand S avait la faveur des gens du monde. Il représentait la puissance politique, les décorations, les prix, les commandes. Rien de commun avec l'atmosphère de fièvre et de combat qui régnait en ces temps héroïq aux Indépendants et à l'Auton où exposaient, dans un voisin enthousiaste, les jeunes et les aî qui depuis ont conquis la glo mais dont les œuvres étaient a considérées comme des défis au sens et au bon goût.

La révolte est une attitude qui peut être maintenue très longtem à son paroxysme, surtout lorsq arrive que disparaisse son ob Groupés pour lutter contre les co ries et les ostracismes des artistes place, les peintres d'avant-garde trouvèrent plus en face d'eux des fantômes dont les soutiens na rels et l'Etat même, peu à p se détournaient tandis que le propres rangs grossissaient de fa imposante. C'est à eux, désorm qu'allaient les exaltations des é vains, les promesses des augures même les commandes.

HÉLAS ! Au fur et à mesure montait le succès, nos Sal de combat étaient marqués signes de la décrépitude. Le Sa d'Automne résista, et résiste enc assez bien, malgré le lâchage maîtres qui l'avaient fondé quelque sorte et qui, aujourd'h ont assez de prestige et de c marchande pour ne pas se co mettre dans le troupeau des fa liques. Quant au Salon des Indép dants, il est allé aux antipodes son point de départ. Hypertrop par ses milliers d'exposants, il

Le peintre François Philippe accroche la toile **Jeudi**, d'**YVONNE MOTTET**.

ctime des principes démocratiques
'il avait voulu défendre. Puis-
'on voulait laisser entrer tout le
onde, il fallait bien s'attendre à
e submergé par le pire.

N coup fatal parut lui être porté
il y a quelques semaines lorsque
membres de son comité qui
aient le plus de prestige personnel
missionnèrent en bloc. On avait
aucoup parlé d'un « Salon
ique » pour lutter contre l'extra-
gante prolifération des manifesta-
ns où quelques peintres profes-
nnels sont noyés dans la marée
ntante des peintres amateurs.
Mais les tentatives du Salon
ique se sont bornées à la fonda-
n d'un nouveau Salon encore : la
Biennale de Paris », qui réunira
s peintres de toutes tendances,
is très sélectionnés, au Pavillon
Marsan. Pour bien comprendre
situation, il ne faut pas oublier
e, en face des peintres amateurs
, par dizaines de milliers, veulent
oser, ceux qui vivent exclusive-
nt de leur métier de peintre ne
nt pas plus de trois ou quatre
nts.

USSI bien, la Société des artistes
indépendants ne veut-elle pas
urir. Son comité reconstitué,
tient au Grand Palais sa
IV[e] exposition. Evidemment le
part de plusieurs de ses meil-
rs éléments à la suite de la
démission d'artistes comme Aujame, Brayer ou Chapelain-Midy ne pouvait contribuer à relever un niveau moyen qui reste fort médiocre. On a demandé à des peintres illustres des témoignages de sympathie. En souvenir d'un passé glorieux Matisse a envoyé de belles paroles (mais point de tableau). Des vétérans comme Albert Gleize et Henry de Waroquier ont tenu à rester fidèles au Salon de leur jeunesse ; et nous retrouvons bien des noms connus, qui constituent, somme toute, un petit palmarès honorable.

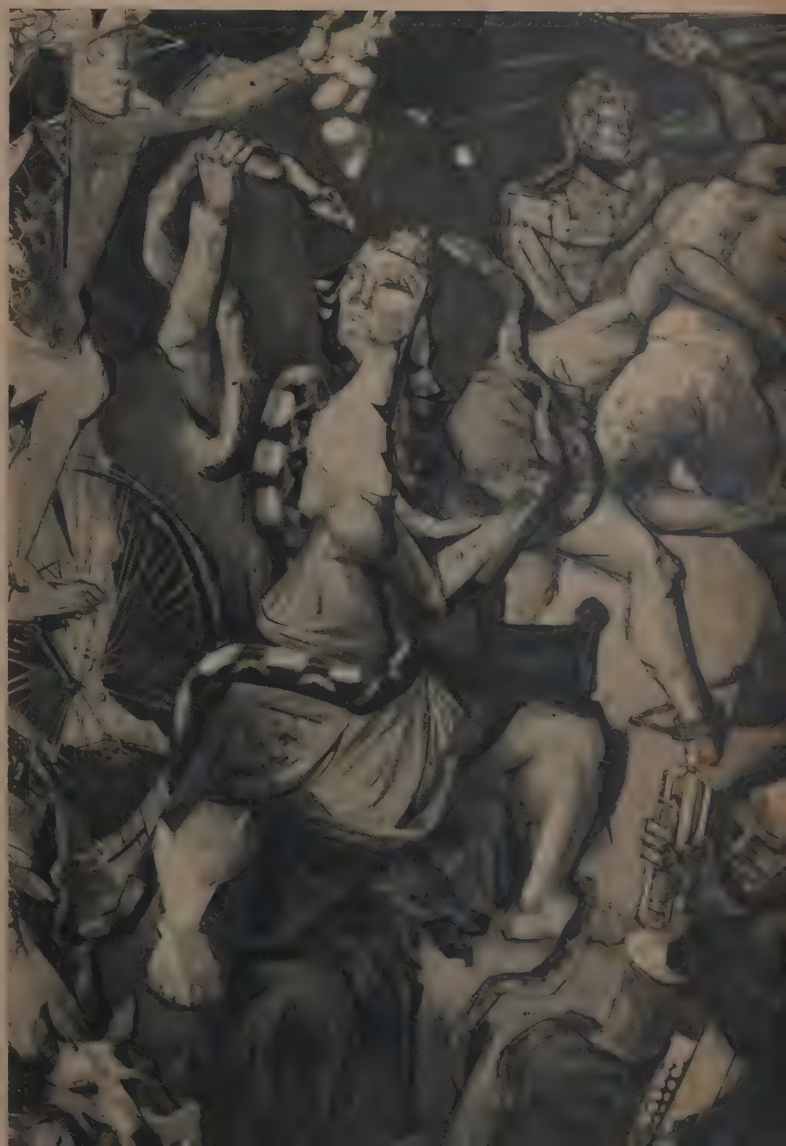
Mais c'est toujours ce long circuit épuisant sur le pourtour du Grand Palais, où l'on ne peut découvrir une œuvre attrayante qu'au prix d'une quête désespérante.

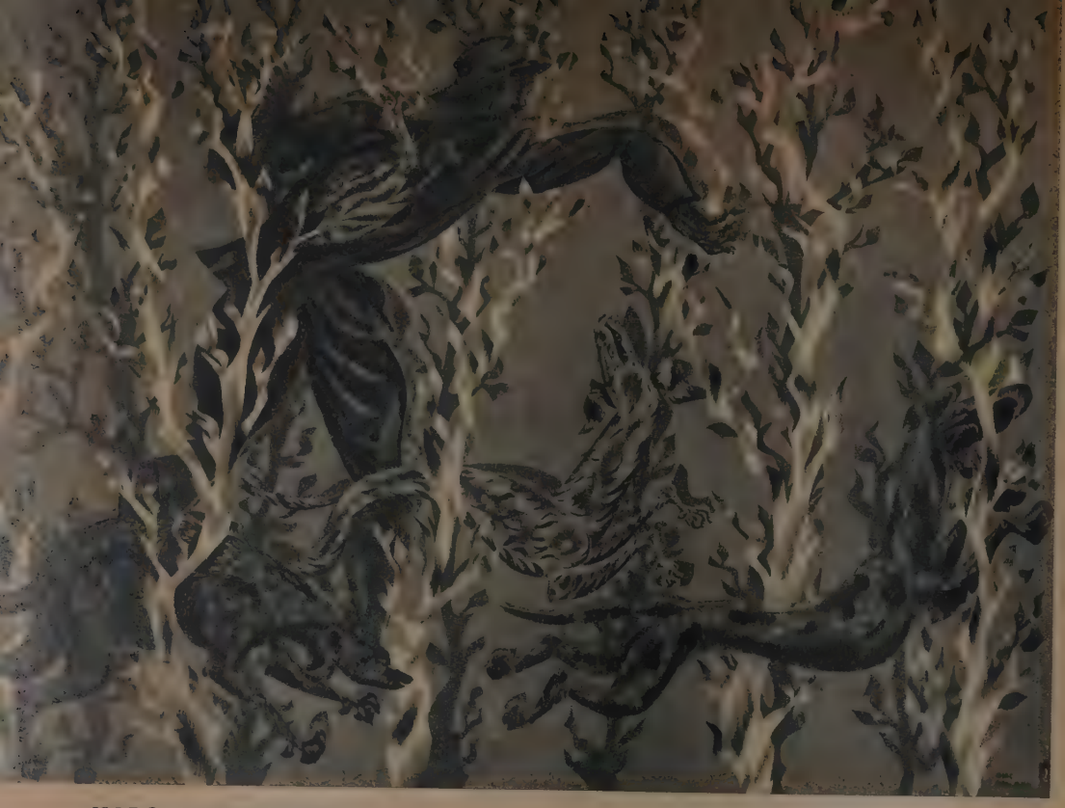
L'INVENTION démagogique la plus saugrenue des Indépendants fut le classement par ordre alphabétique, pour éviter de faire des jaloux.

On y a renoncé, et à juste titre. Cette année, on a accusé le classement par tendances en coiffant chaque groupe d'une étiquette, de sorte que chacun se trouve embrigadé comme un député dans son parti — et souvent sans plus de vraisemblance. On va de droite à gauche dans l'ordre suivant : populistes et réalistes, impressionnistes (les plus nombreux), naïfs, classiques, expressionnistes, cubistes, néo-cubistes et abstraits (d'ailleurs rares et mal représentés).

NAKACHE « **Ubu, roi du jour** ».

CAILLAUX « **L'Éternel Cirque** ».





MARC SAINT-SAENS « **Le Braconnier** » (tapisserie).

Les mots souffrent tout. Les mânes de Claude Monet ont dû tressaillir à ce titre d' « impressionnistes » donné à des peintures qui n'évoquent en rien celles que nous sommes habitués à désigner de ce nom. Mais que dire de l'effarante prostitution du mot « classique » ! Il ne peut avoir que deux sens. Il désigne ce qui s'apprend dans les classes ou bien ce qui est conforme aux règles établies par les maîtres antiques. Or que voyons-nous dans les huit salles réservées aux « indépendants-classiques » — puisqu'on accouple ces inconciliables ? Ce que l'on n'a pu ranger dans les catégories précédentes ; en général la plus plate tendance du Salon des artistes français trouve place sous le trop beau titre de « classique ». On supplie les Indépendants de ne plus se livrer à de telles confusions de vocabulaire qui aggravent encore l'impression que nous laisse une exposition dont on ne peut vraiment dégager aucun esprit, aucune leçon ni même aucune révélation.

Ce Salon, qui fut fondé pour apporter du nouveau, est devenu le réceptacle de tous les conformismes.

DOMINGUEZ « **Cérès** » (tapisserie).

SCHWARZ-ABRYS : « FLEURS » ET « MÉNILMONTANT »

PAR ses peintures de poissons et de chevaux, par ses lumineuses toiles tunisiennes qu'il a exposées au cours des dernières années, Schwarz-Abrys a suffisamment montré la variété de son talent pour s'estimer autorisé à revenir aux deux domaines qui lui sont le plus chers : les fleurs et Ménilmontant. A la Galerie Alex Cazelles l'artiste présente donc une nouvelle fois ses éclatants tournesols et ses paysages des quartiers populeux de Paris. Dans les uns comme dans les autres, il utilise les contrastes avec l'art consommé qu'on lui connaît, opposant des plans lumineux vigoureusement peints au couteau et de profonds « trous » d'ombre. A ces jeux intenses de clair-obscur, ses toiles acquièrent une indéniable puissance dramatique.

Artiste au talent parfois sombre, Schwarz-Abrys n'en est pas moins un humoriste. Les dix commandements du peintre qu'il vient de publier en témoignent, et particulièrement celui-ci, qui est le dernier : « Peins ce qui te plaît, où il te plaît, comme il te plaît, à condition de ne pas le faire pour ton plaisir. Si ton dentier t'appartient en propre, ta peinture est pour d'autres, qui paient pour l'avoir. »

De gauche à droite : M^me^ Périer, M. Périer, maire du XX^e^ arrondissement, et M. Prangey, syndic du conseil général, à l'exposition Schwarz-Abrys.

A LA GALERIE ANDRÉ WEILL

EYVARD

APPORTE LA RÉVÉLATION D'UN TALENT ORIGINAL

Un talent original et viril nous est révélé avec les peintures d'Eyvard. Qui pourrait croire en regardant ses œuvres d'une puissante force créatrice qu'Eyvard est une femme ? Elle se rattache, justement par cette virilité, à des exemples fameux : à Berthe Morisot et, surtout, à Suzanne Valadon, qui s'affirme comme elle, mais dans un style bien différent.

Car Eyvard possède une forte personnalité qui lui permet d'aborder l'univers et la peinture, avec une vision neuve, pleine de vie, dans un style lyrique et avec une technique d'une très grande franchise.

L'art du portrait est des plus complexes, et cependant là va la préférence d'Eyvard, qui, n'éludant aucune difficulté, cherche à capter l'individualité de son modèle, tant dans son apparence physique que dans ses éléments profondément psychologiques ; elle évoque l'être avec tout son caractère et dans son intimité ; ainsi nous apparaissent tour à tour : *Madame Simone Berriau,* l'expression ironique et au regard pétillant de vie, symphonie bleue et grise, la fois subtile et vigoureuse ; puis *Madame Raymond Fischof,* ravissante et malicieuse, d'une fine élégance dans ses harmonies vertes et blanches ; voici *Madame Vera Korène,* au caractère plus tourmenté, dont l'attitude souple évoque les félins et dont l'expression angoissée accuse

« Portrait de Mme Raymond Fischof. »

la grande tragédienne, qui se détache sur un fond rouge.

Puis voici *Simone Simon,* pleine de vivacité et de drôlerie, visage d'une grande mobilité. Enfin, c'est encore *Madame Léon Jouhaux,* très beau portrait plein de force et d'expression, *Madame Lazareff, Monsieur Yves Mirande,* etc.

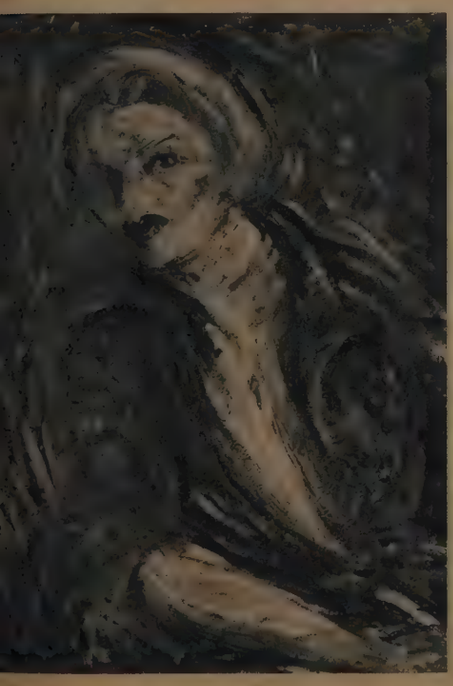
Mais Eyvard pratique tous les genres et sa *Lingerie* est une œuvre subtile par les qualités d'atmosphère et de lumière qui émanent de cette page plus intime. Ce sont encore des paysages, notamment des marines ou des bords de la Seine, aux nuages qui semblent des voiles qui passent, à l'évocation printanière...

Enfin, Eyvard peint également fleurs et fruits, anémones ou lis, ou poires si vivantes qu'elles semblent danser un ballet sur la table qui les reflète...

Cette actuelle exposition d'Eyvard à la Galerie André Weill présente un intérêt qui ne saurait échapper, car elle révèle un talent neuf et original et un vrai sens artistique et pictural.

MAURICE SÉRULLAZ.

« Portrait de Mme Simone Berriau. »



« Portrait de Mme Vera Korène. »

Charmes de nos provinces AU SALON DU TOURISME

Les folklores régionaux, leurs traditions pittoresques et leurs costumes colorés sont souvent un des principaux agréments du voyage.

Les « Indépendants » n'occupaient pas seuls le Grand Palais. Jusqu'au 3 mai, la majeure partie de la vaste nef était en effet consacrée au Salon du Tourisme.

« Qui franchit notre seuil nous devient sacré. Unissons-nous pour que tous nos visiteurs, bien accueillis, bien traités, deviennent nos amis. » Sur une banderole placée à l'entrée, cette phrase de M. André Morice, ministre des Travaux publics, des Transports et du Tourisme, engageait les visiteurs à circuler longuement entre les stands.

Tandis que les hôteliers pouvaient y trouver les matériels divers qui leur permettront d'accroître le confort offert à leurs clients, ceux-ci n'avaient que l'embarras du choix entre les séductions qu'étalaient pour eux nos différentes régions. Photographies, cartes, dépliants — et de charmantes jeunes femmes en costumes régionaux — invitaient à former des projets de vacances. Les sections gastronomique et vinicole jouaient, elles aussi, leur rôle tentateur. Un prix littéraire, la mise en vente d'un timbre glorifiant la haute couture parisienne et diverses manifestations folkloriques ont fourni aux nombreux visiteurs le témoignage des efforts réalisés par notre pays pour sa propagande touristique.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT, SUIVEZ LE GUIDE... gastronomique et touristique

(Voir pages suivantes.)

Sous le signe
du bon accueil

LE TOURISME GASTRONOMIQUE CONNAIT UN NOUVEL ESSOR

Parmi les découvertes que vous pourrez faire au long de nos routes, les auberges et leurs spécialités culinaires seront parmi les plus appréciées.

Découvrir les « sanctuaires » de la cuisine régionale est un sport attrayant, qui se conjugue heureusement avec le culte des beaux sites et des merveilles artistiques.

Plaisir des Parisiennes en vacances : faire le marché sur la grand'place du chef-lieu de canton.

VOILA quelques années à peine (mettons cinq lustres... et qui ne brillent que d'une clarté bien discrète...) que les Français se sont avisés du profit qu'ils pouvaient retirer du tourisme.

Alors que d'autres pays, comme la Suisse ou l'Italie, savaient attirer et retenir les voyageurs, nous nous contentions, pour nous et pour nos hôtes, du « triste nécessaire ».

Les gens de ma génération — c'est-à-dire les plus de quatre-vingts ans — se rappellent encore l'époque antibaînéaire, où le voyageur qui réclamait une salle de bains dans un hôtel de second ordre passait pour un phénomène dangereux. Et il a fallu toute l'énergie patiente du Touring Club pour résoudre la terrible « question des cabinets » et imposer à peu près partout l'installation de l'eau courante et du chauffage central.

Mais cela n'est rien auprès des campagnes qu'ont soutenues les gourmets, gourmands et gastronomes pour maintenir les traditions séculaires de la cuisine française et lui conserver son éminente dignité.

Cependant, du consentement unanime des peuples, la France est non seulement le pays le plus touristique et le plus pittoresque du monde par l'incomparable variété de ses sites et de ses monuments ; mais c'est encore celui où l'on mange — et l'on boit — le mieux... et dont les vins peuvent se boire en mangeant.

CURNONSKY,
Prince des gastronomes.

AVEC la Pentecôte va commencer la grande migration annuelle des touristes. Migration « interne » des Français découvrant les merveilles trop souvent ignorées de leur pays ; afflux des étrangers que les mots France et Paris rendent soudain poètes, artistes et gourmands.

M. André Morice, qui a la charge officielle de notre tourisme, cette industrie-clé nationale,

Que de perspectives savoureuses ouvre cette paysanne gavant une dinde !

La Bretagne est restée fidèle à ses coutumes comme à ses coiffes.

demandait l'autre jour que la saison fût placée sous le signe de la gaîté et de la gentillesse d'accueil. Que la France aux mille et un visages se pare pour accueillir ses visiteurs, et que le coup de chapeau remplace le coup de fusil, c'est le souhait que l'on formule avec lui.

Aussi bien l'hôtellerie, dans son ensemble et sous l'impulsion de ses présidents de syndicat, est-elle favorable à tout effort intelligent d'organisation, de perfectionnement et de progrès. Malgré les difficultés, la reconstruction hôtelière a été poussée au maximum dans les villes sinistrées. Ailleurs une modernisation élémentaire a permis d'offrir le confort indispensable à qui veut, notamment, accueillir des étrangers habitués au confort plus généralisé de chez eux. Enfin, s'adaptant aux conditions sociales du tourisme moyen, des initiatives comme celles des « Logis de France », par exemple, offrent plus de cent mille chambres de séjour, au confort minimum, à la sobre propreté et au prix modeste.

Signalons enfin que, cette année, l'offensive « Tout Compris » s'est développée et que des hôteliers-restaurateurs de plus en plus nombreux appliquent ce système, qui séduit incontestablement l'étranger et doit satisfaire tout autant le Français.

LES PRODUITS DE QUALITÉ DONNENT LE GOÛT DE LA BONNE CHÈRE

UN des charmes les plus évidents, pour le touriste, de ces provinces françaises aux cent contacts divers reste évidemment la cuisine. « Si Paris, devenu depuis longtemps la capitale de l'Europe, est la ville du monde la plus fréquentée par les étrangers — écrivait déjà Grimod de La Reynière — il le doit peut-être autant à la bonté de ses comestibles qu'à ses monuments. » Et de plus en plus le touriste étranger, le Français en vacances découvrent que ces « comestibles » dont parlait Grimod ont des sources provinciales diverses, sources sur lesquelles s'établirent les saines traditions d'une cuisine régionaliste admirable. Car, il le faut répéter, les produits de qualité donnent le goût de la bonne chère, et comment les habitants d'un sol aussi privilégié que le nôtre n'auraient-ils su élever la cuisine au rang d'un art véritable ?

C'est Georges Duhamel qu'il faut citer ici, pour tout dire en peu de mots : « La cuisine française est donc ce qu'on dit qu'elle est, parce que la France est un heureux pays qui prépare, en même temps, l'huile d'olive et le beurre fin, le vin et la bière, qui récolte des châtaignes et des oranges, du seigle et des citrons ; qui élève des bestiaux, ménage son gibier, broie son froment, cultive une foule de légumes, même ceux qui sont de faible ou de mauvais rapport ; invente des fromages, distille des eaux-de-vie, distingue les champignons, récolte du miel, pêche des poissons, fabrique du sucre, honore les œufs, ne méprise rien de ce qui se mange, même pas les grenouilles, même pas les truffes. »

UN PAYS DE « CHEFS » ET DE « CORDONS BLEUS »

PARIS, disait encore La Reynière, est seul en possession de fournir d'excellents cuisiniers à toutes les nations policées du monde. »

Comment, en effet, tant de choses délectables ne créeraient-elles pas tant de chefs admirables ? A l'école des Carême, des Laguipière (qui mettait, disait-on, du génie dans ses sauces), des Dugléré (que Rossini surnomma le Mozart de la cuisine), des Beauvilliers, des Véry, et, plus près de nous, des Escoffier, des Prosper Montagné, des Carton... comment des milliers de chefs et de cordons bleus pour qui la cuisine est œuvre de patience et d'amour ne perpétueraient-ils pas ces traditions gourmandes ?

Mais ne convient-il pas de dire aussi que ces Montagné, Carton, Véry, Laguipière, Carême avaient été, eux, à l'école même de cette terre de France ? A l'école de ces provinces de Cocagne : du Charolais et du Nivernais et de leurs bœufs ; du Périgord et de ses truffes ; des Pyrénées et de leurs ruisseaux à truites ; des porcs à la chair tant parfumée du Béarn ; des Landes et de leurs foies d'oie ; de l'Alsace et de ses charcutailles ; de la crème normande ; des chapons à pattes bleues du pays bressan ; des richesses marines de Bretagne ; des prés-salés de Pauillac ; des Dombes richissimes ; des écrevisses vosgiennes ; des lacs profonds des Alpes, peuplés d'ombles chevaliers ; des fromages d'un peu partout et des primeurs de partout un peu ; des gibiers de Sologne ou des Ardennes... Il faut se résumer.

Douce, merveilleuse école d'un sol généreux !

Et il faut saluer aussi, comme à la parade, le défilé des vins de France. Conduits par les grands crus, célèbres à travers le monde, voici les modestes, les sans-grade, les petits vins de pays que l'on boit sous la tonnelle au plein du soleil ou lorsque le soir tombe sur une journée bien remplie ; vins d'amitié. Chaque région presque produit le sien, et qui reste incomparable avec les spécialités simples du pays, ses charcutailles, ses fromages ; autant d'éperons à boire ces vins frais et goulayants.

En serre-file, voici, pétillants, joyeux, entraînants, les champagnes.

Et en arrière-garde les inimitables alcools, blancs ou mûris et dorés au cœur du chêne des tonneaux.

LA TABLE, FILLE DU TERROIR

EN vérité — et Curnonsky, auteur de ce néologisme charmant de « gastronomade », l'a proclamé depuis un demi-siècle — le tourisme en France est inséparable de la Table, car la table est l'image même des paysages, physiologiquement fille du terroir. Cette grande loi qui unit le climat aux productions de l'homme, qui fait que ses mœurs sont fonction du sol n'est nulle part ailleurs plus remarquable — et plus harmonieusement établie — que chez nous.

N'y a-t-il pas un lien évident entre les châteaux de cette royale vallée de Loire et sa cuisine, fondée en raison ; ces vins noblement aimables de Touraine, ce beurre blanc admirable, prototype de cette cuisine « où les choses ont le goût de ce qu'elles sont » ?

Il y a dans ce nom même : Bourgogne, quelque chose d'un roulement de tonneau, d'un roulement de tambour annonçant Messire le Vin. Et quelque chose aussi de cette richesse marchande qui fit la gloire du célèbre duché et qu'on retrouve, en luisances épanouies, sur les traits des bourgeois de Rembrandt.

N'y a-t-il pas toute la noblesse, toute la finesse aristocratique des châteaux du Bordelais dans leurs vins comme dans ces plats qui mêlent juste ce qu'il faut de méridional (une caresse d'ail) à l'exquisité si particulièrement térébrante de l'échalote ?

Il y a au fond d'un verre de champagne l'harmonie d'un vers de Racine, la bonhomie d'une fable de La Fontaine, tous deux enfants de ce pays des belles cathédrales. Et le sourire de l'ange de Reims veille sur nos excès.

N'y a-t-il pas communion complète entre le chant des cigales au pied des arènes nîmoises, le doux murmure des fontaines d'Aix, la fuite chantante d'un tambourinaire à travers les oliviers, dans le soir mauve, et la brandade, cette crème d'oc, cette crème d'or ? Et ne retrouve-t-on pas les rayons du soleil méditerranéen à peine dissous dans la bouillabaisse ?

Il y a, en filigrane, dans une jatte de crème tous les pommiers et les riches herbages normands, les troupeaux aux robes blanches tachées de roux. Et aussi les pierres sculptées des abbayes et le noble orgueil du vieux Corneille.

N'y a-t-il pas toute la mer grise et redoutable

Partout en France, les trésors de l'art et ceux de la gastronomie se côtoient et se mêlent harmonieusement. Ici, parmi les vignes illustres de Saint-Emilion, une chapelle dresse ses belles ruines gothiques.

et cependant aimée des marins bretons dans l'iode des bélons, le sel de la cotriade, la rustique naïveté des crêpes de blé noir ?

LES GOURMETS A LA DÉCOUVERTE

ET l'on pourrait poursuivre le jeu aimable, établir la vraie carte géopoétique de la France touristique. Celle que, de plus en plus nombreux, dès les beaux jours, des centaines de milliers de touristes français et étrangers s'en vont explorer et dresser pour eux-mêmes avec, au cœur, cet exquis pincement de la découverte.

Car ils sont toujours heureusement plus nombreux, ces « vacanciers » pour qui la route n'est pas seulement le plus court chemin d'un point à un autre ; ces amateurs qui conjuguent le plaisir artistique avec les plaisirs gourmets et qui ne découvrent pas seulement les sites renommés et les hauts lieux de la cuisine, mais encore la petite église oubliée et les petites auberges inconnues où, dans la cuisine sombre, un bon traiteur ou une « sainte mère » mijote, sur l'autel du culte régionaliste, une cuisine empirique faite de simplicité et d'amour.

Alors le souvenir restera pour chacun de cette soupe de poissons de Cavalaire avec un verre de vin blanc de Cassis ; de ce coq au vin de Chanturgue, du côté de Clermont-Ferrand ; de cette andouillette de Fleurie-en-Beaujolais, si spéciale, si concordante au vin du cru ; de ce salmis de palombes d'Etchebar, avec un vin voisin d'Irouléguy ; de cette potée des vendangeurs alsaciens, du côté d'Ammerschwihr, arrosée d'un riesling parfumé...

Et peut-être un peu de leur gourmandise satisfaite rejaillira-t-elle en amour sincère pour ce pays qui est le nôtre, avec ses bois giboyeux et pleins de champignons, ses prés où paît un bétail solide, ses rivières et ses lacs où les meilleurs poissons glissent leur trait d'argent, ses coteaux où mûrit la vigne, ses vergers et ses jardins, ses champs où se courbent, heureux, les épis mûrs.

Robert-J. COURTINE.

QUAND LE GASTRONOME PREND LA ROUTE

LE « bien manger » est un acte que les Français pratiquent d'instinct, pourrait-on dire, en vertu d'une longue tradition. Et les randonnées estivales leur apportent l'occasion d'enrichir à cet égard leur expérience.

Prospecter les « bons coins », fureter le long des chemins à la recherche de l'auberge de campagne où mijotent les spécialités du cru est aussi un sport attrayant, fertile en découvertes et en satisfactions. Mais, comme dans tout sport, il est pour le touriste gastronome des règles à observer.

Sans parler du choix judicieux des compagnons de route, établir un itinéraire et fixer rationellement les étapes est un moyen pertinent de se meubler la vue d'autre chose que des bornes kilométriques qui jalonnent la Nationale. De même s'arrêter à bon escient est un excellent moyen pour le conducteur de se maintenir en forme en conservant son équilibre et son sang-froid.

Une « pause » le matin, après les premières heures de route, dans un site plaisant, agrémenté par un apéritif de qualité, peut procurer à la fois un instant de détente et un stimulant agréable. Mais c'est à l'heure du déjeuner que sont mis à l'épreuve les qualités d'observation et le « flair » de celui des voyageurs qui assume la mission délicate de fourrier. Le choix d'un bon relais ne se limite pas aux hostelleries qui se parent, au bord de la route, des écussons de garantie touristique et que recommandent les guides spécialisés. Il s'étend au traiteur dissimulé dans une modeste ruelle de village et opportunément indiqué par un commerçant obligeant, comme à la vieille auberge qu'ont su repérer les routiers ou les ouvriers des lignes téléphoniques. Il est ainsi à travers nos départements des « lieux de gueule » d'aspect discret, mais qui offrent aux palais délicats l'occasion d'apprécier une cuisine saine, conforme aux meilleures traditions locales.

Dresser le menu en fonction des possibilités régionales et des recommandations d'un « maître queux » conscient de ses devoirs, lui donner du ton en l'accompagnant d'un vin de table goulayant, suivi de quelque bonne bouteille poudreuse à souhait et d'un digestif agréablement fruité est un des plaisirs rares qui s'offrent aux « vacanciers » gourmets soucieux d'enrichir leur documentation gastronomique.

Mais l'étape culinaire, le long de la route, impose par prudence quelques précautions élémentaires. Rien ne doit presser le touriste qui se met à table ; car on gâche le meilleur repas en imposant aux convives un rythme accéléré.

Enfin il faut savoir user des bonnes choses sans exagération. Un repas trop copieux, un recours abusif au « carburant » peuvent transformer l'aimable euphorie que procure un déjeuner de choix en une témérité dangereuse.

Les fatigues du voyage, la tension qu'impose la conduite d'une voiture rapide, la station prolongée au volant, dans une carrosserie surchauffée, la monotonie et la réverbération de la route prédisposent déjà à un engourdissement que peut accentuer la torpeur due à une digestion trop hâtive. Et ce relâchement des réflexes normaux suffit pour provoquer les quelques secondes de défaillance qui sont à l'origine de la plupart des accidents de la route.

Sans aller jusqu'à recommander la « méridienne », que nos aïeux observaient sagement aux temps chauds, une courte « pause » après le repas est en tous points souhaitable, suivie, s'il est possible, d'une promenade paisible qui permettra de découvrir une vieille façade de style ou une de ces fontaines charmantes dont s'agrémentent maints de nos villages.

Après quoi vous serez en mesure de reprendre le volant, frais et dispos pour la longue course qui vous conduira sans surprise et sans émotions fortes jusqu'au repas et au gîte du soir... Et de vous glisser dans des draps fleurant bon la lavande, avec le sentiment d'avoir marqué d'une pierre blanche votre première journée de touriste gastronome, en attendant de pied ferme celles qui lui succéderont.

LA ZONE ALGÉRO-MAROCAINE RECÈLE DE FORMIDABLES POSSIBILITÉS INDUSTRIELLES GRACE AUX RESSOURCES MINÉRALES DE SON SOUS-SOL

LAISSERA-T-ON CES RICHESSES DORMIR OU EXPOSÉES A DES CONVOITISES ÉTRANGÈRES ?

PAR R. SAIVE.

L'ÉTENDUE de l'ensemble africain français sûrement ou probablement « minéralisé » représente 9.600.000 kilomètres carrés, surface égale à celle du Canada et supérieure à celle des États-Unis. L'aspect aride que présente une grande partie de ce territoire ne doit pas inciter au découragement ou au scepticisme. Les Sud-Africains ont fait pousser des cités et des entreprises industrielles prospères dans le Veldt, à la périphérie du désert de Kalahari, voire au beau milieu du désert de Namib, qualifié d'« effroyable » par les connaisseurs.

La « mise en valeur » des territoires français d'outre-mer est, depuis des lustres, le thème de fort beaux discours. De cette « mise en valeur », toujours recommandée, toujours contrariée soit par les événements, soit par les hommes, dont l'audace n'égale pas fatalement l'éloquence, le Français attend un surcroît de puissance, de sécurité et de bien-être. Mais il s'agit d'une espérance confuse, d'un rêve qu'il ne parvient pas à transposer dans la réalité.

C'est pourtant de 1932 que date la parole fameuse de l'ambassadeur Eirik Labonne : « Notre Oural, c'est l'Atlas. La Sibérie de l'Europe est en Afrique. » Avant M. Eirik Labonne, le maréchal Lyautey avait dit : « On ne voit jamais assez grand en Afrique. » Après lui, le général Mac Arthur devait déclarer : « C'est le continent africain qui recèle, pour les cent années à venir, les plus formidables possibilités industrielles. » Quant à M. Just, chef de la division des minerais stratégiques à Washington, c'est en 1952 qu'il a porté le jugement suivant : « A l'égard de l'O. E. C. E. et du quatrième point des déclarations du président Truman de janvier 1949, nous savons que les plus grandes chances naturelles de minéralisation et les meilleures perspectives d'extraction, d'élaboration et d'exportation se trouvent dans l'ensemble africain français. »

En fait, la preuve est aujourd'hui administrée que la France dispose en Afrique de régions comptant parmi « les plus minéralisées du monde ». Va-t-on laisser dormir ces richesses ? Se bornera-t-on à les exploiter partiellement et à les exporter vers les industries de transformation du continent ? Ou bien va-t-on profiter d'un ensemble de circonstances exceptionnelles pour les traiter sur les lieux de production et faire des pays d'outre-mer de véritables puissances industrielles ?

Quatre zones d'organisation industrielle, mais une zone prioritaire : les confins algéro-marocains.

Monsieur Eirik Labonne, à qui revient le mérite d'avoir donné un contour précis aux vagues spéculations sur la « mise en valeur », a déterminé quatre zones d'organisation industrielle :

1° Les confins algéro-marocains ;
2° Les confins algéro-tunisiens ;
3° L'Afrique centrale ;
4° Madagascar.

Établissant en même temps un ordre d'urgence, il a préconisé et fait approuver par le gouvernement l'aménagement prioritaire de la zone algéro-marocaine, c'est-à-dire l'hinterland d'Oran, Nemours, Casablanca et Agadir.

Pourquoi une telle priorité ?

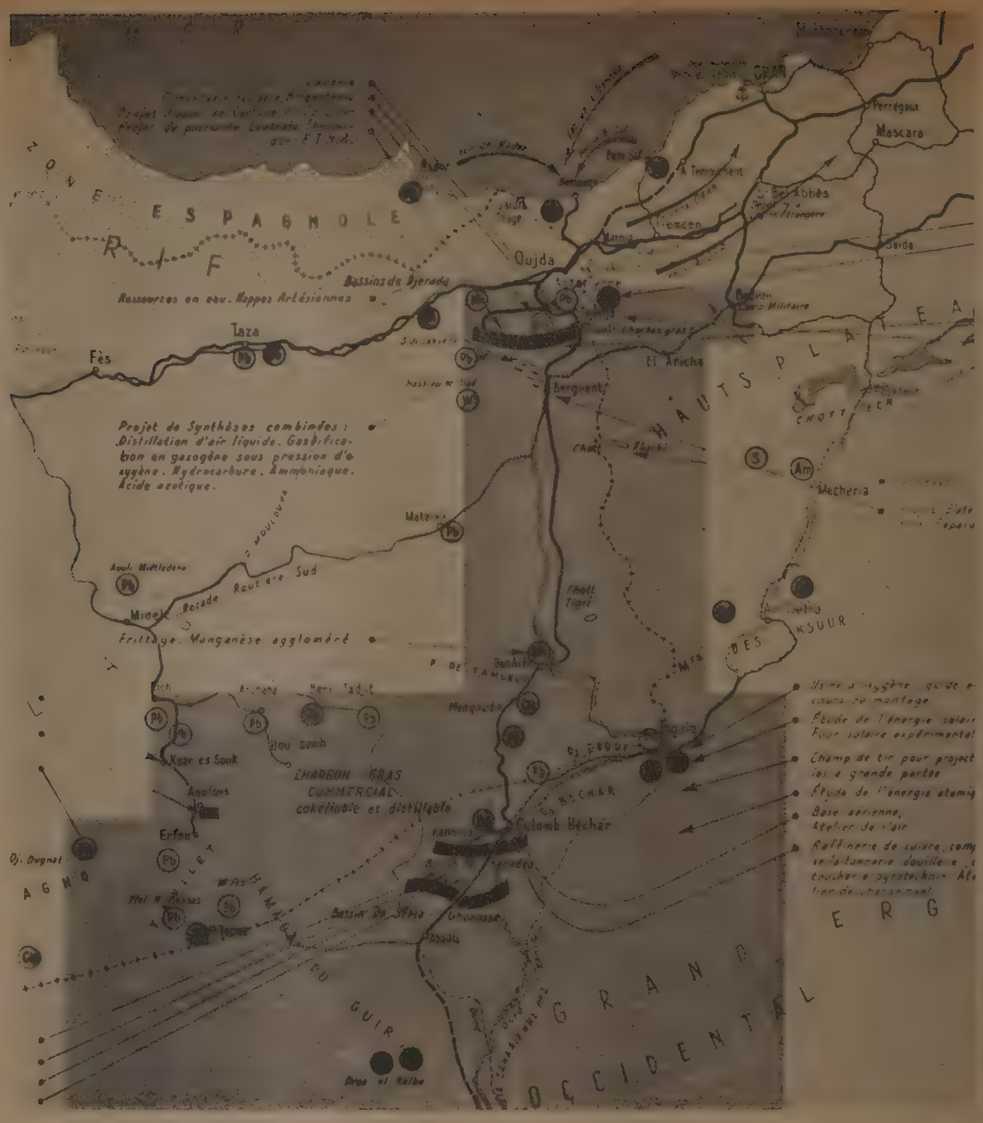
D'abord, parce que cette aire comporte un certain nombre d'appréciables commodités : proximité de la métropole, densité des voies de communication, grandes disponibilités de main-d'œuvre, climat sain, etc. Il n'est pas indifférent, notamment, qu'un « axe de pénétration » nord-sud existe déjà sous la forme du chemin de fer transsaharien. Cette ligne, qui part de Nemours et court jusqu'à Abadla, à 60 kilomètres au sud de Béchar, apparaît dès maintenant comme l'épine dorsale de la zone n° 1. Appelée à se substituer progressivement à la piste impériale Béchar-Gao, elle va jeter des voies de rocade vers l'ouest et l'est, vers les mines de fer du Sarho-Ougnat, vers les gisements de manganèse de Brezina.

Ensuite, parce que le sous-sol algéro-marocain recèle « toutes les substances de base qu'exige l'implantation des industries lourde et légère. »

C'est sur ce point, au demeurant, que les détracteurs de l'industrialisation ont longtemps fait converger leurs critiques. A leur avis il n'y avait rien ou, du moins, il y avait peu de choses à attendre de l'Afrique du Nord — du point de vue qui nous intéresse — car sa pénurie de charbon lui interdisait d'envisager l'équipement électrique nécessaire. L'objection serait sans réplique si les faits ne répondaient d'eux-mêmes. Or il est démontré, après sept ans de prospection, que la zone n° 1 possède non seulement du charbon en abondance, mais du fer, du manganèse et du wolfram, probablement aussi de la bauxite, du cuivre, de l'étain, du tantale et du colombium.

« Nous nous trouvons en présence d'un gisement à facies américain. »

Les experts français qui viennent de sonder les gisements de charbon nord-africains font preuve, dans leurs estimations, de la plus grande prudence. Examinant le cas des deux bassins actuellement exploités, celui de Djerada, au Maroc (sud-ouest d'Oujda), et celui de Colomb-Béchar-Kenadza, en Algérie, ils se gardent de toute évaluation hasardeuse. Ils ramènent d'un milliard de tonnes à 200 millions la masse des réserves « possibles » de Djerada. « Il est vraisemblable, ajoutent-ils néanmoins, que ce chiffre pourra être considérablement augmenté lorsque les prospections auront été étendues à des régions encore non étudiées. » Quant à Kenadza, ses réserves « préparées, probables et possibles » n'excéderaient pas 27 millions de tonnes. On notera au passage que la première de ces houillères,



Sur cette carte, le grisé recouvre schématiquement la zone des confins algéro-marocains dont la mise en valeur, prévue en priorité, est déjà commencée. On remarque l'importance des bassins houillers (taches noires), des gisements de fer (Fe), de plomb (Pb), de cuivre (Cu), de zinc (Zn) et de manganèse (Mn).

qui est équipée pour une production annuelle d'un million de tonnes, travaille présentement à demi-régime et que la seconde extrait 360.000 tonnes par an.

Mais voici qu'au nord d'Abadla, terminus provisoire du Méditerranée-Niger, et sensiblement parallèle au gisement de Kenadza, apparaît un troisième gisement de 8.000 kilomètres carrés. Là encore, les techniciens s'efforcent de modérer leur enthousiasme. « Le bassin d'Abadla, écrivait il y a quelques années M. Paul Deleau, géologue principal du service des mines d'Algérie, est comparable aux bassins de l'Amérique du Nord. » Un géologue hollandais, confirmant cette opinion, s'écriait de son côté : « Nous nous trouvons en présence d'un gisement à facies américain. »

Plus réservés, les experts dépêchés sur place par la présidence du Conseil chiffrent à 70 millions de tonnes les réserves d'Abadla. « Certaines évaluations de réserves, disent-ils après cela, basées sur la belle continuité du gîte — un des facteurs dont les mineurs américains font le plus grand cas — ont avancé un chiffre qui dépasse l'ordre de grandeur du milliard de tonnes. Il est évident que n'importe quel mineur ne peut que reculer d'effroi et de méfiance devant une assertion aussi considérable et aussi audacieuse, tant la dimension sort du gabarit d'échelle courante... On n'est pas encore familiarisé avec cette nouvelle notion de l'échelle saharienne, qui est du même ordre que l'échelle américaine ou russe. Cependant personne n'oserait s'inscrire ouvertement en faux contre l'assertion avancée parce que des dimensions encore plus impressionnantes sont fréquentes dans les bassins russes, américains ou allemands. »

Comme la Suède, le Maroc a sa « montagne de fer » : Imi N'Tourza.

La présence du charbon dans les confins algéro-marocains étant un fait acquis, les bases d'une industrie sidérurgique peuvent être jetées si, d'autre part, le fer se présente en quantités suffisantes.

Les recherches qui ont été entreprises dans ce domaine ne permettent pas de dresser un inventaire complet des ressources nord-africaines en minerai. Pourtant, si limitée qu'ait été la prospection et si prudentes que soient les conclusions auxquelles on a provisoirement abouti, des amas importants — 2 millions de tonnes selon les estimations actuelles — ont été localisés entre Colomb-Béchar et Abadla, « sérieusement étudiés et préparés pour l'exploitation, qui, dans tous les cas, se fera à ciel ouvert ». Dans le Tafilalet méridional, on cite en outre le gîte de M'Fous — 1.760.000 tonnes — et surtout le gîte de Kfiroun, dont le volume et la valeur restent à déterminer. Même imprécision quant au gisement du djebel Zerhamra, à 120 kilomètres au sud d'Abadla. Mais à 300 kilomètres à l'ouest de Colomb-Béchar, dans le djebel Ougnat, c'est-à-dire en territoire marocain, on pénètre, selon les connaisseurs, dans une « remarquable province ferrifère ».

La perle de cette province : l'Imi N'Tourza, véritable montagne de fer devant laquelle

les prospecteurs officiels eux-mêmes renoncent, pour une fois, à toute observation restrictive. « On pense infailliblement, disent-ils, en présence de cette merveille, aux puissances du même ordre de grandeur qui se rencontrent dans le grand bassin lorrain d'Ottanges-Landres ou dans les amas de keewatin de Mesabi Range (lac Supérieur) ou dans ceux de Krivoï-Rog, en Ukraine. D'abord évaluées à 12 millions de tonnes en 1935, les réserves de minerai de fer de l'Imi N'Tourza sont passées, grâce à la prospection, à 30 millions, puis à 50 millions de tonnes. C'est là le chiffre présentement valable. Il n'a rien d'absolu ni de définitif. »

En second rang, et toujours dans la même région, viennent les gîtes de Mecissi (5 millions de tonnes à extraire à ciel ouvert), de Taourirt N'Achich (réserve de 2 millions de tonnes), d'El Fecht (4 millions de tonnes accessibles à ciel ouvert sur 3 ou 4 kilomètres de distance), de N'Kheila (6 millions de tonnes reconnues « à la vue ») et d'Alnif (2 millions de tonnes « visibles » mais non prospectées).

En résumé, et sans déroger aux règles de prudence que les spécialistes du comité d'études se sont sagement imposées, on peut fixer à 73 millions de tonnes environ la masse de minerai de fer aujourd'hui disponible dans la zone nº 1.

L'Afrique du Nord peut prendre sa place sur le marché mondial de l'acier.

Une question se pose ici : le charbon et le fer ainsi détectés sont-ils propres à la fabrication de l'acier ?

Les minerais de fer signalés dans la région d'Abadla, et auxquels nous avons fait allusion plus haut, sont considérés comme un « excellent matériel susceptible de donner une fonte convertible en acier » sur sole acide. Le minerai du gîte fabuleux de l'Imi N'Tourza mérite peut-être moins d'éloges en raison de son caractère « franchement phosphoreux ». Mais la conversion de sa fonte en acier, répond la technique, ne nécessitera pas autre chose qu'un traitement au Martin basique ou à la cornue Thomas.

Passons, puisque, aussi bien, la même technique affirme posséder, dans l'ensemble, « un minerai de fer d'excellente qualité ».

A vrai dire, l'obstacle principal qui pouvait s'opposer à l'implantation sur le sol africain d'une sidérurgie autonome tenait moins à la qualité du fer qu'à celle du charbon : celui-ci était-il, oui ou non, cokéfiable?

La réponse est maintenant connue. Elle est affirmative. En 1942, le charbon de Kenadza a subi des essais de cokéfaction. Il a fourni un coke métallurgique dur, de couleur grise, normal, parfaitement combustible. Dix ans plus tard, en 1952, de nouveaux essais portant sur des charbons de Kenadza et de Ksiksou (région d'Abadla) ont été effectués par les ingénieurs de la grande cokerie lorraine de Carling. Ces charbons, ont conclu les expérimentateurs, « se présentent sans doute comme les meilleurs des charbons européens et le coke obtenu est probablement meilleur que celui obtenu par la cokéfaction des charbons lorrains, pourtant utilisés avec succès dans la sidérurgie ». Une difficulté cependant : la teneur en soufre très élevée des charbons traités. Mais, remarque le colonel Neltner, représentant du « comité d'action scientifique de défense nationale » aux essais de Carling, le soufre peut être éliminé à la coulée de la fonte : « Des procédés de désulfuration existent : ils exposent seulement à une dépense supplémentaire due au coût du carbonate de soude à utiliser. »

En définitive, les objections qu'on pouvait jusqu'à ces temps derniers fonder sur les défauts supposés du fer et du charbon nord-africains semblent bien s'effondrer. La voie s'ouvre à une grande industrie de l'acier.

PEUT-ON faire vivre une population à forte densité dans la région de Colomb-Béchar et d'Abadla? Oui, disent les techniciens. A Colomb-Béchar, les ressources en eau industrielle et en eau potable répondent à toutes les exigences de l'habitat moderne. L'aménagement du Guir et d'autres oueds moins importants va permettre, d'autre part, l'irrigation de l'immense et féconde plaine d'Abadla, dont la fertilité est comparable à celle du delta du Nil. 200.000 hectares, producteurs de céréales et de légumes, pourront être exploités.

Vers un « combinat » industriel dont la capitale sera Colomb-Béchar.

Il n'est pas possible, dans le cadre d'une étude sommaire, d'inventorier, même succinctement, les richesses minérales de la zone algéro-marocaine. Le problème charbon-fer n'a été examiné avec quelque insistance qu'en raison de son importance fondamentale, la production du courant électrique et la fabrication de l'acier constituant les éléments essentiels de toute industrie lourde.

Toutefois, on ne saurait ignorer la présence du manganèse en quantités assez appréciables pour que la fabrication du ferro-manganèse s'inscrive parmi les premiers objectifs à atteindre, ni la présence du plomb, qu'exploitent déjà des compagnies privées dans les régions d'Oudja et de Taouz (Maroc), ni la présence du wolfram, dont une mine vient d'être ouverte, au Maroc également, à l'ouest de Berguent. Selon toute probabilité, il existe aussi du cuivre, de la bauxite, de l'étain, du tantale et du columbium (deux métaux qui jouent un rôle primordial dans l'aviation à réaction) : les prospections entreprises ou à entreprendre nous éclaireront sur ces différents points.

Mais, dans l'état actuel des recherches, l'érection d'un grand « combinat », capable d'alimenter lui-même son activité et de transformer lui-même les produits de son sous-sol, d'accéder, en somme, à la majorité industrielle, n'apparaît plus comme une utopie. Et il ne faut guère qu'un peu d'imagination pour se représenter Colomb-Béchar, centre naturel de l'organisation, s'élevant au rang des métropoles modernes.

Les conditions minéralogiques d'un plan d'industrialisation paraissent, en tout cas, réunies. Comment et pourquoi sera-t-il appliqué?

Un écueil à éviter : la méthode des « petits paquets ».

Les promoteurs du plan n'ont certes pas l'ambition de transformer du jour au lendemain le territoire africain. « Même bien coordonnés, disent-ils, nos moyens nationaux sont petits, eu égard à l'immensité de la tâche. » Mais, disent-ils encore, « l'établissement d'industries lourdes et légères aux fins simultanées d'équipement stratégique et économique ne saurait s'effectuer en beaucoup de points à la fois et s'éparpiller... La méthode des petits paquets, techniquement irrationnelle et pratiquement néfaste, conduirait sans doute partout à l'insuffisance et à l'échec ».

Cela, les pouvoirs publics l'ont si bien compris que — la presse l'a tout récemment signalé — ils ont tout récemment invité M. Louis Armand, directeur de la S. N. C. F., à prendre en main les destinées de la zone nº 1. Une pareille démarche ne peut signifier qu'une chose : la reconnaissance du principe selon lequel le développement de la zone considérée ne peut être abandonné à des initiatives plus ou moins artisanales et anarchiques mais doit être « rationnellement » conçu et contrôlé.

Le processus d'industrialisation se trouve d'ailleurs étroitement conditionné, dès l'origine, par l'organisation actuelle des moyens de transport et la répartition géographique des ressources minérales reconnues. Il semble ainsi que, dans la phase de démarrage, une concentration s'opérera aux abords de Béchar et d'Abadla, où s'implanteront les premières usines « lourdes » et d'où partiront vers l'Imi N'Tourza et Agadir, puis vers les mines de manganèse de Brezina (18 millions de tonnes de minerai à 48 %) et Alger les deux premiers grands embranchements du Méditerranée-Niger. Plus tard, les voies ferrées transversales étant achevées et le Méditerranée-Niger étant au moins prolongé jusqu'aux mines du secteur méridional d'Abadla, surgiront « les usines définitives à grand rendement : sidérurgie, aluminium, ferro-alliages, constructions aéronautiques, cimenteries, chimie synthétique ». Outre Colomb-Béchar, dont l'avenir s'ouvre sur des perspectives prodigieuses, une demi-douzaine de villes connaîtront alors un essor exceptionnel : Agadir et Oudja, du côté marocain, Abadla, Nemours, Oran, Alger, de l'autre côté.

LE plomb de la mine de M'Fis (Maroc) est actuellement transporté par camion à Port-Lyautey, sur l'Atlantique, via Meknès. Il parcourt ainsi 615 kilomètres et franchit successivement le Grand et le Moyen-Atlas. Le prix de revient de la tonne est ainsi grevé d'une somme de 8.500 francs. La construction de la rocade ferroviaire Abadla-Agadir mettra fin à cette monstruosité économique.

Un projet révolutionnaire : l'armée au service de l'industrie.

Les grandes entreprises nationales ou privées, qui disposent de larges ressources financières et techniques, a noté M. Eirik Labonne, butent devant un terrible obstacle liminaire : explorations, fondations, dépenses de premier établissement, servitudes stratégiques, etc.

« En Afrique, a-t-il ajouté, l'argent n'est pas tout... Opérer dans les régions où il va falloir agir, dans des régions rudes ou semi-désertiques, pose, pour le personnel, des conditions d'habitabilité et de commodité tout à fait légitimes. Comme ces conditions ne peuvent être remplies au départ... on doit reconnaître qu'il s'agit, la plupart du temps, d'impossibilités matérielles. L'armée, au contraire, est justement construite et articulée de telle sorte qu'elle est à même d'affronter ces rudes conditions d'existence, d'assurer les travaux initiaux, ceux des pionniers avancés, sans présenter, loin de là, des exigences comparables à celles du personnel civil. »

Bien sûr, il suffit de prononcer le mot : armée, pour susciter des crises d'hilarité. On imagine, à cette seule évocation, des adjudants Flick surveillant d'un œil sévère les corvées imprécises d'innombrables Croquebol.

« Image périmée, répond M. Eirik Labonne. Entre le passé et le présent il y a un abîme. Celui qu'illustre la composition d'une compagnie du génie : hier, deux cents pelles, pioches et brouettes ; aujourd'hui, un bulldozer, un compresseur Leroy, vingt camions-bennes. »

Tournons donc la dernière page des *Gaîtés de l'escadron*. Que demander à l'armée?

D'abord la collaboration intellectuelle de ses ingénieurs, qui, en liaison avec les bureaux civils, peuvent concevoir et diriger la mise en train d'un plan de première installation.

Ensuite sa collaboration technique. Il n'est pas question de dépêcher sur l'Afrique des dizaines de milliers d'hommes, mais, plus raisonnablement, de fournir à la main-d'œuvre locale les cadres de maîtrise qui lui manquent, de sélectionner les recrues nord-africaines, de les former aux disciplines des divers corps de métier et de les utiliser, dans les neuf derniers mois de service militaire, sur les chantiers de construction.

Enfin sa collaboration matérielle, car il vaut mieux, tout compte fait, user les machines de l'armée que de les laisser s'encrasser dans leurs garages jusqu'au moment où elles seront classées sous la rubrique « matériel périmé ».

Il y a, évidemment, deux manières de faire l'expérience. On peut la faire avec l'arrière-pensée de l'échec. Et, dans ce cas, l'échec est inévitable. On peut aussi la faire avec l'intention de réussir, et il en ira tout différemment.

On estime, après cela, à 3.000 hommes, renforcés périodiquement et selon les besoins par des spécialistes des trois armes, l'effectif du génie nécessaire à l'exécution des travaux de premier établissement. A ce compte, et avec l'appoint massif de l'embauche locale, il est possible d'envisager la réalisation de tout le gros œuvre, y compris l'installation d'ateliers souterrains où la température constante oscille entre 20 et 22 degrés. A ce compte, il est de même possible de faire sortir de terre des cités ouvrières pourvues d'eau et d'électricité.

IL est tout indiqué de nous employer en pointe pour établir l'infrastructure routière, ferroviaire et aérienne, les points d'eau et les bâtiments d'intérêt général qui rendent un pays « vivable » et exploitable... Nous céderons ensuite la place aux moyens civils et nous irons poursuivre notre action dans d'autres zones neuves et difficiles. » (Général Pinson, directeur central du génie.)

Le « combinat » algéro-marocain, nécessité stratégique et économique.

Nous négligerons volontairement l'aspect financier et administratif d'une telle entreprise.

Administrativement, la zone nº 1 dépend, pour une part, du gouvernement général de l'Algérie et, pour une autre part, de l'autorité chérifienne. Il serait cocasse que des « conflits de souveraineté » surgissent à cette échelle et fissent obstacle à la libre circulation des minerais entre l'est et l'ouest. Disons simplement qu'il ne s'agit nullement de conférer au « combinat » une quelconque personnalité juridique ou politique, mais d'unifier industriellement une région que l'histoire, non la géographie, a divisée.

Financièrement, les idées et les choses ont évolué depuis que les premières propositions de M. Eirik Labonne ont été formulées. Quoi qu'il en soit, on ne doute pas qu'à l'instant de la mise en exploitation proprement dite les milliards indispensables ne se trouvent au rendez-vous, puisque déjà de puissantes sociétés ont poussé des reconnaissances apparemment fructueuses. Mais sans doute les Français devront-ils se défendre contre l'intrusion des capitaux étrangers. A eux d'aviser, de prendre des options. Au gouvernement de mobiliser l'opinion publique. Car, après tout, les richesses dont on nous livre aujourd'hui la nomenclature ne resteront pas éternellement à l'abri des convoitises. Un jour ou l'autre, elles seront à qui pourra les prendre. Pourquoi pas nous, qui les possédons encore et qui souhaitons si ardemment ne subir ni la loi de nos ennemis ni celle de nos amis?

Que se serait-il passé en 1940 si l'Afrique du Nord, « où il n'existe pas une cartoucherie », avait pu, sur son propre sol et par ses propres moyens, rééquiper et alimenter une seconde armée française? L'espoir changeait de camp, le combat changeait d'âme. Que cette terrible leçon ne soit pas oubliée.

Et que se passerait-il demain si un échec du pool charbon-acier nous obligeait — l'hypothèse n'est pas absurde — à « reconsidérer » l'avenir économique de l'Europe? Ne serions-nous pas amenés à chercher en Afrique le complément de puissance que précisément elle nous offre? Ayons alors toute prête une politique de rechange. Deux précautions valent mieux qu'une, assure la sagesse populaire.

LE groupe des confins algéro-marocains aura pour mission d'appuyer et de desservir les bases maritimes et aériennes d'Agadir, Casablanca, Mers-el-Kébir ainsi que les bases aériennes et terrestres du Maroc, de l'Algérie et du Sahara-Nord. Sa création s'insère logiquement dans le plan stratégique des nations libres.

LA FOIRE INTERNATIONALE DE PARIS

1.200 EXPOSANTS ATTENDENT 3 MILLIONS DE VISITEURS A LA PORTE DE VERSAILLES DU 9 AU 25 MAI

TANDIS que électriciens, menuisiers, peintres et tapissiers achèvent l'installation, au Parc des Expositions, de quelque 160 kilomètres de câble électrique, 140 de tentures, 160 de planchers et de cloisons, les organisateurs prévoient un afflux de visiteurs étrangers, attirés par la diversité des nouveautés techniques présentées par les 10.000 participants de l'Union française et les 2.000 représentants de 34 pays étrangers. La proximité des fêtes du couronnement, en Grande-Bretagne, doit en outre assurer cette année à la grande manifestation internationale la présence de nombreux représentants des plus lointains dominions.

Plus encore que les années précédentes, la Foire de Paris s'annonce comme devant être une « foire d'exportation », en même temps que le plus important marché européen d'échantillons. Pendant dix-sept jours, c'est une véritable cité commerciale qui va manifester son activité à la porte de Paris, avec sa population de 50.000 employés, ses services publics : voirie, téléphone, adduction d'eau, police, postes sanitaires, pompiers, banques, douanes, agences, etc., répartis sur une superficie de 450.000 mètres carrés. Un chiffre suffit à mesurer l'importance des « échantillons » réunis à cette occasion : la prime d'assurance contre l'incendie s'élève, pour ces deux semaines, à plus de 1.500 millions de francs.

Chaque manifestation corporative est la plus importante de sa spécialité.

LE succès, chaque année confirmé, de la Foire n'est plus un sujet d'étonnement. Il s'explique, en particulier, par l'empressement de représentants des diverses corporations à se réunir, presque au complet, dans chacune des grandes sections. C'est ainsi, par exemple, que 60 % des négociants de meubles français viennent y faire leurs achats. Le groupe « Alimentation et Vins » occupe 46.000 mètres carrés ; le Bâtiment, 45.000 ; la Mécanique, 19.000 ; l'Electricité, 25.000 ; la Fonderie, 12.000 ; les Industries d'art, 11.000 ; le Matériel de bureau, 6.000.

La machine à coudre occupe à elle seule une section de 3.400 mètres carrés, tandis que 115 exposants, c'est-à-dire pratiquement tous les fabricants d'appareils réfrigérateurs, se trouvent réunis dans un hall de 3.000 mètres carrés. Jouets, librairie, emballage, musique, camping, cuir, produits d'entretien, caoutchouc, philatélie, machines agricoles et même... art funéraire sont autant de sections spéciales équivalant à une exposition particulière.

Les grands services publics, Charbons, E. D. F., Gaz de France, S. N. C. F., Monnaie, Tabacs sont traditionnellement représentés, tandis que s'accroît régulièrement la section réservée à la France d'outre-mer.

Le travail de préparation du comité d'organisation de la Foire, l'activité de ses services de renseignements comptent pour beaucoup dans le succès accru de la manifestation. La publication, pendant l'exposition, du **Quotidien de la Foire de Paris** puis d'un **Compte Rendu** détaillé s'accompagne cette année de la sortie d'une nouvelle revue, **Paris Events,** qui paraîtra en plusieurs éditions, toute l'année, et servira ainsi de lien permanent entre les exposants de la porte de Versailles et les hommes d'affaires de tous les pays.

Les nouveautés à la Foire de Paris.

IL faut vivre plusieurs jours dans l'enceinte du Parc des Expositions avant de pouvoir dresser une liste des innovations présentées dans les différents domaines : les premières indications recueillies à la veille de l'ouverture permettent toutefois de se faire une idée des progrès réalisés, en 1953, sur le plan technique. En attendant de pouvoir faire, dans le prochain numéro de **France-Illustration,** le compte rendu détaillé d'une visite à la Foire, on peut, dès aujourd'hui, relever un certain nombre de « nouveautés », ou, plus exactement — car nous ne sommes pas ici au Salon des Inventeurs — d'applications nouvelles des découvertes scientifiques à l'industrie.

CLAUDE THOMAS.

L'INDUSTRIE FRANÇAISE DES MATIÈRES PLASTIQUES SERA CETTE ANNÉE A L'HONNEUR

L'UN des principaux centres d'intérêt sera, sans conteste, cette année, la présentation des techniques et réalisations françaises dans le domaine des matières plastiques. Il convient de signaler à ce propos qu'au retour d'un voyage d'études aux Etats-Unis les techniciens français ont pu affirmer que « les comparaisons auxquelles ils avaient pu se livrer n'étaient pas défavorables aux possibilités et aux réalisations de l'industrie française ».

Les progrès réalisés au cours de ces derniers mois en France, l'apparition prochaine de nouveaux produits de base devraient libérer en grande partie notre industrie de transformation de la lourde sujétion que représente l'importation de matières premières.

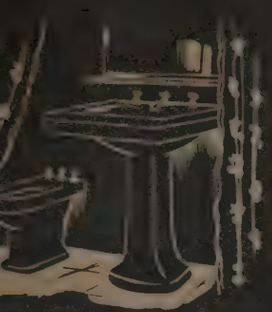
Cette situation nouvelle, pleine de promesses — dont nous aurons bientôt l'occasion de parler — apparaîtra pour la première fois au public français et étranger... à la Foire de Paris 1953.

LE SUCCÈS, CHAQUE AN
CONFIRMÉ, DE LA FOIRE N'
PLUS UN SUJET D'ÉTONNEME
IL S'EXPLIQUE, EN PARTICUL
PAR L'EMPRESSEMENT DE RE
SENTANTS DES DIVERSES C
PORATIONS A SE RÉUN
PRESQUE AU COMPLET, DA
CHACUNE DES SECTIO

D'ANNÉE EN ANNÉE LE NOM
DES VISITEURS S'ACCROIT
DÉPASSERA EN 1953 LES TR
MILLIONS.

... VOUS TROUVEREZ CETTE ANNÉE

DANS LA SECTION...



BUREAU MODERNE

Une fiche à perforations marginales, permettant la sélection simple, la sélection multiple en un seul ou plusieurs passages et surtout le classement, opération par laquelle il est possible de changer l'ordre numérique d'un fichier, en classant les fiches géographiquement ou alphabétiquement. Cette possibilité permet de supprimer les fichiers à opérations multiples.

CHAUFFAGE

Dans les radiateurs à circulation d'eau, un appareil à chauffage mixte : gaz et électricité.

Des radiateurs en acier, mobiles, à circulation d'huile, fonctionnant sur le courant électrique. Ces appareils, nouveaux en France, sont appelés à prendre une part prépondérante dans tout chauffage de pré-saison ou d'arrière-saison.

ÉLECTRICITÉ

Un alternateur indépendant. On sait que le rotor d'un alternateur est un électro-aimant alimenté par un courant continu. Quand il s'agit d'un rotor un peu important, la fourniture de ce courant n'offre aucune difficulté : on installe une dynamo. Mais quand il s'agit d'un chantier en plein champ, il n'existe pas de solution simple à ce problème.

Un perfectionnement intéressant consiste à coller sur le rotor une petite bobine auxiliaire qui fournit du courant alternatif et le retransforme en continu avec des redresseurs qui sont une conquête récente de l'industrie électrique.

FROID

Le premier réfrigérateur à compression équipé d'une unité hermétique d'une contenance de 100 litres, destiné aux blocs-cuisines.

Un nouvel appareil breveté qui peut servir à la climatisation des pièces de 40 à 60 mètres cubes, c'est-à-dire aux bureaux, laboratoires, hôpitaux, etc. Cet appareil est mobile et réglable à volonté. Extérieurement, il se présente sous un aspect très moderne et élégant.

MANUTENTION

Un aiguillage et une série d'appareils discernant le poids et le volume des objets remplacent la main-d'œuvre dans le triage et l'expédition.

MAROQUINERIE

Le sac de voyage avec trousse de toilette indépendante permettant d'avoir sous la main pendant le voyage savon ou brosse sans avoir à ouvrir le sac.

MÉCANIQUE

Une machine universelle d'essais de 50 tonnes, conçue pour tous les essais courants sur les métaux, bois, tissus et fils et ayant une gamme de sensibilités permettant la vérification des plus légers efforts (quelques centaines de grammes) à 2 ou 3 grammes près.

Des machines à nettoyer qui utilisent la vapeur surpressée. La vapeur agit par sa température et véhicule la lessive, conjuguant ainsi l'action du détersif avec l'action mécanique.

On peut par ce procédé dégraisser d'une façon parfaite les pièces et les ensembles les plus encrassés, si grands soient-ils.

Pour la boulangerie une installation automatique part du pétrin et va jusqu'à la mise en moule grâce à la diviseuse-peseuse, la bouleuse, la chambre de fermentation et l'allongeuse qui la composent.

Une coupeuse à lames multiples pour les biscotteries : 20.000 à 40.000 tranches à l'heure.

APPAREILS MÉNAGERS

Un moulin à café à grande vitesse de mouture. En quinze à vingt secondes il fournit la quantité nécessaire à huit tasses. Son moteur, très robuste, tourne à une vitesse de 16.000 tours-minute environ.

Un thermo-disjoncteur de sécurité adapté à une cafetière qui est un véritable petit percolateur.

Incorporé au régulateur de pression d'un autocuiseur déjà connu, un système interdit à l'usager d'ouvrir l'appareil s'il est resté un soupçon de pression à l'intérieur.

HORLOGERIE

Le « chromo-radar », constitué par un tube à rayons cathodiques analogues à ceux employés sur le radar, un quartz étalon, un microphone spécial pour recevoir la pièce ou la montre et qui permet d'effectuer un travail utile sur les montres déréglées.

Un carillon à mouvement Westminster qui sonne les heures pendant le jour et s'arrête automatiquement de sonner à 21 heures pour reprendre ses sonneries à 7 heures du matin.

Un appel musical de porte remplaçant la sonnette à trembleur par un appareil mélodieux dont l'intensité est réglable suivant la grandeur de l'appartement.

JOUETS

Une poupée marcheuse, qui tourne la tête, balance les bras avec un synchronisme parfait et, grâce à un mécanisme invisible, dort, s'assied le plus facilement du monde.

Un petit modèle de piano à clavier basculant à trois octaves chromatiques. C'est un véritable petit instrument qui peut être employé comme guide-chant.

Des automobiles à traction avant avec accouplement par cardan, que l'enfant actionne grâce à une multiplication par pignons et chaîne, comme celle d'une bicyclette.

MACHINES A TRICOTER

Une machine à tricoter à commandes électromagnétiques. Ce système permet l'indépendance de toutes les fonctions dont chacune remplit son rôle au moyen d'un électro-aimant particulier, d'où la possibilité de réaliser des dessins nouveaux.

Une machine à tricoter familiale, d'une grande simplicité, fait le point de jersey, le point mousse, le point de côtes anglais et ses dérivés, qui sont le tweed et le point de riz. Il comporte une numération des mailles avec, en regard, les centimètres obtenus, pour faciliter le travail.

MEUBLES

Une table à l'italienne avec un élément incorporé, faisant table-placard.

L'armoire-lit composée de cinq éléments juxtaposables à volonté : literie, lingerie, penderie, bibliothèque.

L'oreiller semble avoir retenu l'attention des novateurs. On cite l'oreiller à ressorts, fait de poches superposées, dont chacune contient une qualité de plumes et de duvets appropriés et qui ne peuvent se mélanger ni se déplacer. La poche médiane contient des ressorts de très faible section ensachés individuellement.

Un nouveau matelas, garni de « surthermique », garnissage qui a un pouvoir calorifique supérieur à celui de la laine, est imputrescible, inodore, incombustible et inattaquable aux parasites.

MUSIQUE

Un instrument de musique électronique qui se fixe au piano, qui couvre cinq octaves et qui a uniquement le vibrato automatique. Un seul bouton pour l'accord. L'ensemble contenu dans sa mallette, y compris l'amplificateur, pèse à peine 15 kilos.

Un nouvel amplificateur de 2 watts, permettant à une guitare électrique des sons rappelant le timbre de l'orgue. Sur cet amplificateur pourront fonctionner, simultanément, trois autres microphones.

RADIO

Un système permettant de réinjecter le courant basse fréquence dans les lampes moyenne ou haute fréquence et d'obtenir ainsi une amplification très importante du courant modulé et, d'autre part, un antifading fonctionnant à deux canaux.

SPORTS

Un bateau pneumatique pour la pêche, la chasse, la plage, qui peut supporter deux ou trois personnes et naviguer à la pagaie double ou simple. Une série d'embarcations rapides, fabriquées en alliage léger.

UNE ENQUÊTE DE PAUL MOUSSET : LES G.Is ET NOUS

UN DE NOS « OCCUPANTS » SUR QUATRE VIT SOUS LA TENTE

Mais le soldat américain est trop souvent regardé comme un Rockefeller qu'on peut exploiter.

L'ORIGINE de cet article se trouve un G.I. rencontré par hasard, voilà quelques semaines. Peu importe dans quelles circonstances. Le fait demeure qu'ayant lié connaissance nous parlâmes et qu'à un moment donné il m'exprima sa tristesse de devoir bientôt quitter la France.

Semblables regrets m'étonnèrent. Ils allaient à l'encontre du malentendu vigoureux auquel la presse a fait maintes fois allusion, de la situation tendue, pénible, pleine de périls pour l'avenir existant entre les Américains cantonnés sur notre sol et trop de nos compatriotes. Idées sommaires, qu'il convenait évidemment de rectifier, mais teintées, j'en avais peur, de quelque vérité.

Or ce G.I. de vingt-trois ans m'affirmait avoir découvert en France bien des choses intéressantes et ne cachait pas sa peine de ne pouvoir prolonger son séjour. Non qu'il désirât s'installer dans notre pays (où, je l'interrogeai, et il me répondit sans réticence, aucune raison... sentimentale ne le retenait), mais il eût aimé ne point rompre si vite avec une atmosphère qui lui plaisait. Beaucoup de ses camarades partageaient-ils son opinion ? Il réfléchit, hésita et finit par dire : « Quelques-uns, tout de même... »

Cela afin d'expliquer pourquoi je débarquai, l'autre jour, à Orléans, puis poussai jusqu'à Châteauroux. Entre les exagérations de certains journaux, le consentement affligé de la quasi-unanimité de nos compatriotes à ce qu'en France les rapports franco-américains soient mauvais et le gentil enthousiasme de mon G. I., un moyen terme devait exister. Quel lieu plus favorable choisir pour sa recherche qu'Orléans et Châteauroux, où, m'avait révélé un ami, d'une insoupçonnable bonne foi, qui tenait la « précision » d'un autre, « les autorités américaines interdisaient toute fraternisation avec la population locale » ?

N'ayant aucun motif de croire les Américains enclins à m'aider dans ma tâche, je m'attendais à des difficultés. Pourtant, à peine établies mon identité, ma qualité d'envoyé de *France-Illustration*, une voiture était mise à ma disposition, avec son chauffeur, et un officier pour me servir de guide. J'irais où je voudrais. On me montrerait tout ce qu'il me soucierait de voir. Prise de contact qui avait lieu dans une vaste salle, aux murs peints de blanc et de marron clair, d'une caserne (la caserne Coligny, autrefois occupée par le 131e d'infanterie) qui, à moitié démolie pendant la guerre, laissée par les Allemands dans un état indescriptible, avait été reconstruite, rénovée par les Américains, dotée d'un bâtiment annexe, selon les conceptions propres à des architectes pour lesquels « militaire » ne sous-entend pas obligatoirement inconfort et tristesse. Tout y était neuf, clair, conçu pour donner du goût au travail et surtout d'une propreté que l'on retrouvait dans la tenue des officiers comme dans celle des simples soldats. La discipline y semblait stricte. Il ne fallait pas non plus très longtemps pour se rendre compte que, dans ce quartier général, personne ne chômait.

UNE LIGNE DE COMMUNICATIONS ALLANT DE L'ATLANTIQUE AU PALATINAT

MAIS, avant d'aller plus loin, à quelle raison répond la présence des Américains — ceux du moins dont je parle — en France ? A l'établissement d'une ligne de communications. Autrement dit : à la mise sur pied, aussi parfaite que possible, d'un système d'approvisionnement et de ravitaillement des troupes « tactiques » américaines en Allemagne. Système, ajoutons-le, destiné à fonctionner dans le seul cas d'une guerre ou de menaces graves de guerre. Depuis le début de l'occupation de l'Allemagne, c'est à Bremerhaven (en mer du Nord, dans la zone britannique) que, de façon à la fois simple et économique, parvient des U. S. A. aux forces américaines tout ce dont elles ont besoin. Les craintes soulevées par le blocus soviétique de Berlin en 1948, puis la décision des Nations Unies d'opposer un front commun à une agression éventuelle des Soviets amenèrent les puissances parties au pacte atlantique à envisager une seconde ligne d'approvisionnement, moins exposée à une rupture rapide que celle de Bremerhaven. La logique voulut que cette ligne supplétive passât à travers la France et, de Bordeaux à Kaiserslautern, s'étirât sur plus de 1.000 kilomètres. Ligne, précisa-t-on, qui, dans l'éventualité d'un conflit, servirait à ravitailler non seulement les forces américaines au combat, mais toutes les nations occidentales luttant pour une même cause. Un regard sur la carte explique géographiquement le choix qui fut fait de la France pour une liaison avec des troupes cantonnées à l'est du Rhin, autant que l'abondance et l'excellence de nos ports, leurs facilités de déchargement, la perfection de nos réseaux ferroviaire et routier. Le mot *ligne* prête d'ailleurs à confusion. En réalité, il s'agit d'un ensemble de dépôts disséminés sur notre territoire, évoquant plus une toile d'araignée qu'un trait tiré de l'Atlantique au Rhin. Dépôts de munitions, d'essence, de nourriture, de produits médicaux, de parcs de voitures, de génie, de transmissions, arsenaux de première urgence, dépôts d'intendance, etc. Tous, il convient aussi de le noter, distincts du programme de bases aériennes, quartiers généraux combinés, etc., prévus par l'organisation nord-atlantique, construits en divers points d'Europe occidentale et financés par les quatorze pays de N. A. T. O.

A la charge pécuniaire de la seule Amérique, la ligne de communications Bordeaux-Kaiserslautern et ses trois zones de commandement (La Rochelle, base arrière ; Orléans, siège du quartier général ; Verdun, base avancée) procèdent, elles, d'un accord entre Washington et Paris du 6 novembre 1950. Plus de 200 millions de dollars (somme qui sera triplée, sinon quintuplée, selon toute vraisemblance, avant la fin des travaux) ont déjà été votés par le Congrès pour la construction des quelque cent cinquante dépôts précités, qui doivent, un jour, appartenir à la France.

LES G.Is FONT CONNAISSANCE AVEC

DES VILLAGES DE TENTES, dont les

VES de Beaugency, au cours d'une promenade destinée à leur faire connaître le val de Loire.

t souvent de véritables bourbiers, abritent encore 22 % des G.Is installés sur notre territoire.

DES VILLAGES DE TENTES VIEUX DE DEUX ANS, PARCOURUS DE CHEMINS BOUEUX

Ces généralités déblayées — elles ne rappellent que d'assez loin, dans le cas présent, on l'avouera, les notions habituellement répandues par les presses communiste et progressiste — revenons-en à cette région d'Orléans, où ne stationnent point, comme on l'a prétendu, des régiments renforcés (l'effectif *maximum* prévu pour la zone de communications entière ne dépasse pas 25.000 hommes), mais tout au plus 3.000 G.Is. Une longue auto kaki nous emporta en dehors de la ville, un capitaine américain et moi-même. Où allions-nous ? A « Suresnes », m'avait-on dit. Village qui, en réalité, s'appelait Saran. Idyllique, bien qu'un peu plate, cette campagne orléanaise ! Sur la verdure printanière éclataient les innombrables boules blanches d'arbres fruitiers en fleur. De petits villages, des fermes isolées, aux toits roses ou bleus, d'un ton passé, s'harmonisaient avec la douceur du ciel. De temps à autre, un clocher. Nul paysage qui fût plus « de chez nous ». Aucun qui parût moins préparé à la guerre moderne, même réduite à ses à-côté. Rares, d'ailleurs, les « occupants » chers à la presse de Moscou. Point non plus de « gangsters de la route ». Les Nash ou les Chevrolet que nous croisions roulaient avec une lenteur (40 à 50 kilomètres à l'heure, vitesse imposée) égale à la nôtre, impatiente. Néanmoins, nous atteignîmes Saran. Et, à partir de maintenant, qu'on me pardonne d'esquiver une énumération, qui rapidement deviendrait fastidieuse, des cantonnements visités ce jour-là, tous semblables, tous d'apparence assez confortable, presque tous également sinistres. Car sur les 3.000 hommes auxquels je rendis visite, beaucoup vivaient au fond de bleds perdus, dans des baraquements préfabriqués et aussi, souvent, sous la tente. Je dis bien : sous la tente. Et de ces demeures de toile noirâtre, sans fenêtres, tirées au cordeau, entre des chemins que la pluie des dernières semaines muait en fondrières, il émanait une maussaderie telle que, sachant par expérience ce dont il retournait, ma sympathie alla d'instinct aux pauvres bougres qui, depuis deux ans, végétaient dans — usons d'un euphémisme... — cette atmosphère.

Oh ! j'entends bien : ces jeunes garçons d'une vingtaine d'années, vêtus de salopettes kaki, étaient bien nourris, en bonne santé. Ils travaillaient sans rechigner leurs huit, leurs dix heures par jour. Et ensuite ? Ensuite : rien. Qu'on ne croie pas que je force la note. Je n'ignore pas que des manières de foyer du soldat leur dispensent les saines distractions de la lecture, du billard ou du ping-pong, et autres divertissements du même ordre ; qu'une cantine fournit de la bière à 3 degrés d'alcool. Enfin, passons... Pourtant, en songeant aux 800, aux 1.000 sapeurs américains qui, oubliés dans les bois de Maison-Fort, n'ont, une fois leur journée finie, que des amusements de patronage pour se changer les idées, j'admets le bien-fondé de ce que m'ont dit plusieurs d'entre eux : « L'ennui, ici, est terrible... » De dégoût, certains, isolés si loin de chez eux, dans un pays dont ils ignorent la langue, ne prennent même plus l'autobus qui, à heure fixe, les emmène à la ville voisine, où ne les attendent guère que les joies, discutables, de beuglants de province. Qui, dans ces conditions, n'admirerait que les incidents entre militaires et civils ne dépassent point, en nombre et en gravité, ceux, normaux, de toute ville de garnison ? Dans le bureau du lieutenant-colonel Eugène L. Elliott, commandant le détachement de Saran, j'ai vu un tableau, en courbes et en statistiques. Durant le mois, sur 1.025 hommes : 6 « délits » (surtout pour ivresse) ; pas un seul cas de cour martiale ; 1 maladie vénérienne ; 21 hommes rentrés après l'appel ; 5 ou 6 A. W. O. L. (absence illégale). C'est peu pour des soldats occasionnels, que leurs officiers avouent rongés de nostalgie. Et qu'on ne vienne pas me dire que fonctionnent des *Service Clubs* aux gracieuses hôtesses. Il y en a un, à Orléans. J'ai parlé avec l'aimable jeune femme qui le dirige. Elle m'a expliqué ce qu'elle

LE BARAQUEMENT PRÉFABRIQUÉ représente un progrès sur la tente. Il n'en offre pas moins un confort très relatif, et des lits superposés en constituent le principal ameublement.

LE GOÛTER DES ÉCOLIERS FRANÇAIS. — Les G.Is invitent souvent des enfants orléanais.

fait. Un maximum, dans une maison aux pièces trop petites et dont le plus bel ornement consiste en un monument indestructible qui dut, en ses beaux jours, servir de bibliothèque à un avoué ou à un notaire.

LES SOLDATS AMÉRICAINS CONNAISSENT EUX AUSSI LA CRISE DU LOGEMENT

AINSI j'arrive au problème du logement. *Le grand problème.* Celui qui, moins que la campagne communiste contre l'Amérique, mais plus que l'indifférence de trop de nos compatriotes au cafard accablant les Américains, a compromis dans une certaine mesure les relations franco-américaines.

Il est bien entendu (*l'Humanité dixit*) que « les Américains nous prennent tout ». Slogan connu. On sait moins que le Congrès américain, qui n'est point cette fée prodigue que les ignorants s'imaginent, ne prévoit, en général, rien pour le logement de ses officiers, sous-officiers et de leurs familles. Il leur accorde une indemnité de logement, soit. Cela fait, il se désintéresse d'eux. Qu'ils se débrouillent. Et, ici, pas plus Français qu'Américains en France ne sont à blâmer. Si, par suite des destructions de la guerre, notre pays n'a, en fait de logements, que peu à offrir, les Américains, tenus par les décisions d'un Congrès qui, quand il ne comprend pas, s'entête à ne pas comprendre, sont bien forcés de se contenter de ce qu'ils trouvent. Donc, en résumé, ceci : après deux ans, presque deux ans et demi sur le sol de France, 26 % des hommes de troupe américains logent dans des casernes reconstruites ; 52 %, dans des baraquements préfabriqués. Et 22 %, encore sous la tente.

Qu'en est-il des officiers ? Des officiers et de leurs familles, dans la région d'Orléans ? J'ai parlé à beaucoup d'entre eux. Leur modération (voulue, je m'en suis aperçu sans peine) m'a surpris. Car quand un de ces hommes, avec une femme et deux enfants, s'estime « avoir eu beaucoup de chance » d'obtenir à Orléans même un appartement de quatre pièces sans salle de bains, meublé (ce qui est une façon de dire), pour 40.000 francs par mois, le chauffage, le gaz, l'électricité restant à sa charge, je me sens mal à l'aise. 600.000 francs par an, tout plus ou moins compris, pour un logement que je n'ose même pas décrire ! (On calcule du reste que toute famille américaine dépense de 600 à 700 dollars pour accommoder aux nécessités qu'elle estime élémentaires un logement en location.) Mais je m'insurge quand un des G.Is interrogés par moi et qui, comme nombre de ses camarades, *demande à retourner en Corée* me dit : « Il y a ici deux prix. L'un pour nous, excessif. L'autre, normal, pour les Français. » Car c'est faux. La loi de l'offre et de la demande joue pour les uns comme pour les autres. Et un Français ne paiera pas un prix moins élevé qu'un Américain pour un déjeuner ou un demi de bière. Je sais ce dont je parle. Ayant négligé de retenir, plusieurs jours à l'avance, une chambre dans un hôtel d'Orléans, je me trouvai, lors de ma visite américaine, pratiquement à la rue. Coups de téléphone. Interventions. Finalement je dénichai un gîte pour la nuit dans une auberge, *à 10 kilomètres de la ville.* Chambre propre et, bien qu'il fît froid, pas chauffée puisque après le 15 avril. Chambre sans salle de bains, cela va sans dire. Dans ce village de six cents habitants, elle ne m'en fut pas moins comptée le prix d'une chambre du même type dans un grand hôtel de Paris. Il y a plus. Les Américains qui, faute de trouver asile ailleurs, sont installés là avec femmes et enfants et qui, par la force des choses, y prennent leurs repas ne peuvent manger qu'à la carte. La maison se refuse à faire un menu. Cuisine convenable, soit, mais dont les prix atteignent, s'ils ne les dépassent, ceux de grands restaurants parisiens. Et que dire de cet hôtelier de Châteauroux qui prétendait contraindre les Américains à prendre tous leurs repas chez lui, du moment qu'il leur louait une chambre ? Chambres que certains ne se font aucun scrupule de leur retirer au

VENUS DU MISSOURI ET DU TEXAS, ils admirent à Beaugency un rouet du XVIII[e] siècle.

moment de la saison touristique. (La secrétaire du général fut obligée de déménager seize fois en un mois.)

... Pour les Français comme pour les Américains les logements sont rares. Mais, et ceci justifie à mon sens la très légère aigreur de quelques Américains qui, envoyés chez nous, n'ont jamais demandé à y venir, une statistique officielle prouve que la distance moyenne séparant un officier, un sous-officier américains du lieu de leur travail est de 13 miles. Mettons *20 kilomètres*. Ainsi, près de deux cents Américains qui n'ont pu réussir à se loger à Orléans ou dans la région sont obligés deux fois par jour de faire la navette entre cette ville et Paris. Leur en voudra-t-on de ne pas nous apprécier comme nous aimerions l'être quand, soumis, eux et leurs familles, en temps de paix, à ces ennuis, ils voient, dès leur arrivée, les murs couverts de « U. S. Go Home » et de « Ridgway la peste » ? Alors que, surtout, presque tous ces hommes, presque toutes ces femmes ont, avant d'aboutir en France, passé par l'Allemagne...

AVANT L'INSPECTION... OU LA SORTIE, un brin de toilette au lavabo du baraquement préfabriqué.

FRANCE-ALLEMAGNE, UNE COMPARAISON A NOTRE DÉSAVANTAGE

L'Allemagne ! Ils en rêvent. Et qui ne les comprendrait ? Pour obéir aux clauses de l'armistice, les Allemands ont édifié pour les Américains de véritables villes, dotées d'un confort répondant aux normes américaines les plus exigeantes. Comme me le dit une Américaine :

« Tout le temps que j'ai passé là-bas aurait pu s'écouler sans que je voie un seul Allemand, une seule Allemande. Nous vivions entre nous la vie d'une petite communauté américaine.

— Il est de fait, dit son mari, que la vie ici est plus dure encore pour les femmes que pour nous autres. Il leur a fallu s'adapter, apprendre à faire leur marché « à la française », et cela malgré « la barrière du langage ».

— Je croyais, objectai-je, que tout Français parlait plus ou moins anglais ? »

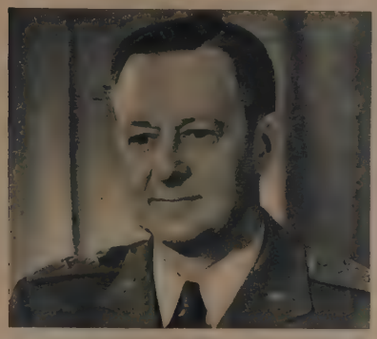
Les deux époux se regardèrent :

« Ce n'est pas notre impression, fit la femme, qui ajouta : quoi qu'il en soit, on finit par s'adapter. Seules trois ou quatre d'entre nous n'ont pu se faire aux conditions de vie dans la province française et sont retournées aux Etats-Unis.

— Et les enfants ? demandai-je. Qu'en disent-ils ? »

Mon interlocutrice sourit :

« Certains vont dans vos écoles. Ils y apprennent la langue en quelques mois. D'autres fréquentent l'école américaine. Pour tous les conditions sont assez rudes. Songez qu'il arrive à beaucoup d'entre eux de passer plus de deux heures par jour en autobus. »



LE MAJOR GÉNÉRAL JOSEPH H. HICKS commande le dépôt de Châteauroux.

UN CHEVAL POUR AVOIR DE L'EAU

Nous en revenions donc au double problème de la distance et du logement. J'interrogeai :

« C'est bien ça ? »

L'officier hocha la tête :

« S'il était résolu de manière satisfaisante, personne, je crois, ne se plaindrait... »

Si l'on en croit une déclaration du général Sam Sturgis, ancien commandant du quartier général d'Orléans, déclaration du 2 février 1953 au *Washington Post*, 53 % de son personnel vivaient alors dans des habitations dépourvues de tout confort et même d'eau courante. 35 % devaient aller au... lavabo au fond du jardin. Et l'exemple est célèbre de cet officier qui dut acheter un cheval et construire une noria pour amener l'eau du puits à son domicile.

Ces doléances, exprimées du reste sans acrimonie, je les entendis, presque dans les mêmes termes, à Châteauroux. Là, l'*Air Force* s'est installée sur un terrain, la Martinerie, où elle organise un dépôt considérable, et à Déols, dans

POUR LES ORPHELINS DE GUERRE, les Américains ont, il y a quatre mois, mobilisé le père Noël.

UNE DE NOS MEILLEURES PROPAGANDES : nos vins, auxquels les « boys » savent faire honneur.

une ancienne usine de la S. N. C. A. S. O., où elle répare les avions des forces atlantiques. Un général à deux étoiles, ce qui équivaut à trois chez nous, règne sur ces 10 kilomètres carrés de terrain, plus sur quelques autres, à Moulins et ailleurs : le général Hicks. C'est un homme brun, tranquille et précis, qui, une Bible bien en évidence sur son bureau, passe pour le spécialiste le plus éminent de l'organisation des dépôts. Chez lui, comme chez ses officiers, nulle nervosité. A force de voir les choses de haut, les aviateurs américains se révèlent du reste partout très « décontractés ». Ceux-ci estimaient-ils avoir à se plaindre de quoi que ce fût en France ? Ils répondirent en m'entraînant dans une tournée à travers leurs installations. J'y vis des hangars, un mess ultra-moderne avec des frigorifiques, des cuisines électriques, tout un équipement gigantesque permettant de servir sans difficulté 12.000 repas par jour. J'y vis d'autres hangars où, fraternellement confondus, des ouvriers français et des spécialistes américains remettaient en état ces merveilles de complication précise que sont les chasseurs à réaction. Je vis surtout des hommes et encore

UNE MEILLEURE COMPRÉHENSION entre les soldats et la population civile ; c'est vers quoi tendent les efforts du capitaine Fournier, de la mission de liaison, et de miss Bessy Gicas, chargée des programmes récréatifs.

des hommes qui, au milieu d'îlots de boue, campent, eux aussi, dans des villages de toile ou des baraquements préfabriqués. Et j'appris que, comme à Orléans, les officiers et sous-officiers qui n'ont trouvé à se loger ni à Châteauroux, ni dans les villages, ni dans les châteaux des environs habitent, par exemple, à Tours, d'où ils viennent chaque matin et où ils retournent chaque soir. Ma religion édifiée, j'abordai le point capital de mon enquête :

« Et avec la population civile, quels rapports ? On me dit qu'aviateurs et G.Is quittant la France ne nous aiment guère ?

— Inexact, ripostèrent plusieurs officiers. Il est pourtant indéniable que pour une meilleure compréhension franco-américaine divers « ajustements » doivent intervenir. »

Et un G.I. :

« Non, ça ne va pas mal entre les civils et nous. Vous êtes tout de même le premier civil avec lequel j'aie pu m'entretenir... »

LA REPRISE D'UN CHEF-D'ŒUVRE LYRIQUE PERMETTRA D'AIDER LES COMBATTANTS D'INDOCHINE

La reprise de *Boris Godounov* à l'Opéra a été une très brillante soirée. Elle était donnée au bénéfice des œuvres d'aide aux combattants d'Indochine, dont le comité pour la Seine est présidé par M. le préfet Haag, qui, avec M. Fougerolles, président de la Chambre de commerce, accueillait les invités. Ce gala, honoré de la présence de M. le président de la République, accompagné de MM. René Mayer, président du Conseil, et Letourneau, ministre des Etats associés, avait été organisé par Mmes Ratier, Augustin Thierry et Dubois.

Le président de la République, MM. René Mayer et Letourneau assistaient à la soirée.

M. Albert Sarraut, président de l'Assemblée de l'Union française, gagne sa loge.

M. Vincent Auriol passe devant les blessés d'Indochine.

Boris Christoff s'apprête à incarner le personnage de Moussorgski.

« BORIS GODOUNOV » A L'OPÉRA

PAR ROBERT KEMP

Un tragédien lyrique, un Slave, M. Boris Christoff, vient de tenter héroïquement de substituer son image, plastique et sonore, au souvenir géant qu'a laissé à Paris Chaliapine, dans le rôle de Boris. C'est un souvenir ineffaçable. Mais que maintenant nous puissions côte à côte faire revivre, dans nos songes, la silhouette, la voix amère de Chaliapine et l'image, moins herculéenne, mais si agitée, si torturée de M. Boris Christoff, et son chant pénétrant, charnel, rugueux et pathétique, il n'en faut point douter.

Quelle merveille unique, ce *Boris Godounov* ! Il est toute la vieille Russie. Ses accents ne ressemblent à rien de ce que le théâtre lyrique d'Occident possède. Les thèmes ont une ingénuité, une violence ou des câlineries qui ne sont pas de chez nous ; et l'étonnement précède l'admiration. Dès le chant d'église à découvert qui ouvre la partition, nous sommes transportés sur d'autres terres. Les cris du peuple, les prières ne sont pas celles que lanceraient des paysans d'Espagne, de Souabe ou de Bourgogne... Ils ont des couleurs inconnues, on ne sait quoi de naïf, de maladroit ; la simplicité de l'enfance ou de l'extrême vieillesse souffrante... Cela tient aussi au langage, à son accent tonique, aux écarts de ses mots, à sa scansion particulière. Le génie de Moussorgski proteste contre la sottise que l'art n'a pas de patrie. C'est la banalité qui n'en a pas... Moussorgski est intensément Russe ; et quand il l'est moins ou que ses interprètes le chantent comme ils chanteraient du Donizetti — je pense au duo de Dimitri et Marina — il n'y a plus de génie.

Mais quelle force expressive ! Comme on comprend l'envoûtement de Debussy... Il a senti le pouvoir mystérieux de ces ondulations de notes voisines en triolets ou par quatre, qui semblent ramper dans les profondeurs de l'orchestre, reptiles dont on a peur, qui font frissonner la peau... Il a essayé sur la langue de Racine de renouveler le miracle de Moussorgski sur celle de Pouchkine. Lui aussi a retrouvé dans nos chants d'église la fraîcheur des chansons, ces parcelles de mélodies qui sentent bon et qui sonnent clair... *Boris* est semé de ces chansons : celle de l'aubergiste, celle de Varlaam, de la nianïa... Mais le peuple de Russie n'aimerait peut-être pas « Derrière chez mon père... » ou « Nous n'irons plus au bois... ». Ses chansons à lui sont comme taillées au couteau ; elles ont des angles, des arêtes vives ; elles ont des épaisseurs. Comme les poupées de bois, peinturlurées en rouge et vert.

M. Boris Christoff a été admirable. Il est impossible de mieux chanter le grand air, d'opposer plus tendrement le passage en *la* bémol, berceur et caressant, aux rudesses qui l'encadrent... D'avoir dans le jeu plus de précision et d'apparente spontanéité, de sauvage brusquerie. La scène finale de la folie et de la mort, ce monstre hagard, hérissé, criminel et touchant, nous ne les oublierons jamais.

On a tout fait pour soutenir Boris Christoff dans son combat. L'orchestre, dirigé par le plus agité, mais aussi le plus inflexible et le plus minutieux de nos chefs, M. Sébastian, a varié les timbres assemblés par Rimsky, émailleur somptueux, accentué les rythmes — superbement. M. Giraudeau était un parfait Chouisky, humble et perfide, venimeux et souple. M. Bianco a tracé de l'ivrogne Varlaam, jovial et tonitruant, une image que Jordaens ou Courbet eussent aimée. Et quel volume vocal ! M. Santana est un moine caverneux, M. Luccioni, gosier infatigable, chante avec aisance, comme toujours.

Et les décors ?... Ah ! ils sont pâles... La vieille Russie a perdu ses ors, ses rubis, ses lapis... Elle s'est comme délavée et rétrécie. Mais cela permet de se concentrer sur la musique. Le grand champ de neige, sous le ciel bleu rose, est un beau tableau. Les voûtes rondes de la salle du Trône forment une expressive géométrie.

L'OPINION D'YVES GANDON SUR QUATRE PIÈCES NOUVELLES ET UNE REPRISE

Les créations se multiplient, et ce n'est pas bon signe pour la saison. Mais ne perdons pas cœur. Si nous n'avons pas encore eu de révélation, tout espoir n'est pas perdu. *Le Ciel de lit*, de Jan de Hartog, adapté par Colette, interprété par François Périer et Marie Daëms au théâtre de la Michodière, voilà qui déjà faisait une bonne affiche. Ce qui gêne un peu à la représentation, c'est qu'on ne retrouve dans la pièce ni l'auteur de *Maître après Dieu* ni celui de *Chéri*. L'œuvre n'en offre pas moins un intérêt dû surtout à la qualité des interprètes, et, singulièrement, à François Périer. Ce jeune acteur, un des meilleurs et des plus intelligents de sa génération, vieillit de quelque trente ans du lever à la chute du rideau. A tous les âges où nous le voyons il nous émeut pareillement. Il a composé la figure d'un pauvre brave homme un peu faible de caractère, et je ne dirai pas d'un Français, mais d'un homme moyen, avec ses bons mouvements et ses travers également attendrissants. Au lever du rideau, il arrive en habit et chapeau haut de forme, tenant sa jeune femme en robe de mariée dans ses bras. C'est le début de leur nuit de noces et le meilleur morceau de la pièce. Mais il est d'autres scènes attachantes : celle où l'un et l'autre époux sont tout près de se quitter ; celle où ils s'inquiètent d'un enfant monté en graine et qui rentre tard ; la dernière, enfin, où ils quittent, vieillis, la maison où s'écoula leur vie d'honnêtes gens.

Le défaut de la pièce tient surtout à une certaine monotonie de présentation. Le talent ne fait pas défaut, mais le génie manque, et je crois que le génie était nécessaire pour porter aux nues un sujet comme celui-là. Mais le seul spectacle du couple François Périer-Marie Daëms mérite le déplacement.

Le Diable à quatre, de Louis Ducreux, au théâtre Montparnasse, contient aussi de bons éléments. Il est d'abord supérieurement interprété par Jean-Marc Thibault, André Valmy, Micheline Dax et Jacqueline Noëlle. Cette comédie a pour elle et aussi contre elle son caractère « populiste », c'est-à-dire un certain naturalisme mitigé de fantaisie. Le sujet, emprunté notamment aux *Mémoires d'un touriste*, de Stendhal, repose sur l'échange que font de leurs épouses respectives les chauffeurs de car et de taxi Rémy et Martial. Mais les héros de Stendhal procédaient à cet échange au cours de leur voyage de noces et reprenaient leur bien à leur retour au pays. Dans *le Diable à quatre*, avant l'échange auquel Rémy répugnait à l'origine, Martial est déjà l'amant de la femme de son ami, Marthe. Maîtresse, il l'aimait ; elle l'excède, compagne, et il sera finalement le dindon de la farce.

Il y a beaucoup de mots drôles dans ces trois actes et des nuances d'observation très justes. Mais l'auteur, par moment, s'essouffle, la machine grince et l'artifice apparaît. L'agrément l'emporte toutefois dans l'ensemble, et je veux insister particulièrement sur l'étonnante verve comique de Mlle Micheline Dax.

M. Roger-Ferdinand, qui a écrit à ce jour une trentaine de comédies, ne marque, lui, aucun signe d'essoufflement. Je ne prétendrai pas, sans doute, qu'avec *la Troisième Femme*, sa nouvelle œuvre montée au théâtre Fontaine, il ait produit un grand effort de renouvellement. La morale de la pièce, si morale il y a, serait que les vertus bourgeoises ne vont pas toujours de pair avec le simple plaisir de vivre et que l'insouciance, la fantaisie ont, en général, plus d'attraits. On veut bien, et l'apparente conclusion de ces trois actes est que Valentin n'a pas été si sot de se ruiner pour Sonia, puisque celle-ci a le cœur sur la main et qu'après quelques passes de sa baguette magique elle rétablit tout en l'état. Heureux Roger-Ferdinand, qui croit encore aux contes de fées ! Mlle Lysiane Rey anime cette réconfortante histoire de son entrain inépuisable.

Et *le Ravageur*, de Gabriel Chevallier, aux Bouffes-Parisiens ? C'est une pièce à la fois conventionnelle, raide aux entournures, maladroite et qu'aucun raisonnement ne saurait justifier. Gabriel Chevallier ne s'est jamais remis d'avoir écrit *Clochemerle*, mais on ne voudrait pas oublier qu'il fut aussi le remarquable écrivain de *la Peur*. Son histoire de Ravageur, ce petit jeune homme en proie à la concupiscence des jeunes filles, ne tient guère debout, psychologiquement parlant, et telles scènes, à peine dignes du Palais-Royal, sans parler d'un dialogue où l'auteur a tort de confondre hardiesse et trivialité, semblent peu faites pour un public dont la culture dépasse le niveau du certificat d'études primaires : c'est le moins qu'on en puisse dire. Louons donc pêle-mêle Mme Jeanne Reinhart, dont la distinction sauve mainte situation, la tempêtueuse Mary Marquet, Jean Brochard, Michel Roux et la gracieuse Françoise Soulié. Pasquali, acteur et metteur en scène, a fait de son mieux pour limiter les dégâts.

Si je tiens à signaler, pour terminer, la reprise des *Amants terribles*, de Noël Coward, au théâtre du Gymnase, ce n'est pas seulement parce que Mme Suzy Prim a repris avec autorité le rôle où elle triompha, mais aussi parce qu'à ses côtés une jeune actrice, Mlle Eliane Charles, fait sa rentrée sur la scène avec une pétulance, un charme frais, un plaisir du jeu, un abatage aussi qui laissent bien présager de sa carrière.

L'OPINION D'ANDRÉ ROUSSEAUX SUR
ALEXANDRE ARNOUX ESSAYISTE OU CONTEUR ?

Si je ne connaissais pas Alexandre Arnoux, je n'oserais pas tracer le premier mot de cet article. Car le livre dont il va être question est un recueil d'essais. Si bien que je vais écrire ici quelque chose comme de la critique sur de la critique. Je vois déjà le lecteur bâiller... De l'imprimé au troisième degré. De la poussière de bibliothèque décantée et raffinée... Rassurez-vous. Quand c'est Alexandre Arnoux qui feuillette les pages d'un livre, ce n'est pas de la poussière qui s'envole : ce sont des lutins ou des fées qui se mettent à gambader autour de nous. Alexandre Arnoux essayiste, c'est Alexandre Arnoux conteur.

J'ai tort, d'ailleurs, de faire allusion à des livres seulement. Dans ces *Etudes et Caprices* (Albin Michel), nous sommes conduits à travers toutes les formes d'expression que les hommes ont inventées, à travers les âges, pour se libérer des idées qu'ils conçoivent, des personnages qu'ils imaginent, des beautés dont ils rêvent. Le théâtre, au cours d'une telle promenade, amène à notre rencontre Calderon et Gœthe, Marivaux, Musset ou Giraudoux. La peinture peut introduire une évocation de Goya, le roman, Elémir Bourges. Mais n'oublions pas qu'Arnoux ne s'intéresse pas moins au cinéma, à la radio, et qu'il est un des hommes les mieux informés de ces formes modernes de l'art. Il a sur toutes choses des jugements aigus, dont les formules alertes ne sont pas l'expression d'un esprit futile.

Mais je me laisse aller au commentaire dont je voulais me garder. C'est l'écrivain lui-même qu'il faudrait montrer, avec cette allure de flâneur qu'il a toujours, mêlant à ces « études » des « caprices », c'est-à-dire des fantaisies, au gré d'un matin de printemps, ou d'une soirée sous les étoiles. Et quand on écrit sur lui, il faudrait l'amener tout vivant, parmi ses mots et ses idées, tel qu'il a toujours circulé dans le royaume des livres.

Il n'est pas inutile de savoir que le père d'Alexandre Arnoux était professeur. Or cela n'eut pas pour effet d'écraser l'enfant sous les bouquins, mais tout au contraire de le mettre, dès son plus jeune âge, en état de familiarité avec les bibliothèques. Les livres n'ont jamais été pour lui des choses fermées sur un monde refroidi. Alexandre Arnoux y a toujours vu des ouvertures sur l'évasion. Il m'a dit un jour que son souvenir de lecture le plus lointain remontait à un âge où il savait à peine lire encore. Le premier livre qu'il ait ouvert alors était un roman de Jules Verne, *un Capitaine de quinze ans*. L'enfant épelait chaque mot. Il n'arrivait au bout de chaque page qu'avec une peine énorme. Mais il avançait dans sa lecture avec un émerveillement qu'il n'a jamais oublié.

Les rapports d'Alexandre Arnoux avec la vie littéraire ont été peut-être marqués à jamais par ces premiers contacts directs qu'il a pris avec le monde infini de la légende et de la poésie. Son père était très versé dans la littérature du moyen âge. Il conta à l'enfant maintes histoires que celui-ci ne devait retrouver dans les livres que plus tard. De là vient, sans doute, qu'Alexandre Arnoux, quand il a mis en œuvre, à son tour, ce vieux trésor légendaire, en a fait le plus aisément une création nouvelle, comme si ce fût à son propre univers qu'il fît écho.

De là vient aussi qu'Alexandre Arnoux essayiste, c'est Arnoux conteur encore une fois. Voyez-le commencer son livre en y faisant apparaître un ravissant personnage : Sœur Madeleine, la religieuse qui lui a appris à lire. Ecoutez-le aussi quand il évoque les grandes figures de l'histoire littéraire en partant de ce qu'elles furent d'abord : un enfant qui découvre la vie de l'esprit sous la conduite d'un maître inconscient de ce jeune génie, ignorant de ce grand destin. Ce sont des esquisses délicieuses : « Un jour humide et chaud du Sud-Ouest, un régent qui a mangé des cèpes et qui rote discrètement à l'ail, et je nomme le moutard : Montaigne. » Et cet écolier « qui se collette sauvagement, sournoisement avec l'alphabet, sa proie, sa malédiction, c'est Arthur Rimbaud, le luciférien en culottes courtes, peut-être en robe de fille encore, le seul pourtant qui ait payé sa dette aux voyelles... ». Ainsi Alexandre Arnoux met-il en scène tout ce dont il parle. Conteur ? Acteur aussi, pour qui la vie est un théâtre, l'histoire, une résurrection. Ses *Etudes* n'ont rien d'austère. Chacune d'elles est un divertissement, où l'on entend parler les livres avec la voix de ceux qui les ont écrits.

LE FESTIVAL DE CANNES

PAR DENIS MARION

« **TERMINUS** » est une acrobatie cinématographique de Vittorio de Sica : pendant une heure et demie, Jennifer Jones, **ci-dessus,** et Montgomery Clift sont en présence dans l'unique décor d'une gare romaine.

« **OISEAUX AQUATIQUES** ». — Sur des rythmes de Liszt, Walt Disney fait danser un merveilleux ballet d'ailes.

« **BIENVENUE A Mr. MARSHALL** ». — Le premier film espagnol de valeur parodie la production américaine.

Si *le Salaire de la peur* a dominé de très loin toute la compétition, celle-ci n'en aura pas moins été dans l'ensemble d'une rare homogénéité. Je retiendrai surtout les trois aspects suivants : la qualité des courts métrages, la révélation de films produits par des pays qui n'ont pas d'organisation industrielle du cinéma et l'échec de *Barrabas,* à mes yeux l'œuvre la plus riche après celle de Clouzot.

Les courts métrages ont la réputation de n'avoir d'autre agrément que de permettre aux spectateurs des festivals d'arriver en retard avec une bonne conscience. Il n'en a pas été ainsi cette fois-ci, car ils ont commencé par nous donner deux chefs-d'œuvre. *Oiseaux aquatiques* est le meilleur Walt Disney dans la série « C'est la vie » (dont l'idée lui vint en réunissant pour *Bambi* la documentation cinématographique qui devait lui permettre d'animer la marche, la course et le saut de sa faune dessinée). Le montage de prises de vues en couleurs (astucieusement ralenties ou accélérées) sur le rythme de la *Deuxième Rapsodie hongroise* de Liszt compose le plus merveilleux ballet qui ait jamais été réalisé à la scène comme à l'écran. Un sot dira que rien n'est plus facile quand on a la possibilité d'envoyer une vingtaine d'opérateurs de par le monde et de sélectionner le meilleur de leur récolte. Mais il fallait un poète pour concevoir l'idée même de cette séquence, et le montage a coûté six mois de travail à l'équipe la plus nombreuse et la mieux rodée de Hollywood. *Crin blanc,* poétique légende de la rencontre en Camargue d'un garçonnet et d'un étalon, témoigne des dons exceptionnels d'Albert Lamorisse.

Herman van der Horst, dont *Jetons les filets* avait été couronné à Cannes l'année passée, se montre égal à lui-même avec *Tiens bon,* sur la reconstruction de Rotterdam. Il faut signaler une curieuse nouvelle policière, *l'Etranger ne laissa pas de carte de visite,* de la réalisatrice anglaise Wendy Toye.

Il y aurait un merveilleux court métrage à tirer du matériel rapporté du Brésil par une expédition italienne (maladroitement présenté sous le titre *Magie verte*) sans avoir été monté et affligé d'un commentaire d'une vulgarité outrageante. Les poissons qui dévorent vivant un veau et la lutte de deux serpents de 2 mètres de long dont l'un finit par avaler complètement l'autre sont deux séquences inoubliables.

Venons-en aux quatre pays « neufs ». *Bongolo* a le grand mérite de constituer un document ethnique sur les mœurs de la tribu Bapende (Congo belge), où la couleur est exceptionnellement heureuse et où la musique et les chants indigènes ont été enregistrés directement sur magnétophone, lors de véritables cérémonies rituelles, et non reconstitués en studio : la différence est sensible.

O Cangaceiro retrace les exploits d'une bande de hors-la-loi qui, pas plus tard qu'en 1936, pillait et terrorisait une partie reculée du Brésil qui échappait au contrôle du gouvernement. Bref, c'est un *western* dans un cadre à la fois contemporain et authentique, ce qui n'est déjà pas mal. Les deux grandes qualités qui en font un film exceptionnel sont d'abord le type humain déconcertant de la plupart des acteurs, métis de nègres ou d'indigènes, ou des deux, et une musique d'une beauté évocatrice.

Le Renne blanc, le premier long métrage finlandais qu'il nous ait été donné de voir, est fondamentalement un film muet, en dépit de rares et courts dialogues. Brodant des variations sur une chanson populaire, il retrace dans le folklore local la légende universelle de la sorcière qui se transforme en animal (ici en renne) pour d'abord séduire et ensuite assassiner les jeunes et beaux chasseurs. L'envoûtement de ces paysages de neige ne se laisse pas traduire en mots, mais s'exerce implacablement sur le spectateur à travers les images.

Pour la première fois depuis son origine, le cinéma espagnol, qui croupissait dans une médiocrité consternante, a produit un film digne de ce nom : *Bienvenue à Mr. Marshall.* Fait plus inattendu encore : ce film se moque — sans méchanceté mais avec verve — non seulement des films américains et des mœurs qu'ils impliquent, mais aussi de l'Espagne actuelle et, en tout premier lieu, de son gouvernement, de son administration, de son clergé et de ses préjugés. On peut attendre beaucoup de ce jeune réalisateur, Berlanga.

Voyons maintenant le reste, en ne citant que le meilleur.

La Saga du Grand Bouddha a le mérite d'un beau sujet : l'édification par les Nippons, au VI^e^ siècle, d'une statue colossale du Bouddha qui défiait la technique de l'époque. Le récit est mené selon les conceptions japonaises, c'est-à-dire qu'il nous déconcerte quand il ne nous ennuie pas. Mais la mise en scène est d'une puissance et d'une poésie extraordinaires : celui qui réussit à entrer dans le jeu en rapporte des images d'une beauté bouleversante.

La Provinciale, de Mario Soldati, m'a déçu, dans la mesure même où elle semble promettre à chaque instant de parvenir à une meilleure qualité. Finalement, on en retiendra surtout la remarquable interprétation de Gina Lollobrigida, qui se révèle une actrice accomplie.

Vittorio de Sica s'est offert la fantaisie de réaliser une histoire d'amour qui n'est qu'un long dialogue entre deux vedettes. Jennifer Jones et Montgomery Clift mettent une heure et demie à se quitter pour toujours dans l'unique et gigantesque décor de la *Gare Terminus* de Rome. Cette nouvelle *Brève Rencontre* montre plus de sensualité et moins de pudeur que la première, tout en demeurant aussi chaste. Truman Capote a écrit pour elle un fort beau dialogue et Cesare Zavattini l'a agrémentée des nombreux incidents, peut-être un peu trop pittoresques, que lui a suggérés sa féconde imagination.

Lili est une charmante bluette qui tire tout le parti possible d'un point de départ original — une adolescente naïve dialogue avec des marionnettes sans paraître se rendre compte qu'elles ne sont pas distinctes du montreur — et de deux interprètes sensationnels : Mel Ferrer, seul digne successeur de Conrad Veidt et de Leslie Howard, et Leslie Caron, comédienne aussi adroite que danseuse experte.

Reviens, petite Sheba est l'un des films les plus déprimants que je connaisse. Intelligemment adapté d'une pièce de William Inge, dont le style se rapproche étrangement du défunt Théâtre-Libre, il décrit, sans férocité mais avec une accablante exactitude, deux couples aussi laids, aussi veules, aussi irrémédiablement stupides l'un que l'autre et qui répètent, à une génération de distance, la même situation banale et sans espoir. Les adolescents sont un athlète trousseur de filles et une petite garce affolée et réticente devant le fruit défendu. Le couple d'âge mûr est formé par un homme faible qui a ruiné deux fois sa vie, la première en épousant la sotte qu'il avait rendue mère, la seconde en devenant un alcoolique, et par sa femme, une épaisse maritorne, sale et paresseuse, incapable même de tenir son ménage. Rendons hommage à l'honnêteté et à l'absence de complaisance avec lesquelles le réalisateur, Daniel Mann, fait vivre ces quatre lamentables représentants de l'espèce humaine. Shirley Booth a bien mérité son Oscar pour l'admirable composition de l'ancienne beauté vieillie.

Je parlerai de *Barrabas,* qui mérite une étude spéciale, la semaine prochaine.

KIRK DOUGLAS a laissé pousser sa barbe pour tourner un « Ulysse ». Sylvana Mangano, **à gauche,** sera sa partenaire.

GARY COOPER, sur la route de Cannes, a fait escale à Paris. Journalistes et admiratrices étaient nombreux à son arrivée à Orly.

LE PALMARÈS DU « SOIRISTE »

PAR MARCEL IDZKOWSKI

Le Festival a connu un succès considérable, dû pour une large part, disons-le avec une certaine amertume, à la présence des stars de Hollywood.

Un journaliste américain m'a dit avec humour :

« J'ai été content de traverser l'Atlantique pour retrouver Gary Cooper, Errol Flynn, Bing Crosby, Lana Turner, Olivia de Havilland, George Sanders, Zsa Zsa Gabor, Leslie Caron, Lex Barker, Mel Ferrer et Ann Baxter, mais j'espérais avec mes confrères des Etats-Unis rencontrer Edwige Feuillère, Viviane Romance, Danielle Darrieux, Micheline Presle, Martine Carol et autres comédiennes françaises ! »

Que répondre à mon interlocuteur, sinon que nos artistes ne saisissent pas l'importance d'une telle manifestation et qu'on ne peut les amener à Cannes entre deux gendarmes ?

« Pourquoi irais-je au Festival, m'a confié une de nos grandes vedettes, on n'y présentera aucun film dont je sois l'interprète ! »

Olivia de Havilland et Gary Cooper, qui furent de si gracieux ambassadeurs des Etats-Unis, n'ont heureusement pas tenu des raisonnements de cet ordre.

Le soleil a eu le bon goût de favoriser le Festival ; aussi eûmes-nous d'agréables instants de détente dans les somptueuses résidences de l'Aga Khan, de M. et Mme Goldman, de M. et Mme Jean Rheims, de M. et Mme J.-G. Domergue et de M. et Mme Besançon de Wagner, qui organisèrent à l'intention des « festivaliers » des déjeuners et des cocktails parfaitement réussis.

Si le jury décerna, après la compétition, des prix (que nous donnons ci-dessous), attribuons à notre tour quelques récompenses. Prix de la courtoisie : Olivia de Havilland. Prix de la subtilité : Jean Cocteau. Prix de la grâce : Gisèle Pascal. Prix de la beauté, femmes : Lia Amanda. Prix de la beauté, hommes : Luis Miguel Dominguin.

Et décernons un citron d'honneur à Mme Lana Turner, qui, après quarante-huit heures de Festival, s'éclipsa — avec Lex Barker — vers des contrées moins peuplées de chasseurs d'autographes.

La soirée de clôture aux Ambassadeurs fut particulièrement animée, et la Haute Couture française fut à l'honneur puisqu'elle délégua à Cannes ses dernières créations !

ZSA ZSA GABOR voyage beaucoup depuis son départ de la télévision. A Cannes, elle a donné force autographes. George Sanders également.

ERROL FLYNN (à dr.) a rencontré un autre séducteur, le matador Luis Miguel Dominguin ; **au centre :** la vedette mexicaine Lauris Hidalgo.

LES JURÉS ONT DÉCERNÉ CES TREIZE PRIX :

LONGS MÉTRAGES : GRAND PRIX INTERNATIONAL : « le Salaire de la peur », de H.-G. Clouzot (avec mention spéciale à Charles Vanel). — PRIX DU FILM D'AVENTURES : « le Hors-la-Loi » (Brésil). — PRIX DU FILM DE LA BONNE HUMEUR : « Bienvenue à Mr. Marshall » (Espagne). — PRIX DU FILM DE DIVERTISSEMENT : « Lili » (États-Unis). — PRIX DU FILM DRAMATIQUE : « Reviens, petite Sheba » (États-Unis, mention spéciale à Shirley Booth). — PRIX DU FILM LÉGENDAIRE : « le Renne blanc » (Finlande). — PRIX DU FILM D'EXPLORATION : « Magie verte » (Italie). — PRIX DU FILM LE MIEUX RACONTÉ PAR L'IMAGE : « le Filet » (Mexique).

COURTS MÉTRAGES : GRAND PRIX DU FESTIVAL : « Crin blanc » (France). — PRIX DU FILM DE RÉALITÉ : « Tiens bon » (Pays-Bas). — PRIX DU FILM DE FICTION : « l'Inconnu ne laissa pas de carte » (Grande-Bretagne). — PRIX DU FILM D'ART : « Doderhultarn » (Suède). — PRIX DU FILM D'ANIMATION : « Sports et Transports » (Canada).

« Oiseaux aquatiques », de Walt Disney, n'a pas reçu de récompense spéciale, les deux jurys ayant, à l'unanimité, rendu un solennel hommage au grand producteur américain. Le jury a tenu à couronner également « Flamenco » (Espagne). Enfin, la critique a décerné son prix au film de Jacques Tati, « les Vacances de M. Hulot », et le jury de l'Office catholique international du cinéma a couronné « Horizons sans fin », de Jean Dréville.

PAR PERSONNES INTERPOSÉES

SAINT ÉLOI CHOISIT LES PLUS BELLES MONTRES DE L'ANNÉE

La montre primée, rehaussée de 31 diamants, s'harmonisait à merveille avec la robe du Couronnement.

SAINT ELOI est le patron des orfèvres. C'est pourquoi un prix qui porte son nom a été créé par une grande fabrique de montres pour encourager de jeunes artistes à accroître, par leurs inventions, le prestige séculaire d'une vieille profession. On leur demandait de créer des montres de femmes dont les lignes et les formes fussent nouvelles. Il n'y eut pas moins de 400 dessins présentés. Une sélection préliminaire fit retenir 26 modèles, dont les auteurs reçurent chacun un prix de 10.000 francs. Puis le jury, que présidait M. Jacques Jaujard, et qui comprenait d'éminentes personnalités artistiques et littéraires, eut à choisir définitivement les quatre plus belles montres de femmes 1953. Sa décision fut en faveur du modèle « Antarès » (dessinateur M. Gautier), qui obtint le Grand Prix de 100.000 francs. Le premier prix (100.000 francs également) fut attribué à « Altaïr » (dessinateur M. Millecamps). Deux autres prix, de 50.000 et 35.000 francs, furent décernés.

Les lauréats ont reçu leurs récompenses au cours d'une réception à la Fondation Salomon de Rothschild. La montre primée en premier brillait au poignet d'un mannequin qui portait la robe du Couronnement, de Christian Dior, en tulle blanc, rehaussée de broderies et complétée par le traditionnel manteau en velours cramoisi bordé d'hermine. D'autres modèles étaient présentés avec des robes des principaux couturiers, dont la participation à cette réunion lui assura un vif éclat.

Pendant la cérémonie, les trompes du Débuché de Paris sonnent dans le parc.

LE « SANA » DE BLIGNY

FÊTE SON CINQUANTENAIRE

Le sanatorium de Bligny, en Seine-et-Oise, non loin de Limours, qui passe à juste titre pour un établissement modèle, fut fondé en 1903 par l'Œuvre des sanatoriums populaires de Paris. L'initiative de cette fondation revient à un groupe de médecins réunis autour du professeur Grancher dès 1898. L'Œuvre fut définitivement constituée en 1900 sous la présidence du prince Auguste d'Arenberg et reconnue d'utilité publique en 1902. La construction de l'établissement de Bligny fut commencée en 1901, et le 8 août 1903 le sanatorium recevait ses quatre premiers pensionnaires.

Ces souvenirs furent rappelés au cours de la cérémonie du cinquantenaire, qui fut célébrée le 25 avril et à laquelle le ministre de la Santé publique s'était fait représenter. M. Edmond Fouret, l'actuel président du conseil d'administration, rendit hommage à tous ceux qui ont contribué à assurer au sanatorium la réputation qu'il s'est acquise. Il exprima sa gratitude au médecin directeur, le docteur Urbain Guinard, qui a succédé à son père dans cette tâche difficile, et il y associa tout le personnel religieux et laïque. Puis, avant le lunch servi dans l'un des pavillons, les invités, parmi lesquels se trouvaient de nombreux anciens pensionnaires qui ont aujourd'hui recouvré la santé, parcoururent le magnifique parc qui entoure les bâtiments. Bligny, où vingt-six mille tuberculeux ont été soignés en cinquante ans, peut accueillir deux cent cinquante-cinq malades hommes et deux cent quarante-six femmes. Il met à leur disposition les plus modernes moyens thérapeutiques et il les place en même temps dans une atmosphère agréable et affectueuse qui a sur leur moral le plus heureux effet. 40 % du personnel de Bligny sont d'ailleurs d'anciens pensionnaires. Ceux-ci ont fondé une amicale qui s'occupe de la réadaptation de ses membres et obtient les meilleurs résultats.

M. Edmond Fouret, président du conseil d'administration de l'œuvre.

Mère Rose, depuis cinquante ans au sana, entourée d'anciennes pensionnaires.

LA PAROLE EST AUX ASTRES

PAR MARGUERITE JUIN

Semaine du 9 au 16 mai 1953

Si une entente se fait sans amabilité et dans de grandes difficultés de compréhension morale, cet accord sera calme, solide et de longue durée, mais Vénus en XII[e] Secteur peut anéantir bien des projets.

Pour Paris, Mars se pose sur l'AS., apportant pour ces trente jours une ambiance de décisions rapides, violentes. Tous les habitants de la capitale vont secouer l'apathie qui les domine depuis quelque temps.

RÉPERCUSSION DES SIGNES PLANÉTAIRES SELON LE DESTIN POUR LES PERSONNES NÉES ENTRE :

Le **21** Mars et le **20** Avril	Plus de calme pour ces natifs. Vénus seule, en ce secteur, peut apporter pour les 1[er] et 2[e] Décans bien des joies et du bonheur.
Le **20** Avril et le **21** Mai	Encore des joies et des satisfactions. Mais le lundi 11 est dangereux pour certains.
Le **21** Mai et le **22** Juin	Jupiter entre dans ce signe. Mars le parcourt également. Jusqu'en juin 1954, troubles ou grands avantages sont réservés à ces natifs.
Le **22** Juin et le **23** Juillet	Hésitations.
Le **23** Juillet et le **23** Août	Découragement. Difficultés. Heureusement, la patience est apportée par Neptune et Saturne.
Le **23** Août et le **23** Septembre	Calme. Pour le 1[er] Décan, malheureusement, accident moral ou physique à craindre si le carré de Jupiter joue.
Le **23** Sept. et le **24** Octobre	Les pensées profondes, les grandes décisions prises dans le calme vont dominer même si elles sont pénibles.
Le **24** Oct. et le **23** Novembre	L'opposition de Jupiter est finie pour douze ans. Les grandes tempêtes pour ces natifs vont, petit à petit, se calmer ; il faut encore en supporter les derniers sursauts.
Le **23** Novem. et le **22** Décem.	Se méfier de sa violence, de son orgueil, qui peuvent vous diriger vers de trop brusques décisions.
Le **22** Décem. et le **22** Janvier	Ruptures dans les amitiés, dans les sentiments. Tristesse.
Le **22** Janvier et le **20** Février	Attendre pendant un an des satisfactions profondes. Actuellement, difficultés importantes. 3[e] Décan : attention au 11 mai.
Le **20** Février et le **21** Mars	Le climat va changer pour plusieurs mois. Jupiter envoie un mauvais carré. Difficultés, obstacles pour les natifs ayant une planète en ce signe, surtout si c'est Jupiter.

THÈME ASTRAL DE M[lle] X..., née le 14 mai 1930 à...

Jupiter et Mars, formant leur conjonction sur le Soleil, vont certainement apporter des événements dans la vie de cette native, et la belle conjonction natale Soleil-Mercure à la cuspide de la VII[e] Maison va jouer. Une agréable rencontre ou une demande en mariage marquera ce thème. Ce sera là, probablement, l'événement pressenti (ou une association d'un genre ou d'un autre). Cet événement est très proche. Si ces projets deviennent réalité, il faut que cette née Taureau fasse très attention à partir du 25 mai 1953, surtout fin juillet et août 1953, et également de décembre 1953 jusqu'en avril 1954.

Cette jeune fille a malheureusement un caractère infiniment orgueilleux et capricieux, et cette fameuse opposition de Jupiter-Vénus à la Lune, allant de l'AS. au VII[e] Secteur (le mariage), rend cette personne trop exigeante pour toutes réalisations ; elle ne veut rien supporter qui ne soit exactement dans la ligne de son désir et de ses souhaits. Son intransigeance est grande dans l'incompréhension des exigences des autres. Je crains donc qu'à une des dates indiquées elle ne brise simplement ses fiançailles ou qu'elle n'éloigne définitivement celui qui pourrait devenir son mari. Si elle désire voir l'anneau à son doigt, qu'elle réfléchisse bien avant d'agir, afin de ne pas tout détruire, car il lui faudra (ces dates passées) parcourir douze années avant qu'un projet sérieux se présente à nouveau à elle.

Les événements indiqués peuvent aussi apporter un mariage... puis un divorce, car il y aura au moins deux mariages.

Ce thème a de très belles possibilités, mais un caractère plein de contrastes et de caprices peut, d'une vie qui pourrait être facile, faire un petit enfer. Il faut céder, dans l'existence, et ne jamais se prendre pour un jeune dieu. Si cette native veut se laisser simplement bercer par les succès et jouer la course folle des plaisirs, trouvant qu'aucun projet n'est assez magnifique pour elle, elle le peut facilement. Mais, attention, les jours passeront, passeront... et elle se trouvera seule au bout du chemin. Cette native a pourtant besoin d'affection ; la neurasthénie la guette si elle ne veut pas accepter une vie normale.

Des difficultés avec la famille. Cette personne livre de véritables offensives contre son milieu. Le théâtre l'attire ; est-ce là la source de discussions avec son entourage ?

SANTÉ : gorge délicate. Le feu, dans toutes ses manifestations, est à craindre.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'HISTOIRE DE FRANCE :

Louis Dollot, *les Cardinaux ministres sous la monarchie française*, préface de Louis Madelin (Wapler, 410 pages). Du XII[e] siècle à la Révolution on ne compte pas moins d'une soixantaine de cardinaux parmi les principaux ministres ou conseillers des rois de France. Ils furent nos meilleurs négociateurs, et au nom des plus grands d'entre eux reste attaché le souvenir de l'annexion d'une de nos provinces.

C'est l'histoire de la « France pourprée » (*Gallia purpurata*), selon le joli mot d'un vieil auteur, que M. Louis Dollot nous présente ici, avec une remarquable clarté d'exposition et une connaissance approfondie de la vie politique et sociale. De Guillaume de Champagne à Loménie de Brienne, les princes de l'Eglise de France forment les maillons d'une véritable chaîne spirituelle. Ils furent tour à tour médiateurs entre royauté et papauté, zélateurs de la foi, mainteneurs de la monarchie très chrétienne, restaurateurs de la paix religieuse, modérateurs et novateurs. Ils sont entrés de plain-pied dans la politique : diplomatie, administration, justice, finances, commerce, rien n'a échappé à leur activité, le profane comme le sacré, le temporel et le spirituel, l'éphémère et l'éternel. L'iconographie ne les a presque jamais représentés en vêtements liturgiques : elle les montre en robe rouge, debout, signant, de leur main où brille un rubis, les papiers d'Etat.

On lit dans le testament de Richelieu : « Il n'y a rien de plus contraire à l'application nécessaire aux affaires publiques que l'attachement que ceux qui en ont l'administration peuvent avoir aux femmes. » M. Dollot nous montre que beaucoup de prélats n'ont cependant pas dédaigné — quand ils ne l'ont pas recherché — l'appui du beau sexe. Aussi est-il impossible de négliger l'influence des femmes dans les portraits des cardinaux d'Etat. Mais cette influence s'est fait sentir bien plus sur leur vie publique que sur leur vie privée. Si Richelieu eut contre lui les femmes, qu'il tenait pour « paresseuses et peu secrètes de leur nature », Mazarin représente le cas unique d'un cardinal gouvernant avec une femme, Anne d'Autriche. Insignifiante sous les ministères Dubois et Fleury, l'action du sexe faible prit sa revanche avec le cardinal de Bernis, qui fut le confident et l'obligé de M[me] de Pompadour, comme Loménie de Brienne le sera de Marie-Antoinette.

On ne peut porter un jugement d'ensemble sur des prélats aussi différents. Mais leur œuvre est considérable, et si Richelieu et Mazarin éclipsent à la fois leurs devanciers et leurs successeurs, les uns et les autres n'en comptent pas moins au nombre des artisans de la grandeur française.

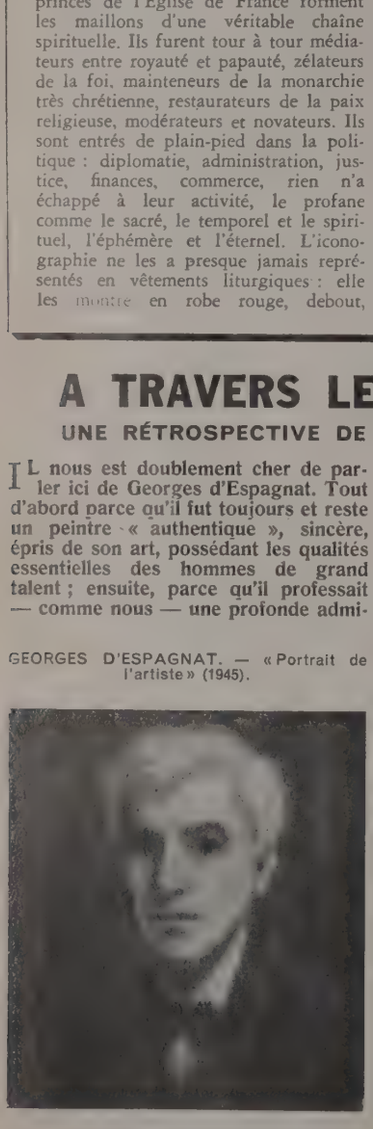
ALBERT MOUSSET.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

UNE RÉTROSPECTIVE DE L'ŒUVRE DE D'ESPAGNAT

IL nous est doublement cher de parler ici de Georges d'Espagnat. Tout d'abord parce qu'il fut toujours et reste un peintre « authentique », sincère, épris de son art, possédant les qualités essentielles des hommes de grand talent ; ensuite, parce qu'il professait — comme nous — une profonde admiration pour Delacroix, présidant notre Société des Amis d'Eugène Delacroix avec tant de ferveur et de gentillesse que nous regrettons qu'il n'ait pu voir achever l'œuvre que nous avions tous commencée en commun : la sauvegarde totale de l'atelier et de l'appartement du 6 de la rue de Furstenberg enfin réalisée !

GEORGES D'ESPAGNAT. — « Portrait de l'artiste » (1945).



L'art de Georges d'Espagnat est un art de poète : imprégnée de toute la sensibilité méditerranéenne, sa peinture est essentiellement française ; comme le relève notre ami et collègue René Domergue dans la préface qu'il lui a consacrée : « Art qui évoque tantôt Verlaine et tantôt Fauré par tout ce qu'il contient de rythme pur et de musique. »

Enfin, dans un temps où la plupart des artistes se complaisent dans la traduction de la laideur et dans l'évocation d'un monde barbare, inhumain ou décadent — physiquement et moralement — l'art de Georges d'Espagnat apparaît comme révélateur d'un âge d'or : nus tout vibrants sous la lumière du soleil ou ruisselant de l'eau bleue de la Méditerranée, portraits paisibles, « inspirés », humains, où justement la « valeur humaine » est respectée dans ce qu'elle a de plus noble et de plus sensible ; paysages qui s'épanouissent sous la poussée du printemps et sous les ardeurs du soleil ; natures mortes à la « vie silencieuse », intimité des scènes d'intérieur, compositions équilibrées harmonieusement... tel est l'art de Georges d'Espagnat, hymne à la joie traité avec toute la sérénité d'un peintre poète exalté par la probité de son art, vertu qui reste le plus sûr garant de l'authenticité de l'artiste. (Galerie Durand-Ruel.)

Maurice SERULLAZ.

GALERIE

Galerie Cambacérès

15, rue La Boétie

GABRIELLE VALLAT

Jusqu'au 15 mai

PANORAMA RADIOPHONIQUE

LA TÉLÉVISION FRANÇAISE AU COURONNEMENT

TOUS les efforts des Anglais tendent actuellement à la préparation d'une magnifique cérémonie du couronnement. Les musiciens y participent largement et préparent un concert prévu la veille du grand jour au « Royal Festival Hall ». Dix jeunes compositeurs y présenteront une œuvre a capella **intitulée : la Guirlande de la reine, en souvenir de la précédente partition dédiée autrefois à la première souveraine du même nom.**

Le lendemain du sacre, S. M. Elizabeth II se rendra au théâtre de Covent Garden afin d'assister à la représentation initiale de Gloriana, **un opéra que Benjamin Britten compose en ce moment. M. Jean d'Arcy se propose de transmettre directement à Paris toutes les phases du couronnement, qui seront visibles à la télévision. La traversée de la Manche par les ondes provoque encore du « fading », mais les essais se poursuivent et se perfectionnent. Seuls quelques relais semblent encore difficiles à établir. Quatre personnalités de la Télévision française, MM. Lalou, Debouzy, Tchernis et Sallebert, viennent d'être désignées pour se rendre en Grande-Bretagne, où elles seront admises à suivre le développement de la cérémonie. A partir de 10 h. 30 du matin, le 2 juin, tous les détails se refléteront sur les écrans. Si la réussite répond à l'espoir des dirigeants de la Radiotélévision française, elle marquera une date dans son histoire, comme celle qu'ont marquée, il y a quelques années, les images de l'ordination de l'abbé Philippe Brillant.**

W.-L. LANDOWSKI.

COURRIER DE LA DANSE

DANS « LES ALGUES » JANINE CHARRAT MÈNE LE BALLET DE LA FOLIE

COMME les algues au fond des aquariums verts, les fous se meuvent devant les gens du triste monde, qui les observent avec remords. »

C'est ce remords précisément que devraient connaître les auteurs d'un tel ballet (J.-B. Castelli, Janine Charrat, Guy Bernard) pour avoir osé porter à la scène un drame atroce, sans scrupules envers ceux qui le vivent dans la réalité, sans respect pour cette infirmité, cette maladie la plus redoutable : la folie.

Ils posent là un grave problème. Le problème n'est pas dans le ballet, incontestablement réussi dans le genre : Janine Charrat est une chorégraphe intelligente bien que parfois « égarée ». Le problème est dans la psychologie des artistes. Un artiste a-t-il tous les droits ? Celui de violer tous les secrets, d'exposer publiquement et d'exploiter commercialement les misères et les tares des hommes ? Où est la limite ?

Cette année Janine Charrat fait danser les pauvres fous dans l'hystérie, dans l'érotisme. Elle nous montre la fosse sordide, les cellules, les camisoles de force, les gardiens implacables, tout cela dans un bruit de sirènes, de voix, une musique à réveiller l'enfer, des éclairages morbides, équivoques. Au centre de tout cela, le nain Piéral qui bondit et ricane. L'année prochaine, jouant sur le snobisme parisien et le goût des scandales, devra-t-elle aller plus loin ? Nous montrera-t-elle les chambres à gaz ? Les camps de concentration et leurs tortures ? Sans aucun doute elle réussirait ! Le ballet des fous est plein de promesses ! La perfection dans l'horreur et le mauvais goût — exception faite d'un très beau pas de deux, valse abandonnée, rêve de tendresse meurtrie, que Charrat danse avec P. Van Dijk. On ne peut que s'étonner et s'inquiéter.

MARTINE CADIEU.

Le très beau « pas de deux » dansé par Janine Charrat et P. Van Dijk.

NÉCROLOGIE

MAURICHEAU-BEAUPRÉ

LE conservateur en chef du château de Versailles, Charles Mauricheau-Beaupré, a trouvé la mort dans un accident d'automobile, à Monoton, au Canada, où il faisait une tournée de conférences. Il était âgé de soixante-quatre ans. Attaché à la conservation depuis 1919, il avait été le collaborateur de Pierre de Nolhac. C'était un érudit qui connaissait à fond le XVII[e] et le XVIII[e] siècle. Il forma à l'Ecole du Louvre des élèves sur lesquels son enseignement eut une grande influence. Mais surtout il se dévoua avec passion à l'œuvre de restauration du palais de Versailles, qui lui doit d'importantes réalisations et en faveur de laquelle son action persuasive suscita un véritable mouvement.

LES SPECTACLES

UN SPECTACLE ÉBLOUISSANT

celui des

FOLIES-BERGÈRE

L'UNIVERSITÉ RADIOPHONIQUE INTERNATIONALE

TOUS les samedis matin, les auditeurs de « l'Heure de culture française » écoutent avec intérêt l'émission de l'Université radiophonique internationale, où les meilleurs savants et écrivains de dix-neuf nations exposent les problèmes dont ils sont les spécialistes. Sans doute ceux qui entendent cette émission ignorent-ils ce que représente l'organisation internationale dont elle est l'organe. La troisième session du Conseil de l'Université radiophonique internationale, qui vient de se tenir à Paris, dans les locaux de l'U. N. E. S. C. O., a utilement rappelé l'effort réalisé par chacun des pays participants. La France doit à cet égard manifester sa gratitude aux délégués étrangers qui ont le plus fait pour multiplier chez eux les émissions en langue française, notamment M. Pedro Helal (Uruguay), M. Gian-Franco Zaffrani (Italie) et M. Seymour Siegel, grâce à qui la radio américaine transmet chaque semaine trois émissions en français.

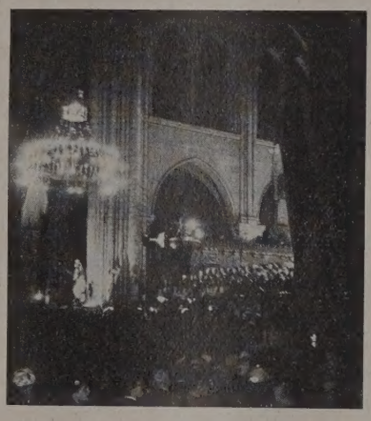
On ne peut que souhaiter de nouveaux développements à cette Université radiophonique internationale, qui a réalisé d'importants progrès dans la coopération culturelle entre les peuples.

Courrier musical

LES CHŒURS DE BOSTON A NOTRE-DAME DE PARIS

SAUVEGARDE DU CHATEAU DE VERSAILLES... mots magiques dont l'écho retentit au delà des mers ! Voici qu'après tant de dévouements et de générosités nationales le célèbre chœur d'une ville d'Amérique à l'universelle réputation musicale donne, au bénéfice du palais, une série de concerts dans les grandes cathédrales françaises : Dijon, Strasbourg, Reims et Rouen verront leur nef chargée de ces milliers de présences humaines que nous avons vues nous-même à Notre-Dame de Paris. Et je présume qu'un semblable triomphe — authentique, mais silencieux, puisque l'applaudissement est banni des lieux de prières — saluera et le geste et la magnifique exécution du Requiem de Mozart et du Magnificat de Bach que les chœurs de la « Cecilia Society de Boston » nous ont prodigués.

Cet ensemble au juste renom, qui vient de faire sa première apparition dans notre



capitale, a fêté, voilà deux ans, ses trois quarts de siècle d'existence. Age vénérable impliquant des traditions et des disciplines auxquelles les jeunes choristes d'aujourd'hui restent fidèles... On les croirait quelques centaines : ils sont à peine plus de soixante. « Donnez-moi vingt-cinq chanteurs qui ont de la voix, disait Bach, on les entendra mieux que cent qui n'en ont pas. » Principe dont le chœur de Boston confirme l'efficacité. Dans l'immense vaisseau de Notre-Dame, avec l'Orchestre des Concerts du Conservatoire où chaque instrumentiste possède aussi de la voix, pas une nuance, pas un pianissimo qui fût étouffé ou perdu. En même temps, une cohésion parfaite, une articulation nette, une rythmique sans bavure, conduisant, sous la direction sensible et enthousiaste du jeune chef Russel Stranger, vers l'expressive et juste émotion musicale.

L. MAURICE-AMOUR.

LE TRICENTENAIRE D'ANDRÉ DACIER

AU musée Goya de Castres a été inaugurée récemment une exposition consacrée à André Dacier, enfant de cette ville, qui fut bibliothécaire de Louis XIV, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres — où l'avaient conduit ses traductions et ses études sur les littératures grecque et latine — et, finalement, secrétaire perpétuel de l'Académie française. Celle-ci s'était fait représenter à l'inauguration par M. Marcel Pagnol. On le voit sur notre photographie ayant près de lui MM. Poulain, conservateur du musée; Rouliès, préfet du Tarn; Lasbordes, président des Amis du musée, et Coudert, député-maire de Castres.

CONGRÈS NATIONAL DU BOIS

LE Congrès national du bois se tiendra du 3 au 7 juin prochain. Congrès d'une formule particulière puisqu'il sera « itinérant ». En effet, il commencera à Limoges, se poursuivra à Clermont-Ferrand et s'achèvera, après visite de différents points du Massif Central, en forêt de Tronçais. L'initiative de cette importante manifestation est due aux Chambres de commerce, d'agriculture et de métiers des VII[e] et VIII[e] régions économiques (Limoges et Clermont-Ferrand), et plus spécialement à M. Rambaud, président de la Chambre de commerce de Tulle-Ussel, qui fut en 1931 l'organisateur du Congrès forestier du Massif Central, en 1937 d'un Congrès du gaz des forêts et qui est le commissaire général désigné du prochain congrès. Au cours d'une conférence à la Chambre de commerce de Paris, M. Rambaud et M. de Vaissière, conservateur des eaux et forêts, ont mis en relief la gravité des problèmes de la forêt, du reboisement et insisté sur le caractère pratique des travaux du congrès du mois de juin, où seront étudiés la structure, la composition, l'aménagement et l'équipement des forêts. Une large place sera faite au reboisement et à ses techniques. Ces Journées constitueront d'ailleurs une première session du Congrès national, qui en tiendra d'autres en juillet, dans l'Est, fin septembre dans le Sud-Ouest, à la mi-octobre en Normandie, et qui procédera en 1954, à Paris, à une synthèse des études régionales ainsi poursuivies.

POUR LES SOLDATS D'INDOCHINE

LE Club des femmes d'officiers américains en France a récemment organisé, sous l'impulsion de sa présidente, M[me] Peter R. Mody, une soirée dansante au profit des soldats d'Indochine, dans un grand restaurant du Bois de Boulogne. Au moment où le Laos est victime de l'agression, S. A. R. le prince Kham-Mao, ambassadeur de ce pays, avait tenu à s'associer à cette manifestation de solidarité envers les défenseurs de l'Union française. La princesse Kham-Mao était également présente. Notre cliché la montre (au centre), entourée de M[me] Aurillac, femme du chef des services politiques au ministère des Etats associés (à droite) et de M[me] Ratier, dont on connaît le dévouement pour nos combattants d'Indochine.

LA SEMAINE HIPPIQUE

MANÈGE ET « JUMPS » INTERNATIONAUX

L'International de Nice : la France enlève le prix des Nations !

LES concours hippiques se suivent et ne se ressemblent pas. Après l'enchantement des jardins de Cannes, la féerie d'Alger et l'intimité de l' « Indoor Jumping » de Marseille, voici le cadre sportif du stade Saint-Augustin à Nice. Les équipes de cinq nations (Espagne, Portugal, Italie, Grande-Bretagne, France) et quelques individuels, dont deux officiers cambodgiens, s'y affrontèrent sur les gros obstacles de tradition sur la Riviera. Les Espagnols parurent en grande forme, puis le duc d'Alburquerque et le commandant Manjon tombèrent malades. Belles échappées portugaises et italiennes. M. White, champion britannique, plafonna très fort dans la « Puissance ». Quant à nos cavaliers, placés sous le commandement du lieutenant-colonel Cavaillé, ils firent honneur aux couleurs françaises. Notre équipe, composée des lieutenants du Breuil et Lefrant, de MM. Calmon et Jonquères d'Oriola, remporta brillamment le prix des Nations avec 12 points, sous les acclamations du public. L'Espagne et l'Angleterre furent secondes, ex-æquo.

Grand rassemblement mondain sur la Côte à l'occasion de cette rencontre. La réception de la villa Masséna mit tout le monde dans l'ambiance. Des cocktails particuliers continuèrent l'euphorie. Le vicomte de l'Hermite, le commandant Verneuil, le capitaine Clavé, le colonel de Taurines et le commandant Therond furent les artisans du succès.

A la porte Dauphine

DEUX épreuves de dressage se sont succédé dernièrement au manège de la porte Dauphine, mis à la disposition de la F. F. S. S. par le cercle de l'Etrier. Une première reprise relativement simple mit en valeur Lang Sain et Coup de Chapeau II, présentés par le lieutenant-colonel Aublet, qui les classe respectivement premier et second. Le lieutenant-colonel Brau termina troisième au Vol d'Amour.

La grande reprise permit d'apprécier notre écuyer olympique, le colonel Jousseaume, en selle sur Minutier, indiscutablement soumis et bien réglé, mais dont les moyens ne correspondent pas, semble-t-il, aux efforts qui lui seront sans doute demandés. M[me] de Coataudon, montant « dans les fourches », connaît l'art de se servir de la cravache. Touches légères, indications discrètes valurent à Freeland la deuxième place. Le numéro 3 au lieutenant-colonel Aublet, produisant de nouveau Lang Sain, plus détendu que précédemment. Seule une malencontreuse erreur de parcours le priva du rang supérieur.

TRE-HARDY.

Palais de l'Automobile et du Cycle
Section du Matériel de Bureau
Grande Section de l'Alimentation
Pavillon de l'Union Française
Participations étrangères
Section de la Mécanique
Salon de l'Ameublement
Salon de la Radio - Salon de l'Artisanat

DU 7 AU 22 JUIN
XXXII[e]
FOIRE
internationale de
BORDEAUX
GRANDE SEMAINE AGRICOLE DU 14 AU 22 JUIN

ÉCHOS et NOUVEAUTÉS

LES MONTAGES SPEED

Minimum de prix d'achat.
Minimum d'essence.
Maximum de rendement.

Pour la 4 CV Renault.

Pipe monocarburateur. S'emploie avec le carburateur Solex d'origine converti en 26, donnant pour la 4 CV normale une vitesse de pointe chrono de 110 km.-h.

Pour l'Aronde.

Pipe deux carburateurs. S'emploie avec carburateurs Solex et Zénith 32. Vitesse de pointe chrono supérieure à 130 km.-h.

Pour la 2 CV Citroën.

Pipe double équilibrée. S'emploie avec le carburateur Solex d'origine converti en 26 au lieu de 22 par simple remplacement du corps-cuve, en conservant tous les autres organes. Vitesse pointe 80 km.-h. et gain de puissance très important en côte.

Pour la 11 CV Citroën.

Pipe à deux carburateurs. S'emploie avec les deux carburateurs Solex et Zénith 32. Vitesse de pointe chrono supérieure à 130 km.-h.

Pour la 15 CV Citroën.

Le montage économique pipe deux carburateurs ut l'sant des Solex horizontaux 35 AHD. La vitesse de pointe est de 140 km.-h. chrono. La consommation en conduite de tourisme est inférieure à 13 litres aux 100.

Pour la 11 et la 15 CV.

Les culasses spéciales Polymétal. En préparation, la pipe pour Frégate et le montage 203 carburateur double corps. Pour toutes vos voitures, l'avance variable au volant.

Ets BRISSONNET & Cie, 22 ter, Bd du Général-Leclerc, NEUILLY. MAI 87-40.

LA LIBRAIRIE DE « L'AUTOMOBILE » VOUS PROPOSE

1° Réédition du n° « Salon 52 » : 150 francs.

2° Nos collections de « L'Automobile » : *Salon 1948-1949* (réédition). *Salon 1950-1951* (réédition). *Salon 1951-1952*, chaque volume 1.200 francs.

3° Notre reliure à tiges mobiles pouvant grouper 12 numéros. Prix : 500 francs.

Tous nos envois sont faits franco de port ; éviter les contre remboursements. Librairie de l'Automobile, 8, rue de Milan, Paris (9e). C. C. P. Paris 40-26-13.

SALON NAUTIQUE ET DU CAMPING

Voici venir l'été ; tous les fervents du plein air se doivent de connaître le magasin du Salon nautique, spécialisé dans les trois branches suivantes :

1° Le propulseur amovible. Les moteurs Evinrude de 3 à 25 CV, avec débrayage et marche arrière, les Anzani en moteurs légers (3/4 CV 8 kilos), les Goïot, les Lutetia. Au sous-sol un atelier est spécialisé dans la réparation et l'entretien.

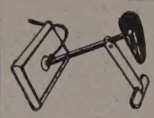
2° Les bateaux. Neuf modèles de canoës canadiens, le célèbre kayak « Pionier » vainqueur du Colorado, les dinghies à voile et à moteur, youyous, canots métalliques en alliage léger, bateaux, pneumatiques (depuis l'Individuel jusqu'au Grand Sport, à moteur pouvant faire 50 km.-h.), le youyou « Bardiaux » pliant, la meilleure annexe de yacht intéressant chasseurs et pêcheurs, et tous les accessoires !

3° Le camping. Avec tout le choix de matériel possible et un rayon très important de pêche sous-marine.

Tous nos lecteurs seront les bienvenus. Salon nautique, 29, avenue de la Grande-Armée, Paris (16e). Tél.: PAS. 86-40.

SURDITÉ VAINCUE

Et audition progressivement normale sans port permanent d'appareil avec « Micro-Tympan Weimer » (du Dr Reichman) invisible, sans pile, ni fil. Authentique régénérateur de l'ouïe, même très faible. Joindre annonce pour notice gratuite XM et attestations contrôlables : Rouffet & Cie (Serv. XM), 3, rue Général-Gallieni, Menton (A.-M.).



AVEC LE FER COQ BABETH

orientable, à 5 positions, vous n'appréhenderez plus vos repassages. C'est si facile, et même amusant, de repasser « en l'air » (en ne tenant que le tissu), assise, sans planche, sans molleton, sans jeannette, sans pattemouille, absolument tout : lainages, velours, feutre, nylon ; chemisiers, barboteuses, volants de rideaux, fronces, petite dentelle, tissus à élastique, manches ballon, etc. Économise dix fois le temps, vingt-cinq fois l'électricité. Adopté par toutes les Écoles ménagères. Exigez Babeth. Petit modèle : 3.200 francs ; grand modèle : 4.200 francs ; fer à tuyauter : 2.400 francs ; fer à friser : 3.600 francs. Bons électriciens ou franco : **BABETH**, à Bourg (Ain).

Aujourd'hui c'est facile...

Mais cet hiver,
avec l'afflux de commandes, nous nous verrons dans l'obligation de vous demander un plus long délai pour installer nos joints métalliques Benoit sur vos fenêtres et portes.

Soyez prévoyant.

Équipez-vous dès maintenant pour lutter contre les courants d'air, les infiltrations de froid, pluie, vent, poussière, et économiser 35 % de combustible. Garantie quinze ans.

Prix spéciaux d'été jusqu'au 31 août.

Demandez notre documentation gratuite n° 46.

JOINTS MÉTALLIQUES
E. BENOIT & Cie
11, rue des Petites-Écuries, Paris (10e)
TAItbout : 66-24.
Agences à Alger, Tunis, Casablanca.

INVENTEURS !

Pour lancer vos nouveautés utilisez notre rubrique ; c'est le plus sûr moyen de vous faire connaître.

Adressez-vous pour cela à la Publicité Moulin, 6, rue de Milan, Paris (9e). Tri. 45-11.

TOURISME ET VILLÉGIATURES

PARIS — 9e Arrt

HOTEL ***
BLANCHE-FONTAINE
Entièrement neuf. Jardin d'été.
RESTAURANT - BAR - GARAGE
Calme et grand confort au centre des affaires et des plaisirs
34, rue Fontaine. PIG. 72-32

ENVIRONS DE PARIS — MENNECY (S.-et-O.)

LE RELAIS FLEURI Tél. 38
RESTAURANT - BAR - HOTEL
Pêche - Week-end - Pension
Spécialité de macarons

FORÊT DE FONTAINEBLEAU (S.-et-M.)
HOTEL-RESTAURANT
des GORGES de FRANCHARD
en pleine forêt - Sa cuisine - Sa cave
WEEK-END - SÉJOURS - CONFORT - Tél. 29-69

CÔTE D'AZUR — St-JEAN-CAP-FERRAT

Gd Hôtel du Cap Ferrat Près Nice
Ttes les joies de l'Eté - Son Site - Sa Piscine - Sa Plage.

Cette rubrique bénéficie de conditions spéciales réservées à MM. les Hôteliers ainsi qu'aux Syndicats d'Initiative.

LE BRIDGE (N° 116)

SOLUTION DE L'ÉTUDE N° 102

LE MORT :
♠ 9 7 5
♡ A D 7 3
◇ R 7 4
♣ A D 2

NORD
OUEST EST
SUD

♠ D 4
♡ V 10 5 4 2
◇ A 10 6
♣ R 9 4

Les enchères :

OUEST	NORD	EST	SUD
1 ♠	contre	passe	2 ♡
passe	3 ♡	passe	4 ♡

Ouest entame du ♠ R et Est fournit le ♠ 3.

Ouest continue par ♠ A et Est fournit le ♠ 2.

Ouest, obéissant à son partenaire, joue ensuite ♠ V et, quoique cette carte soit maîtresse, Est la coupe du ♡ 6.

Comment jouez-vous en Sud?

Ne surcoupez pas mais défaussez le ◇ 6, que, de toute façon, vous devez perdre. Si vous surcoupez et si Ouest a ♡ R 9 8, vous perdrez encore une levée d'atout et une levée à ◇, ce qui signifie la chute.

En défaussant, au contraire, le ◇ 6, vous vous prémunissez contre la perte d'une levée d'atout si Ouest a ♡ R 9 8, et cette précaution ne vous coûte rien puisque, je le répète, vous auriez dû perdre une levée à ◇, de toute manière.

ÉTUDE N° 103

LE MORT :
♠ 5 2
♡ V 5 3 2
◇ 8 2
♣ 10 6 4 3 2

NORD
OUEST EST
SUD

♠ A R V 4 3
♡ ...
◇ A R D 10 5 4 3
♣ R

Sud joue 5 ◇ et Ouest entame du ♡ R, que Sud coupe.

Sud continue correctement par ♠ A et ♠ R et, sur le second tour de ♠, Ouest jette la ♠ D.

Sud joue ensuite ◇ as et découvre qu'Est n'a pas de ◇.

Comment continuer?

André Chéron.

PETITE ANNONCE

EMBARCATIONS EN MÉTAL LÉGER INOXYDABLE « ARCUS » de 2 à 5 mètres. Voile et moteur. Nouveau catalogue illustré sur simple demande. Les Ateliers de Touraine, 21, place Rabelais, TOURS.

LE Ve SALON DE LA VOITURE D'OCCASION

Organisé par Publipress, ouvert à tous les patentés de l'automobile, le Ve Salon de la voiture d'occasion sera cette année le S. V. O. de Printemps.

Un bâtiment de 30 mètres de long pour les services, 16 bureaux, 6 cabines téléphoniques seront à la disposition des exposants et des journalistes. Une innovation : des « sténos-taxis » demeureront à la disposition des demandeurs. Plus de 1.000 modèles de toutes marques à la Porte Maillot, du 16 au 25 mai.

LÉGION D'HONNEUR

Le 16 avril, à l'occasion d'une brève cérémonie, M. Masson, secrétaire d'Etat à l'Enseignement technique, à la Jeunesse et aux Sports (à droite sur notre cliché), est venu remettre à M. Cyrille Rivière (à gauche) les insignes d'officier de la Légion d'honneur. C'est au titre de l'Education nationale et en qualité de vice-président de

l'Union des œuvres catholiques de France que cette haute distinction vient d'être décernée à M. Rivière.

M. André Marie, ministre de l'Education nationale, assistait à la cérémonie, où l'on remarquait également S. Exc. Mgr Courbe, secrétaire général de l'Action catholique française ; S. Exc. Mgr Blanchet, recteur de l'Institut catholique ; Mgr Villot, secrétaire de l'Episcopat ; M. l'abbé Courtois, directeur de l'Union des œuvres catholiques de France, et un certain nombre de personnalités

Dans son allocution, M. Jean Masson a vivement félicité M. Rivière des activités éducatives qui s'exercent dans le cadre de la Centrale de la rue de Fleurus.

DÉSIREZ-VOUS RECEVOIR *gratuitement*

UN PLAN DE LA VILLE ET UNE CARTE DE LA ZONE DE **TANGER ?**

DE NOMBREUX RENSEIGNEMENTS SUR **TANGER ?**

DES CONSEILS PRATIQUES CONCERNANT **TANGER ?**

LA LISTE DES HÔTELS DE **TANGER ?**

ÉCRIVEZ À L'OFFICE DU TOURISME À TANGER

Vous viendrez certainement un jour à ***TANGER*** *et vous serez heureux de posséder ces documents*

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ

13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégr. : ÉDIFRANCILUS

TARIFS D'ABONNEMENT

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3
Un an ...	4.700	6.000	7.000
6 mois ...	2.400	3.100	3.600

ÉTRANGER

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3
Un an ...	5.700	7.250	8.600
6 mois ...	2.900	3.725	4.400

L'abonnement n° 1 donne droit à **49** numéros de **52** pages. Ce tirage comprend chaque semaine les mêmes pièces ou les mêmes romans que ceux édités dans notre Supplément théâtral et littéraire. **L'abonnement n° 2** est composé de **49** numéros de **44** pages (nouvelles, reportages, études) et, en outre, de **3** numéros spéciaux : **Noël, Printemps, Salon de l'Automobile. L'abonnement n° 3** comprend **49** numéros de **44** pages (informations, études, reportages), ainsi que **3** numéros spéciaux : **Noël, Printemps, Salon de l'Automobile** et également **24** numéros de notre Supplément théâtral et littéraire.

★

Le supplément théâtral et littéraire, en fascicule séparé, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 1er et le 3e numéro de chaque mois

★

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

L'HOMMAGE A DE LATTRE

LES projections de l'hommage au maréchal de Lattre, moment le plus émouvant de la soirée de gala donnée à l'Opéra par les Saint-Cyriens, étaient de M. Ernest Klausz, le décorateur de notre premier théâtre lyrique, dont le talent contribue grandement, on le sait, au succès des ouvrages qui y sont représentés.

ERRATA

DANS la légende qui accompagnait la grande photographie de la dernière page de l'article de notre numéro de Printemps, consacré aux « Lumières franches ou tamisées », c'est par erreur que nous avons signalé « Stores vénitiens Hug et Fils » au lieu de « Stores vénitiens Hugonet et Fils ».

DANS le numéro spécial que nous avons publié à l'occasion de la mort de Staline, nous avons indiqué que Noé Jordania, qui fut président de la République géorgienne, avait été exécuté par l'armée rouge. En réalité, il fut exilé et se retira en France, où il est mort au mois de janvier 1953.

L'ADMISSION A L'E. C. L.

LE concours d'admission à l'École Centrale lyonnaise (première année), ouvert aux élèves des classes de mathématiques spéciales et des classes préparatoires aux grandes écoles, aura lieu du 15 au 19 juin pour les épreuves écrites à Lyon et à Paris. Épreuves orales à Lyon. Date limite d'inscription : 26 mai. Le concours d'admission en section préparatoire (l'admission sur titres est réservée à certains candidats) aura lieu les 21, 22 et 23 septembre. Date limite d'inscription : 5 septembre. Tous renseignements au secrétariat de l'École, 16, rue Chevreul, Lyon (7e). PAR. 24-35.

COURRIER DE LA PHILATÉLIE

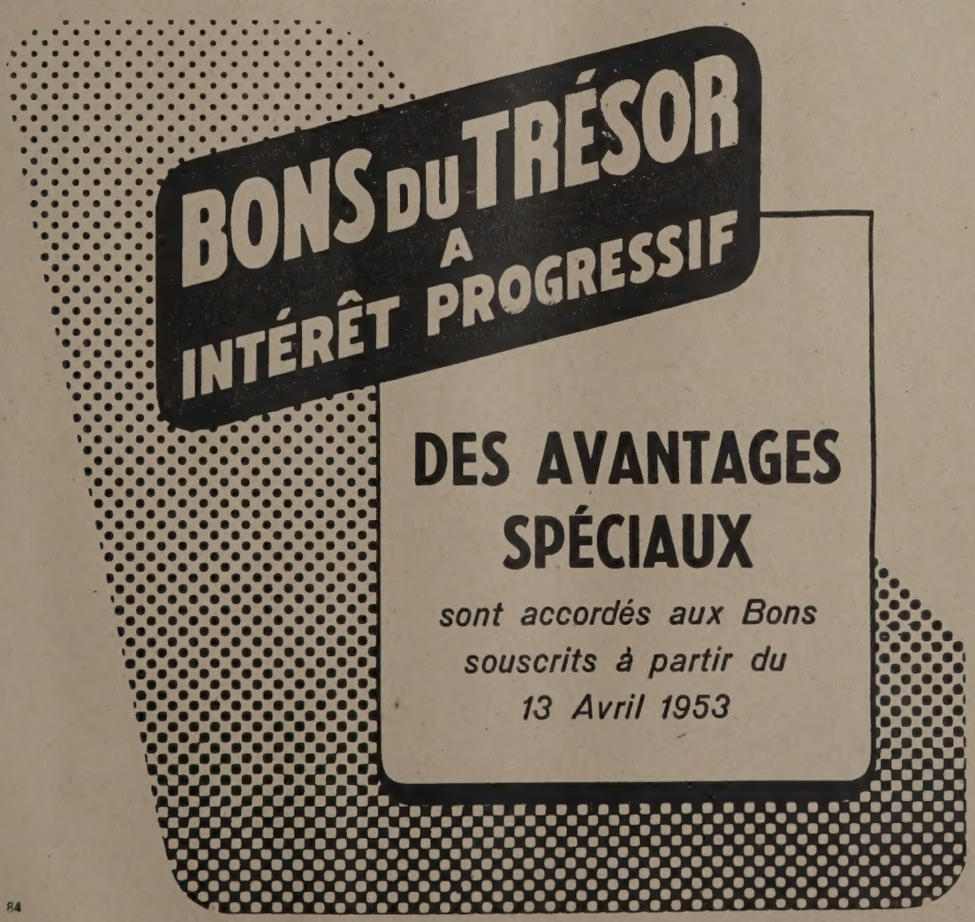
Série olympique de Monaco

UNE double série, poste ordinaire et poste aérienne, a commémoré la participation de Monaco aux Jeux d'Helsinki.

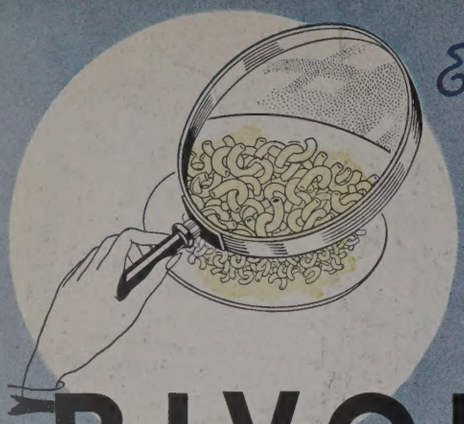
La série de poste ordinaire, composée de six petites valeurs, a été réalisée en taille-douce polychrome. Les sujets sont les suivants : 1 fr. Basket-Ball ; 2 fr. Football ; 3 fr. Régates ; 5 fr. Cyclisme ; 8 fr. Cheval d'arçon ; 15 fr. Stade Louis-II à Monaco.

Les vignettes destinées au courrier aérien, au nombre de quatre valeurs, sont monochromes : 40 fr. ardoise, Coureurs ; 50 fr. violet, Escrimeurs ; 100 fr. vert olive, Tireurs ; 200 fr. Flambeau.

Jacques BELLAY.



Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 2e trimestre 1953. N° 235. — Printed in France.



Examinez de très près les Pâtes que vous achetez

Si ces Pâtes sont semées de points noirs ou jaunes, elles ne sont pas de première qualité. Nos Pâtes, fabriquées avec des Semoules, raffinées dans nos Usines et débarrassées de toutes leurs impuretés ne présentent jamais de points noirs ou jaunes.
Elles ont la teinte claire, ivoirine de la pure Semoule de Blé Dur.

RIVOIRE & CARRET

Deux sûretés valent mieux qu'une

Toutes les boîtes carton contenant nos Pâtes sont doublées, à l'intérieur, d'un sachet solide qui les isole du carton. Cette double protection contre l'humidité, les odeurs ambiantes, les charançons, etc... assure à nos Pâtes une conservation parfaite et indéfinie.

RIVOIRE & CARRET

Notre Macaroni, nos Nouilles, notre Spaghetti à la française, sont livrés en morceaux réguliers

Leur forme pratique facilite la cuisson, améliore le rendement culinaire et supprime les brisures inégales, inévitables avec les Pâtes qu'il faut encore briser à la main.

RIVOIRE & CARRET

La Grande Marque Française
La plus haute qualité
La plus belle présentation
Le meilleur rendement
Le plus juste prix

★ ★ ★

PÂTES TROIS ÉTOILES

RIVOIRE & CARRET

WALLACE & DRESSER